

Pierre Janet (1927)

De l'angoisse à l'extase

Études sur les croyances et les sentiments.
Un délire religieux. La croyance.

Tome II

Troisième partie : “ **L'organisation des sentiments** ”

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Janet (1927)

De l'angoisse à l'extase. Tome II.
Études sur les croyances et les sentiments. Un délire religieux. La croyance.

TROISIÈME PARTIE : “ L'organisation des sentiments ”

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Pierre Janet (1859-1947) (philosophe devenu médecin et psychologue), *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments. (Un délire religieux. La croyance) TOME II* (1927), Première partie : “Le problème des sentiments”, (pp. 1 à 89). Deuxième partie : “ Les régulations de l'action ”, (pp. 91 à 320) et Troisième partie : “ L'organisation des sentiments ” (pp. 321 à 476). 1^{re} édition, Librairie Félix Alcan, 1926. Réédité en 1975. Paris: la Société Pierre Janet et le Laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne avec le concours du CNRS, 1975, 480 pp. Une édition numérique réalisée par mon amie, Gemma Paquet, bénévole.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

Édition complétée le 3 juillet 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Introduction, par Pierre Janet, 22 juin 1927

Première partie : Le problème des sentiments

Chapitre I. - Les théories des sentiments

1. - Caractères apparents des sentiments
2. - La psychologie philosophique des sentiments
3. - La théorie périphérique des sentiments
4. - Les critiques de la théorie périphérique
5. - Les théories pragmatiques des sentiments

Chapitre II. - Les sentiments du vide. Les actions primaires et secondaires

1. - L'expression des sentiments du vide, résumé historique
2. - Les formes personnelles du sentiment du vide
3. - Les formes objectives du sentiment du vide
4. - Le sentiment du vide dans le souvenir des événements
5. - Les délires du vide et les états de vide
6. - L'interprétation du sentiment du vide par l'anesthésie périphérique
7. - L'interprétation du sentiment du vide par une anesthésie interne
8. - La conservation de l'action primaire
9. - La disparition des actions secondaires
10. - Le rôle des actions secondaires dans les sentiments

Deuxième partie : Les régulations de l'action

Chapitre I. - Les sentiments de pression et l'effort

1. - L'agitation active dans l'ardeur et dans la passion
2. - L'inquiétude. l'ennui, l'obsession
3. - Le sentiment de l'effort
4. - La conduite de l'effort
5. - La régulation d'accélération
6. - L'évolution de la réaction de l'effort
7. - L'exagération de la réaction de l'effort

Chapitre II. - Les états d'inaction morose et les fatigues

1. - Les idées et les sentiments de dévalorisation
2. - Les inactions
3. - Les formes anormales et les délires d'inaction
4. - Le problème de la fatigue
5. - La réaction de freinage
6. - Le rétrécissement de l'esprit
7. - L'exagération de la réaction de freinage

Chapitre III. - Les états mélancoliques et les tristesses

1. - Les observations d'états mélancoliques
2. - Les idées et les sentiments mélancoliques
3. - La conduite mélancolique
4. - La théorie viscérale de l'angoisse
5. - La réaction de l'échec
6. - La réaction de l'échec dans les mélancolies
7. - L'évolution de l'anxiété

Chapitre IV. - Les états d'élévation et les joies

1. - Les observations d'élévation
2. - Les sentiments et les idées de triomphe
3. - La conduite de l'agitation joyeuse
4. - La réaction de triomphe
5. - Le sentiment de la joie
6. - La réaction du triomphe dans les agitations joyeuses
7. - Le jeu dans les jubilations
8. - Les conditions des états d'élévation

Troisième partie : L'organisation des sentiments

Chapitre I. - Les émotions

1. - Le problème des émotions
2. - La réaction désorganisatrice
3. - Les stimulations de l'émotion
4. - L'émotivité
5. - La conscience de l'émotion

Chapitre II. - Les béatitudes

1. - Les états de béatitude
2. - Le problème des béatitudes
3. - Les interprétations
4. - Les Introversions
5. - La pensée
6. - Le jeu de la pensée dans l'introversion
7. - Les sentiments de tristesse dans les introversions
8. - La réaction de triomphe dans les introversions

Chapitre III. - L'évolution des sentiments

1. - Les régulations de l'action
2. - La localisation anatomique des sentiments
3. - Le développement des sentiments
4. - La succession des états de sentiment
5. - Les sentiments simultanés
6. - L'équilibre des sentiments et le calme
7. - L'évolution des sentiments dans un délire religieux

Pierre Janet

De l'angoisse à l'extase.

Tome II

Études sur les croyances et les sentiments

Un délire religieux
La croyance

Troisième partie : L'organisation des sentiments

1^{re} édition, 22 juin 1927

Paris, Librairie Félix Alcan, 1927.

Réédité en 1975
par les soins de la Société Pierre Janet
et du Laboratoire de Psychologie Pathologique de la Sorbonne
avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome II :

Troisième partie

L'organisation des sentiments

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome II :
troisième partie " L'organisation des sentiments "

Chapitre I

Les émotions

[Retour à la table des matières](#)

Les phénomènes psychologiques que nous venons d'étudier sous le nom de sentiments avaient dans la conscience un aspect assez précis pour être distingués les uns des autres comme des efforts, des fatigues, des tristesses ou des joies, ils comportaient des conduites facilement reconnaissables et bien organisées qui servaient à la régulation des actions. Ces sentiments étaient sans doute exagérés et déformés par la maladie, mais ils existaient régulièrement chez l'homme normal et faisaient partie de la vie ordinaire. À côté de ces sentiments il y a encore dans l'esprit humain d'autres phénomènes qui ne succèdent pas à des stimulations externes déterminées, qui consistent aussi dans des modifications des actions et qui par conséquent se rapprochent des sentiments. Mais ils sont beaucoup moins nets dans la conscience, ils ne correspondent pas à des conduites bien réglées et au contraire déterminent un grand désordre. Sans être précisément et toujours pathologiques, ils se rapprochent de la maladie à laquelle d'ailleurs ils donnent souvent naissance et ils ne sont pas un élément tout à fait normal de la conduite des hommes. Nous devons ajouter à notre étude des sentiments celle de ces formes anormales dont les principales sont les émotions.

1. – Le problème des émotions

[Retour à la table des matières](#)

Dans mes travaux antérieurs j'ai déjà si souvent présenté des observations de ces désordres émotionnels et j'ai si longuement étudié les travaux qu'ils ont provoqués, qu'il serait difficile de reprendre ici cette étude sans m'exposer à de nombreuses répétitions : je ne donnerai donc que peu d'exemples et peu d'historique et je demande la permission de renvoyer fréquemment à d'autres expositions plus complètes.

L'émotion semble apparaître à la suite de la perception d'un certain événement extérieur, d'un certain concours de circonstances dans lesquelles se trouve placé le sujet et on a souvent essayé de préciser la nature de l'émotion en déterminant le caractère de cet événement, de ces circonstances ¹. Sans doute, l'événement provocateur semble bien avoir un caractère déterminé quand il s'agit des émotions que nous considérons comme normales et justifiées. Reprenons l'exemple classique de James : au détour d'un chemin nous nous trouvons nez à nez avec un gros ours et nous éprouvons un grand trouble émotionnel, nous apprenons brusquement la mort d'une personne très chère, la perte de notre fortune ou de notre situation, nous sommes très émus. Cette émotion paraît légitime parce que la circonstance qui l'amène la provoquerait de même chez la plupart des hommes et que nous sommes habitués à admettre à sa suite cette émotion. Mais l'observation nous montre qu'il n'en est pas toujours ainsi et que de grands troubles émotionnels peuvent survenir sans que la circonstance nous semble les justifier et il nous faudra rechercher ailleurs que dans les événements extérieurs les conditions de l'émotion. Pour le moment nous nous bornons à dire qu'après la perception d'un événement ou d'une situation ces troubles apparaissent et nous rappellerons brièvement quelques exemples.

Une jeune fille de 23 ans, Ib., est à table avec son père, celui-ci se sent mal à l'aise et se plaint que son bras gauche devient lourd : « Est-ce que je vais avoir une paralysie, dit-il » ? La jeune fille pousse des cris, pleure, s'agite et tombe dans de grandes convulsions. Elle se retrouve deux heures après couchée dans son lit et soignée par son père qui a oublié son engourdissement et qui l'a relevée. Quand elle a rétabli ses souvenirs elle me dit: « Ce qui m'est arrivé est bien naturel : mon père paralysé, puis mort, c'était pour moi l'isolement et la misère, je ne pouvais rien faire pour en sortir, tout était inutile, j'ai eu une violente émotion. » La jeune fille resta quelque temps faible, indifférente à tout et ne se rétablit que lentement.

Voici un exemple d'une émotion plus complexe : Gib., f., 23, assiste au suicide d'une de ses parentes qui devant elle s'est jetée par la fenêtre. Elle pousse des cris, tombe en convulsions et semble pendant quelques minutes avoir un petit délire, car elle prononce des paroles incohérentes. Elle paraît cependant se rétablir assez complè-

¹ Cf. Rapport sur les problèmes psychologiques de l'émotion, *Revue neurologique*, 30 décembre 1909 ; *Les médications psychologiques*, 1920, II, p. 41.

tement pendant quinze jours. Mais après ce délai commencent des crises convulsives systématiques, des délires somnambuliques et des troubles de toute sorte de la volonté et de la mémoire.

Je rappelle seulement l'observation d'Irène, que j'ai longuement étudiée ailleurs ¹ : Cette jeune fille de 26 ans assiste à la mort dramatique de sa mère. Elle présente immédiatement des accidents convulsifs et de la confusion mentale, puis elle se rétablit à peu près en restant bizarre et une semaine après entre dans un état de paresse, d'indifférence, avec des sentiments du vide et surtout une remarquable amnésie rétrograde de plusieurs mois ; elle a des périodes de convulsions et de délire, pendant lesquelles elle joue les diverses scènes de la mort de sa mère et cette grave maladie nerveuse s'est prolongée pendant plusieurs années.

Si nous considérons des cas de ce genre qui sont innombrables, nous pouvons distinguer dans l'évolution des troubles trois périodes successives. Un premier groupe de désordres de la conduite apparaît immédiatement ou presque immédiatement après la perception de l'événement, par exemple après l'audition des paroles de son père dans le cas de Ib. Cette première période ne se prolonge pas d'ordinaire longtemps, elle dure quelques minutes ou une journée ou deux. Une seconde période dans laquelle le calme paraît se rétablir plus ou moins complet a été souvent désignée par Charcot comme une période de rumination. C'est une période d'incubation qui peut être de quelques jours ou de quelques semaines. Dans certains cas graves elle se prolonge deux ou trois mois et on est surpris de voir survenir des accidents dépendant de l'émotion primitive, quand on la croyait bien terminée. Cette troisième période est celle des maladies émotionnelles qui ne sont plus des émotions proprement dites, elle peut se prolonger pendant des années.

Cette troisième période ne doit pas nous arrêter maintenant, elle contient toutes les névroses et les psychoses connues qui peuvent pour la plupart avoir leur point de départ dans une violente émotion ². Nous y retrouvons les divers états de régulation psychologique anormale que nous venons d'étudier dans des états de pression avec agitation ou obsessions impulsives de diverses espèces, des états d'inaction morose souvent avec indifférence, divers rétrécissements portant sur telle ou telle fonction ³, des états mélancoliques, même des états d'élation et des délires de jubilation. Il est probable qu'à la suite du trouble émotionnel et de la période d'incubation, peut-être dans certains cas, sous l'influence d'auto-intoxications, comme l'a indiqué M. G. Dumas ⁴, l'exécution de l'action s'est modifiée et qu'il en résulte des régulations de l'action particulière. Celles-ci se prolongent, soit parce que le trouble de l'action persiste, soit parce qu'il se forme une éducation pathologique de la réaction elle-même. Ces divers troubles prennent très souvent une forme localisée ou systématisée, tantôt à la suite des troubles de l'activité qui rendent les changements difficiles, tantôt à la suite de diverses formes de la suggestion qui dépendent de l'abaissement de la croyance. On a souvent remarqué, comme je l'ai montré dès mes premiers travaux, que les accidents, les rétrécissements, les idées fixes, les obsessions ont quelques rapports avec les circonstances qui ont provoqué l'émotion initiale. J'ai souvent montré aussi que ce n'est pas constant et que la dépression causée par l'accident initial peut favo-

¹ L'amnésie et la dissociation des souvenirs par l'émotion, *État mental des hystériques*, 2e édition, 1911, p. 506.

² *Médications psych.*, II, p. 42.

³ *Névroses et idées fixes*, I, pp. 115, 149 ; *Obsessions*, II, p. 31.

⁴ G.DUMAS, *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*, 1919.

riser une disposition à l'obsession ou à l'idée fixe qui se localise tantôt sur le fait même qui a provoqué l'émotion, tantôt sur quelques autres faits postérieurs ou même antérieurs au premier. C'est à ce propos que j'ai étudié le mécanisme si curieux de la double émotion : l'une détermine la dépression, l'autre détermine le fait autour duquel les troubles se systématisent¹. Mais toutes ces études se rattachent à la dépression en général et à l'asthénie psychologique qui peuvent dépendre d'autres causes et qui ne sont qu'une conséquence lointaine de l'émotion elle-même. Nous ne devons retenir de leur observation qu'une seule chose, c'est que l'émotion contient un élément qui après un certain temps détermine des abaissements, des rétrécissements et des affaiblissements de l'activité psychologique.

La deuxième période très embarrassante me paraît une période de préparation de cette asthénie. On constate quelquefois dans cette période des traces d'une idée fixe de l'accident qui est en formation, mais c'est rare. On observe plus souvent des sentiments de faiblesse croissante : « Après la moindre émotion, je deviens faible, je perds la volonté, je n'ai plus conscience de ce que je fais et je reste à rêver ; cela dure quelque temps, puis les crises et les délires arrivent ». Une malade curieuse dont j'ai décrit les singulières contractures du tronc qui récidivaient indéfiniment après les fatigues et les émotions, No.,² présentait de l'agitation dans les journées qui suivaient une émotion : « J'ai envie de marcher indéfiniment, j'ai des rires et des peurs, il me semble qu'un travail se fait en moi », et après quelques jours elle retombait dans ses contractures stéréotypées. Mais bien souvent les troubles préparatoires sont difficiles à constater.

Cette dépression croissante ne se manifeste pas tout de suite parce que les troubles n'ont pas toujours l'occasion de se produire. Il faut une nouvelle circonstance réclamant un effort pour rendre apparent les troubles de l'action et pour fournir des stimulations aux diverses régulations de pression, de rétrécissement ou de peur de l'action. En outre il est probable que l'épuisement se prépare non seulement par la persistance de certains troubles viscéraux et de certaines intoxications, mais encore par une continuation des dépenses que l'émotion a provoquées, quand la situation n'est pas liquidée et quand elle continue à provoquer des efforts³. C'est ce qui arrive quand par suite d'un trouble de l'activité préalable le sujet n'est pas capable de renoncer à cette action. J'ai cité bien des cas où, à la suite d'une circonstance qui présente une difficulté, surgissent des recherches interminables : je rappelle en un mot cette femme à qui un petit employé fait une déclaration d'amour tout à fait inattendue, qui reste interdite sans pouvoir répondre ni « oui » ni « non » et qui commence immédiatement des interrogations qui l'épuisent sur toutes sortes de problèmes psychologiques. Il y a dans l'émotion une grande quantité d'efforts qui jouent un rôle dans l'épuisement. C'est pour cela que certains malades désirent que leur émotion soit liquidée tout de suite : « Si elle avait pu faire tout de suite une grande scène de colère à son mari, elle n'aurait pas été malade⁴ ».

C'est ici que se place le rôle des réminiscences traumatiques sur lesquels j'insistais en 1886, 1889 et qui ont eu depuis une belle destinée⁵. Le sujet reste accroché à une

¹ Obsessions, I, pp. 517, 593 ; II, p. 202.

² Médicat. psychol., I, p. 332.

³ *État mental des hystériques*, 2e édition, 1911, p. 607 ; *Médications*, II, p. 270.

⁴ *Névroses et idées fixes*, II, p. 43.

⁵ Cf. FREED, LYMAN WELL, Étude sur la retardation, *American Journ. of psych.*, 1909, *Rev. phil.*, 1910, II, p. 435.

des difficultés de la vie et s'épuise sans pouvoir avancer. Vkw., h., 28, par exemple, après la rupture de ses fiançailles, semble atterré et reste en apparence immobile sans rien faire, mais il rumine constamment sur ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire et deux mois après tombe dans les doutes, les sentiments du vide et les obsessions de folie. Ces réminiscences traumatiques ne sont qu'une forme particulière des troubles qui persistent après l'émotion initiale ¹. Dans d'autres cas les troubles physiologiques déterminés par la première période continuent à avoir un mauvais effet sur la nutrition générale et amènent des intoxications, une déperdition de forces qui se manifestent par ces troubles de l'action. Ce sont là encore des phénomènes surajoutés à l'émotion : c'est la première période celle qui suit immédiatement la circonstance provocatrice que nous avons à étudier maintenant et qui constitue la véritable émotion.

Que faut-il entendre par une violente émotion et dans quel groupe de faits psychologiques faut-il la classer ? Ce qui complique le problème des émotions, c'est que ce mot a été employé dans bien des acceptions tout à fait différentes et qu'il est nécessaire d'indiquer le fait psychologique que l'on désire étudier à ce propos. Trop souvent le terme émotion a été appliqué à l'activation de certaines tendances primaires ayant pour point de départ une stimulation extérieure bien déterminée : on parle d'émotion tendre quand une mère soigne son enfant, d'émotion violente quand un animal attaque ou se défend. W. James disait : « On est fréquemment assez embarrassé quand on veut distinguer les réactions émotionnelles des réactions instinctives provoquées par un objet déterminé. Faut-il parler de la peur dans le chapitre des instincts ou dans le chapitre des émotions ? ² » Toute l'école de Chicago qui montrait dans les conduites émotionnelles des éléments appartenant aux instincts, les cris, les coups de pied, les morsures, etc. semble répondre à la question de James en rapprochant les émotions des instincts, de ce que nous appelons les tendances. Il y a là une exagération : les soins donnés aux petits, l'attaque et la fuite peuvent être considérés comme des fonctionnements très réguliers de certaines tendances bien organisées, réagissant à une stimulation externe et ne doivent pas être confondus avec les vrais troubles émotionnels. La peur et la colère dont parlent ces auteurs sont des phénomènes complexes que l'on peut étudier dans les deux chapitres dont parle James. Il y a des peurs et des colères qui sont simplement des réactions de fuite et des réactions d'attaque et qui chez des êtres primitifs au stade perceptif ne déterminent probablement aucun sentiment. Il n'est pas certain que la grenouille qui saute dans l'eau au moindre frémissement du sol ait une peur-sentiment, elle a un acte de fuite analogue à un réflexe. À un niveau supérieur, probablement au stade socio-personnel, une émotion se combine avec l'une ou l'autre réaction et les transforme, c'est cette transformation surajoutée à l'activation d'une tendance quelconque et indépendante de la stimulation extérieure que nous devons considérer comme la véritable émotion.

Un autre rapprochement a donc été fait plus justement, celui des émotions et des sentiments. Ceux-ci, ne sont pas des actions, mais des régulations de l'action qui peuvent différer, quoique la stimulation soit la même ou qui se présentent sous le même aspect malgré la différence des stimulations et des actions : or les émotions présentent bien ces mêmes caractères. On peut faire remarquer à ce propos que le sentiment du vide trouble les émotions aussi bien que les autres sentiments : les malades se plaignent de ne rien ressentir à propos d'une surprise, comme à propos d'une mauvaise nouvelle. Cette conception des émotions permet de les bien distinguer des phénomènes de choc physique avec lesquels on les a trop souvent confondues et

¹ La liquidation morale, *Les médications psych.*, 1920, II, pp. 268-276.

² JAMES, *Principles*, I, p. 495.

permet aussi de donner dans les émotions un rôle aux réactions actives que nous connaissons.

Il est facile en effet de retrouver dans les bouleversements émotionnels un grand nombre de faits qui rappellent telle ou telle des régulations sentimentales précédentes. Sans doute il y a dans l'émotion de l'agitation, des actes inutiles et du gaspillage comme dans le triomphe : « L'émotion, disait M. Ch. Richet est à la fois un réflexe d'agitation et un réflexe d'arrêt ¹ ». Les agitations intellectuelles, les rêveries, les représentations innombrables qui font croire que la vie entière défile devant les yeux ont été bien souvent décrites : « Il ne faut pas que j'éprouve une émotion, sinon mon esprit s'emballe et je ne peux plus sortir d'une quantité d'idées absurdes ». Quant à l'agitation physique elle est bien visible et c'est elle qui semble aboutir à des convulsions. Un individu ému ne peut tenir en place, il va et vient dans sa chambre ou bien il sort et marche indéfiniment devant lui : « Si je n'étais pas sorti, j'aurais tout cassé, il fallait que je marche beaucoup ou bien j'étais obligé de me calmer en me masturbant... N'est-ce pas ridicule et odieux de rire et de danser à un enterrement ». Dans une lettre qu'il a eu l'amabilité de m'adresser et que j'ai citée, W. James faisait la description pittoresque des émotions déterminées par le tremblement de terre de San Francisco, en 1910, auquel il avait assisté. Il notait très bien le besoin qu'avaient tous les sinistrés de s'agiter et surtout de parler, de se communiquer leurs impressions indéfiniment. Dans les tentes qui avaient été dressées pour servir de refuge pendant la nuit, il était impossible de dormir à cause du bavardage continu : « On aurait dit qu'il y avait de la gaieté. », Dans d'autres cas ce sont des cris, des vociférations, des jurons, des aboiements, des hurlements, des sanglots, etc., des secousses de la tête et des membres, des contractions irrégulières des muscles qui modifient l'attitude et qui donnent à la physionomie une expression particulière.

On peut trouver également dans l'émotion des éléments de la conduite qui caractérisent l'inquiétude et l'effort. Le sujet semble souvent chercher : « Que faire ? Comment donc faire ? » Il appelle à l'aide, il fait des gestes de lutte et de fuite. « Après une cérémonie (une prise de voile dans un couvent) je me sentais bouleversée, ivre de lutte et d'opposition, sentiment bien étonnant après la cérémonie à laquelle je venais d'assister. J'éprouvais le besoin de crier, de me fâcher, je ne sais contre qui, de résister à n'importe quoi et j'ai eu la sottise de faire une scène abominable : il fallait bien faire quelque chose. »

La conduite de l'émotion paraît se rapprocher surtout de la fatigue et de la mélancolie : le sentiment qui l'accompagne le plus souvent est un sentiment d'angoisse analogue à celui de la tristesse. Ce sentiment dépend des mêmes perturbations de la circulation et de la respiration, des spasmes qui apparaissent dans la trachée et dans l'œsophage, il dépend aussi de conduites analogues à celles de la halte et de l'échec. En fait pour un observateur extérieur l'émotion détermine des échecs et nous pensons toujours que, si l'individu n'avait pas été troublé par l'émotion, il se serait mieux tiré d'affaire. Le fait essentiel de la conduite de l'échec, c'est l'arrêt, la suppression complète de l'acte primaire éveillé par les circonstances, même quand la nécessité de cette action existe toujours. Or c'est là ce qu'on observe dans les émotions : sans parler des grandes paralysies émotive qui suppriment toutes les actions, on peut dire que les individus émotionnés cessent de faire les actes nécessaires qu'ils pouvaient accomplir précédemment. L'homme sidéré par l'émotion en voyant un ours ne combat pas et ne fuit pas, le conférencier ému par l'auditoire ne fait pas la conférence et ne

¹ Ch. RICHET, *Revue phil.*, 1888, I, p. 388.

sait même pas dire quelques mots d'excuse. La peur quand la réaction de fuite est entravée par l'émotion enlève même le pouvoir d'échapper et la colère qui est l'addition de l'émotion à la conduite de l'attaque rend souvent l'individu moins dangereux qu'il n'aurait été à l'état normal ¹. En règle générale, toute émotion supprime un acte, celui qui aurait dû être accompli normalement au moment où elle s'est présentée et souvent cette faiblesse s'étend et gagne les autres actions. L'individu devient faible, la tonicité des muscles est réduite, il y a chute des traits de la figure comme dans la tristesse. Quand l'émotion est légère il y a déjà ralentissement de l'action qui tend vers l'arrêt, c'est ce qui explique la lenteur de l'association dans les expériences de M. Jung ². Comme cet arrêt de l'acte primaire sans succès est un élément essentiel de la réaction de l'échec, on pourrait dire que la conduite de l'émotion est une conduite de l'échec exagéré. J'ai déjà beaucoup insisté sur le rapprochement de l'émotion et de la fatigue en montrant que les symptômes de l'un et de l'autre trouble se mêlaient et en montrant que l'on observait les mêmes accidents après les grandes émotions et après les grandes fatigues ³. Ces observations conduisent à une première conception de l'émotion qui l'assimile aux sentiments précédents : on peut même observer que dans la crise émotionnelle prédomine tantôt une forme, tantôt une autre des régulations sentimentales. Cela justifie la distinction souvent faite, en particulier par Ribot, des émotions dépressives et des émotions sthéniques.

La différence apparente des émotions et des sentiments s'expliquerait par la rapidité de la réaction sentimentale : l'émotion, disait M. R. d'Allonnes, « s'oppose au sentiment comme le passager au permanent ⁴ ». Les sentiments, en effet, se développent au cours de l'action qu'ils doivent régler, dans les cas les plus typiques ils apparaissent, comme l'effort et la fatigue, pendant l'action et, comme la tristesse et la joie, à la fin de l'action. L'émotion au contraire présente un caractère étrange, c'est qu'elle surgit immédiatement dès la perception de la situation : cette singulière régulation de l'action apparaît avant l'action. Ce caractère est bien manifeste dans l'une des observations que nous avons prises comme types, celle de Ib. : cette jeune fille bouleversée par l'émotion tombe en convulsions, dès qu'elle entend son père dire qu'il a un bras engourdi. Si elle croyait son père paralysé, comme elle me le dit plus tard, il fallait le soigner, chercher du secours, le sauver ou s'arranger pour vivre seule. Se rouler par terre en criant et en renversant les chaises peut difficilement être considéré comme une adaptation à la situation. On a déjà vu des précipitations de ce genre en étudiant les véritables sentiments. Dans bien des cas la réaction caractéristique d'un sentiment apparaît trop tôt, dès le début de l'acte ou même dès la perception de la situation. La perception de la montagne à gravir éveille déjà un gros effort, bien des individus se déclarent battus d'avance, dès qu'ils entrevoient l'adversaire et Alexandre triomphait dès qu'il avait la pensée d'une situation quelconque. L'émotion serait simplement une exagération de ce caractère et pourrait être considérée comme une réaction sentimentale prématurée.

Je crois cependant que cette interprétation simple de l'émotion ne résoud pas entièrement le problème et qu'elle n'explique pas suffisamment la différence entre l'émotion et le sentiment bien organisé. Sans doute la conduite émotionnelle contient confusément des éléments qui appartiennent aux sentiments, mais elle les contient tous en désordre, elle n'est en réalité identique à aucune des conduites sentimentales

¹ *Obsessions*, I, p. 570.

² Cf. C. G. JUNG, *Les temps de réaction des associations*, Leipzig, 1905.

³ *Médications psych.*, I, p. 250 ; II, pp. 15, 27, 214.

⁴ REVAULT D'ALLONNES, *Les inclinations*, 1907, p. 56.

que nous venons d'étudier. L'effort réel avec l'augmentation d'une action bien déterminée et toujours la même n'apparaît qu'après la période proprement émotive, dans la période de restauration quand cette régulation vient se substituer à l'émotion-choc. En lui-même l'effort est plutôt opposé à l'émotion et la supprime. On a souvent observé que les circonstances graves qui présentent des dangers sérieux ne provoquent pas d'émotion : « Je suis l'homme des coups de collier, je ne suis vraiment bien et sans émotion que lorsque c'est grave. » Nous venons de voir un jeune officier qui dans de grands dangers fait d'énormes efforts d'attention et qui éprouve des sentiments de joie : il n'y a pas du tout d'émotion proprement dite et ne se comporte pas du tout comme lb. Au contraire ce sont les petits incidents insignifiants, les petits désagréments qui amènent de grands bouleversements émotionnels. Il est probable que le danger sérieux éveille l'instinct vital, l'amour des siens, l'amour de la propriété et que ces tendances puissantes venant au secours de l'acte défaillant amènent la réaction de l'effort : la présence de cette réaction élimine celle de l'émotion qui n'est pas du même genre ¹.

Les mouvements du gaspillage libre et même les vraies angoisses mélancoliques avec le changement de l'action, la fuite de l'action primaire, les actes inversés manquent également ou n'apparaissent que dans la période de restauration. On a décrit quelquefois des morts véritables, des morts physiologiques dans l'émotion, mais on n'y observe pas la mort psychologique, ces conduites de la mort si fréquentes chez les mélancoliques qui pensent à la mort, qui jouent la comédie de la mort, qui se suicident.

Dans la comparaison que j'ai faite de l'émotion et de la fatigue je me reproche aujourd'hui une certaine confusion de termes : j'ai décrit beaucoup plutôt l'épuisement réel, la perte des forces que la conduite même de la fatigue. J'ai simplement montré que dans la conduite de la fatigue comme dans celle de l'émotion et surtout après cette dernière conduite, il y avait des épuisements identiques. La grande différence qui existe ici et qui d'ailleurs se retrouve toujours quand on compare l'émotion aux autres sentiments est l'étendue du trouble. Toutes les régulations de l'action qui constituent les sentiments portent sur l'acte primaire, c'est-à-dire sur l'acte éveillé par les circonstances présentes, c'est cet acte qui est augmenté ou arrêté momentanément ou arrêté définitivement. Mais en dehors de cet acte primaire sur lequel portent les régulations, les autres tendances restent ce qu'elles étaient, elles peuvent être éveillées à la place de l'acte primaire et elles fonctionnent avec leurs caractères normaux. Au contraire le trouble de l'émotion est beaucoup plus général, il ne porte pas seulement sur l'acte primaire, mais sur toutes sortes d'autres actions. Aucune des tendances ne fonctionne plus d'une manière normale : l'individu est sidéré, complètement immobilisé ou transformé, tout à fait différent de ce qu'il était auparavant.

C'est à cause de ces remarques que j'hésite à assimiler complètement l'émotion aux sentiments précédents. J'ai depuis longtemps indiqué ce problème en distinguant les émotions-sentiments et les émotions-chocs ². Je suis disposé maintenant à insister sur cette distinction en réservant le nom d'émotion à l'émotion-choc et en admettant dans cette conduite de l'émotion une réaction régulatrice tout à fait particulière.

¹ Obsessions, I, pp. 5, 578.

² *Névroses et idées fixes*, II, p. 75.

2. - La réaction désorganisatrice

[Retour à la table des matières](#)

Pour caractériser « l'émotion-choc » il semble juste de considérer les modifications des fonctions viscérales qui dans bien des cas apparaissent rapidement après la perception et c'est dans l'étude de l'émotion que les conceptions viscérales des sentiments ont eu le plus d'importance.

Nous avons tous décrit longuement des modifications de toutes les fonctions viscérales qui apparaissent au moment de l'émotion choc. M. G. Dumas a présenté récemment un bon résumé de ces troubles viscéraux de toute espèce ¹ ; non seulement il a rappelé toutes les perturbations du mouvement, de la respiration, de la circulation, tous les spasmes gastriques, intestinaux, viscéraux, mais encore il a insisté sur les modifications des sécrétions glandulaires externes et sur celles plus intéressantes encore des sécrétions glandulaires internes. Il a rappelé les expériences de MM. Cannon et de la Paz sur l'augmentation de l'adrénaline dans les veines surrénales chez le chat effrayé, ce qui indique une exagération momentanée de l'activité des glandes surrénales. « Cette augmentation de l'adrénaline dans le sang paraît bien avoir pour résultat d'augmenter le tonus artériel, de relever la pression, d'exercer une action tonique sur les muscles fatigués, c'est-à-dire de produire un certain nombre de réactions organiques dont le sujet bénéficie si le choc émotionnel est suivi de lutte ou de fuite. » Il n'est pas nécessaire d'interpréter immédiatement ces faits d'une manière téléologique, il suffit de constater que dans l'ensemble des perturbations viscérales émotionnelles, ordinairement fâcheuses, apparaissent de temps en temps quelques modifications particulières qui dans certains cas peuvent avoir un résultat avantageux et qui peuvent être utilisées par l'organisme. Toutes ces modifications de diverses fonctions glandulaires amènent une perturbation brusque du milieu sanguin analogue à celles qui ont été signalées depuis 1920 sous le nom de crises hémoclasiques. M. Joltrain, à propos d'une observation intéressante, 1917, 1926 a pu dire : « Tout se passe comme s'il y avait une déshomogénéisation des albumines constitutives des tissus ou une introduction d'albumine étrangère ² ». Naturellement M. G. Dumas rappelle à ce propos les notions aujourd'hui à la mode sur les troubles du sympathique : « Le choc émotionnel par l'intermédiaire du cerveau retentit sur les centres bulbaires et produit l'arrêt ou le ralentissement des fonctions de ces centres... Il déborde le système cérébro-spinal pour atteindre le système neuro-végétatif sous la forme d'une vague émotionnelle. »

¹ G. DUMAS, Le choc émotionnel, réactions glandulaires et musculaires, *Journal de Psychologie*, 15 février 1928, p. 130.

² Cf. G. DUMAS, *op. cit.*, p. 148 ; René BESNARD et Ed. JOLTRAIN, Un cas d'asthme d'origine émotive, émotion et choc colloïdoclasique, *Bull. et mém. de la soc. méd. des hôpitaux de Paris*, 2 juillet 1926.

Je voudrais rappeler aussi les études que j'ai déjà signalées de M. Fr. Peterson sur « les modifications de la résistance des corps au courant électrique après une émotion ¹ ». Ces auteurs admettent que ces modifications sont en rapport avec des changements dans la dilatation des vaisseaux ². Je voudrais rappeler aussi les études si intéressantes de M. Auguste Lumière sur la floculation humorale qui se produit au moment de l'émotion « par suite de la dilatation vasculaire intense et de la pénétration du liquide tissulaire par osmose au niveau des parois vasculaires, ce qui altère le plasma ³ ».

Ce n'est pas diminuer l'intérêt de ces observations que de remarquer qu'elles ne donnent pas une explication complète de l'émotion-choc. Nous retrouvons ici toutes les difficultés bien des fois signalées des interprétations viscérales des sentiments. Ces perturbations qui sont banales dans une foule de circonstances sont fort variables dans l'émotion: « On sait, disait M. G. Dumas, combien l'intensité ou même le sens des réactions est fonction du caractère ; même chez les chiens il y a des émotionnables, des passionnés, des impassibles et les expériences se ressentent nécessairement dans leurs résultats de ces différences individuelles ⁴ ». C'est reconnaître qu'il y a dans l'émotion autre chose que ces réactions viscérales. On admet un choc cérébral qui est le *primum movens* de tous ces troubles, mais qu'est-ce que ce choc cérébral ? Une perception en elle-même faible d'un objet ou d'une ligne écrite ne constitue pas un choc réel, s'il n'y a pas déjà une réaction capable de transformer cette perception en choc. M. Peterson reconnaît lui-même qu'une modification électrique joue simplement un rôle particulier dans l'émotion, qu'elle est une partie du désordre de la conduite, mais qu'elle ne suffit pas pour définir et pour expliquer l'émotion. Il en est de même pour toutes ces observations qui décrivent des conséquences du choc cérébral sans préciser ce qu'il est lui-même. M. Dumas admet que « les chocs sont toniques ou dépressifs pour l'ensemble des fonctions organiques dans la mesure où ils sont légers ou intenses ⁵ ». Mais il ne nous dit pas ce qui caractérise un choc émotionnel léger et un choc intense indépendamment de ces phénomènes consécutifs de tonification ou de dépression des fonctions viscérales, il ne fait que constater des perturbations viscérales dans un sens ou dans l'autre et c'est par simple convention qu'il les nomme des émotions légères ou des émotions intenses. C'est à cause de ces difficultés que je crois être autorisé à chercher à dépasser la simple constatation des troubles viscéraux et à essayer de préciser un peu la modification de l'ensemble de la conduite qui se présente au moment de l'émotion-choc.

Depuis longtemps j'ai été frappé par un caractère de l'émotion qui est bien visible dans l'étude des névroses ; je l'ai indiqué dans plusieurs ouvrages, mais je crois nécessaire de le mettre plus en évidence et de lui donner une plus grande importance dans la théorie des sentiments. En examinant dans mon premier livre sur « l'Automatisme psychologique », l'état de misère psychologique « point de départ de la désagrégation et des idées fixes » je remarquais le rôle de l'émotion. « L'émotion, disais-je, rend les gens distraits et même anesthésiques, l'émotion a une action dissolvante sur

¹ H. C. SYZ, Psychogalvanie studies, *British journal of psychology, general section*, July 1926, pp. 747-760.

² Cf. G. RAGEOT, *Revue générale des sciences*, 1903, p. 908.

³ Auguste LUMIÈRE, sur le rôle capital des états colloïdaux de la matière en biologie, *L'avenir médical*, mai 1927.

⁴ G. DUMAS, *op. cit.*, p. 142.

⁵ Id. *Ibid.*, p. 160.

l'esprit et le rend pour un moment misérable ¹. » Dans mes travaux postérieurs, des études poursuivies dans d'autres directions sont souvent revenues sur cette remarque. Dans mes livres sur « l'état mental des hystériques » 1892, je montrais sans cesse que l'émotion de ces malades est toujours la même, qu'elle n'est pas adaptée aux circonstances, qu'elle est simple et brutale, qu'elle « a un pouvoir dissolvant sur les résolutions volontaires, sur les sentiments délicats, sur la conscience des sensations, sur les souvenirs ». Plus tard je répétais « qu'il y a toujours dans l'émotion chute profonde de l'activité mentale... L'émotion, disais-je, semble avoir un rôle inverse de celui qui a été attribué à la volonté et à l'attention. Ce qui caractérisait ces deux fonctions, c'était une activité de synthèse, une construction de systèmes plus complexes édifiés avec les éléments de la pensée... L'émotion au contraire semble douée d'un pouvoir de dissociation, d'analyse, l'émotion est surtout une *puissance désorganisatrice*. ² »

Une étude intéressante et facile peut être faite à propos de l'action de l'émotion sur la mémoire qui est une construction et une organisation. Tantôt l'émotion arrête l'acquisition des souvenirs, comme on le voit dans les amnésies continues ³. Tantôt elle désorganise les souvenirs acquis, sépare de la personnalité l'expression de ces souvenirs et leur donne la forme subconsciente. L'observation que j'ai publiée sous ce titre : « L'amnésie et la dissociation des souvenirs par l'émotion » est sur ce point bien intéressante ⁴. Irène après la mort dramatique de sa mère semble avoir oublié cette mort et les trois mois qui l'ont précédée, mais elle répète et joue fort bien ces souvenirs dans des crises de somnambulisme. La dissociation peut être plus profonde et les souvenirs acquis antérieurement peuvent être effacés d'une manière à peu près complète : « Quand une chose m'impressionne vivement, la grande émotion qui survient l'efface complètement, plus l'émotion est forte, plus j'oublie les événements qui l'ont entourée. »

Quand on étudie le mécanisme de la suggestion sur lequel je suis revenu si souvent, on note toujours que l'émotion y joue un grand rôle et qu'il est utile d'émotionner le sujet pour lui faire accepter une suggestion. C'est qu'il s'agit de provoquer un abaissement de la croyance, un passage régressif de la croyance réfléchie à la croyance asséritive et que l'émotion amène cette régression ⁵. Dans mes études sur les obsessions des psychasthéniques, je faisais observer souvent que l'émotion supprimait la critique et les sentiments précis, qu'elle ramenait le sujet à des tics simples et à des agitations primitives ⁶. « Dans la crise d'émotion de Jean, quand il sent quelque chose de cassé dans sa tête, il y a une chute de la tension psychologique qui a dû être énorme et dont il ne s'est jamais relevé. C'est depuis ce moment qu'il n'est plus à son niveau, qu'il est resté au-dessous de lui-même, qu'il est devenu incapable d'utiliser l'intelligence apportée en naissant ⁷ ».

J'ai eu l'occasion de faire à ce propos des constatations intéressantes dans mes études sur les thérapeutiques par les excitations. Par différents procédés, par l'œsthé-

¹ *Automatisme psychologique*, 1889, p. 457.

² *Névroses et idées fixes*, I, pp. 474, 476.

³ *Névroses et id.*, 1898, I, p. 143.

⁴ *État mental des hystériques*, 21 édition, 1911, p. 532. Cf. *Névroses et id.*, p. 515 ; *Médications psych.*, II, p. 269.

⁵ *Médications psych.*, I, pp. 203, 250, 278, 280.

⁶ *Obsessions*, I, pp. 182, 378, 630 ; II, pp. 25 36, 182, 196, 383, 460, 489.

⁷ *Obsessions*, II, p. 343.

siogénie, par la provocation des somnambulismes complets, par l'influence de la direction, j'obtenais un relèvement manifeste du niveau mental, l'attention devenait plus grande, la réflexion devenait plus forte, les doutes et les obsessions disparaissaient. Si le sujet n'éprouvait aucun trouble, ce relèvement de l'esprit se maintenait une dizaine de jours ou un mois. Si le malade en sortant éprouvait une émotion, une peur en traversant la chaussée, s'il entendait une mauvaise nouvelle en sortant de l'hôpital ou dans la journée suivante, la décadence était immédiate : « Ma cervelle retombe en bouillie parce qu'on m'a dit quelque chose de désagréable... Une petite peur, une petite contrariété et me voici perdue... Quelque chose se casse dans ma tête pour un simple mot et toute ma résolution est supprimée, je suis de nouveau dans des doutes interminables... Je suis un temps indéfini à récupérer ce que j'ai perdu d'énergie dans une petite émotion. » « L'émotion, disais-je à ce propos, dissocie les synthèses mentales et sa répétition empêche leur restauration ¹ ».

Depuis longtemps l'observation populaire a remarqué que les individus émotionnés sont au-dessous d'eux-mêmes : l'état mental, l'éducation, morale d'un individu peut se modifier complètement sous l'influence de l'émotion. Laycock en 1876 citait avec étonnement un individu qui, lorsqu'il était émotionné, se remettait à parler patois. J'ai cité un grand nombre de cas de ce genre ainsi que des sujets qui ne peuvent plus écrire l'orthographe, quand ils sont émus. L'étude du langage permet en effet facilement de vérifier cet abaissement. Quelquefois l'émotion supprime complètement le langage, *vox faucibus hæsit*, mais le plus souvent elle supprime un langage particulier qui était adapté à la circonstance, elle supprime la conférence, la réponse à l'examen, le mot exact qu'il fallait dire. Elle le remplace par d'autres langages qui ne sont pas appropriés à la situation, qui deviennent bien vite incorrects et grossiers, quand ils ne sont pas troublés dans l'expression vocale elle-même. La voix est changée, plus basse ou plus haute qu'à l'ordinaire, troublée souvent par des bégaitements, des hoquets, des sanglots.

Bien des observations sur les actes de la vie courante confirment ces remarques : la surprise, la précipitation qui jouent un rôle considérable dans l'émotion nous obligent souvent à renoncer aux actions systématisées et précises pour revenir à des modes de conduite plus généraux et plus élémentaires. Nous faisons d'ordinaire notre toilette avec soin : « Si j'ai peur de manquer le train, je m'habille n'importe comment ». Nous préparons d'ordinaire avec soin une conférence, il y a des cas où nous n'avons pas le temps de préparer, où il faut improviser. Nous ne rédigeons pas une ordonnance médicale sans consulter nos notes sur les doses des médicaments actifs : « Si je suis trop pressé, je me fie à ma mémoire et j'écris ce qui me vient à l'idée. » Nous n'avons pas le droit de nous faire justice nous-mêmes et nous ne frappons pas un adversaire, si le danger est trop grand, tant pis, nous sommes dans le cas de force majeure, *in case of emergency* et nous nous défendons n'importe comment. Toujours nous trouvons dans l'émotion cette substitution d'une action grossière à la place d'une action précise et perfectionnée ².

Si nous essayons de préciser cette désorganisation en appliquant à l'émotion la même méthode qui nous a servi pour interpréter les autres sentiments, nous observons d'abord un arrêt complet de l'acte primaire, de celui qui devrait être éveillé par la circonstance. lb., en entendant la plainte de son père devait se lever de table, aller auprès de son père, l'interroger, l'examiner, le soigner. Elle est bien capable de faire

¹ *Névroses et idées fixes I*, pp. 144, 472-474.

² *Médications, III*, p. 232.

de telles actions et déjà à plusieurs reprises elle a soigné son père ou sa mère malades. Elle n'a rien fait de semblable et il en est de même pour tous les sujets émotionnés. C'est pour cela que l'on est disposé à dire que l'émotion se produit à propos de circonstances auxquelles le sujet n'est pas adapté. Mais nous ne sommes jamais exactement adaptés à une circonstance nouvelle, car nous n'avons pas une tendance pré-organisée correspondante à tout événement. Nous mettons toujours en fonction une tendance voisine dont les stimulations sont approximativement analogues et qui se précisera peu à peu. C'est ce que nous avons vu dans la réaction de l'effort et même dans celle de la tristesse, quand le sujet cherche un changement, une modification de la tendance précédente, quitte à passer brutalement à l'acte opposé. Ici nous ne voyons rien de tel : le sujet ne fait même pas un acte vaguement adapté, il reste immobile, s'endort ou tombe en convulsions. Une enfant, à qui on a mis par une sottise plaisanterie une limace dans le cou, tombe à la renverse sans connaissance entièrement contracturée comme un animal décérébré¹. C'est cette suppression brusque de tout acte adapté, de toute recherche d'adaptation, ce désordre, cette diffusion des agitations dans tout l'organisme, qui nous paraît un phénomène tout à fait différent des autres régulations et qui est bien caractéristique de l'émotion.

Les actes se disposent dans une hiérarchie, les plus élevés étant les plus précis et les mieux adaptés. La véritable adaptation exige que l'acte soit modifié tout en restant au même niveau. Nous changeons notre croyance, mais nous faisons tout de même un acte de croyance. Déjà dans la peur de l'action nous avons remarqué que ce changement au même niveau était difficile et que souvent il y avait en même temps que le changement de l'acte, un abaissement. Mais dans l'émotion cet abaissement est énorme et régulier : les actes qui apparaissent à la place de l'acte primaire sont régulièrement très inférieurs : ce sont des cris, des injures grossières, des violences maladroitement et en apparence inutiles. On est frappé de voir dans les crises émotionnelles des reproductions toujours les mêmes d'une action ancienne qui n'a plus aucun rapport avec le présent. Des malades jouent indéfiniment la scène du viol ou la scène de la mort de leur mère des années après l'événement. C'est à ce propos que les psychologues américains ont établi leur théorie instinctive de l'émotion. Ils ont montré que les actes exécutés dans l'émotion étaient identiques à ceux que faisaient les animaux pour attaquer ou pour se défendre, que l'on retrouvait les coups de pied, les morsures, les crachements primitifs. On peut même se demander si certaines paralysies totales et subites que l'on observe dans les grandes émotions ne sont pas un retour à certains actes instinctifs. Le brigand arrêté, que décrit Mosso, « tombe sans mouvements comme un chiffon mouillé », ne ressemble-t-il pas aux insectes qui font le mort quand on les saisit ? Ces paralysies totales et passagères chez l'homme émotionné dépendent à la fois de l'épuisement, de l'arrêt de toute action -primaire et d'un retour à une immobilité de ce genre.

Comme il faut toujours en revenir à la conception de la hiérarchie des tendances qui se superposent au cours de l'évolution, nous pouvons dire que le caractère essentiel de l'émotion est une régression brutale vers les conduites inférieures. L'émotion a sur moi un effet dégradant, disait un malade, je ne sais comment faire pour m'empêcher de tomber comme une loque à la moindre émotion, mon corps et mon esprit m'abandonnent à la plus petite contrariété². « L'émotion, disais-je à ce propos, est l'occasion des grandes oscillations du niveau mental, elle ne produit pas seulement la perte de la synthèse et la réduction à l'automatisme, qui est si visible chez l'hystéri-

¹ *Névroses et idées fixes*, I, p. 202.

² *Obsessions*, I, p. 324.

que, elle supprime suivant sa force, tous les phénomènes supérieurs et abaisse la tension au seul niveau des phénomènes très inférieurs¹ ». La plus basse des conduites psychologiques est l'agitation convulsive et au-dessous de ces convulsions des membres se placent peut-être des modifications des fonctions respiratoires et circulatoires. C'est pour cela que l'émotion, quand elle est profonde, aboutit toujours à des convulsions ou à de simples modifications viscérales. Celles-ci d'ailleurs, comme nous l'avons sans cesse remarqué, ont des causes variées, elles peuvent être une conséquence indirecte de la suppression des fonctions supérieures par *escape of control*, mais elles peuvent être aussi des agitations directement provoquées auxquelles revient l'organisme. On a souvent essayé d'expliquer les crises d'hystérie et même les accès épileptiques en les rapprochant de l'émotion ; à certains points de vue on tirerait autant de bénéfice en renversant la comparaison et en disant que l'émotion est toujours une sorte de crise de nerfs plus ou moins avortée, dans laquelle non seulement la croyance s'abaisse et se rapproche des délires, mais dans laquelle les mouvements eux-mêmes tombent au niveau des premières convulsions et des simples désordres viscéraux. C'est cette régression brutale avec le retour aux agitations primitives et avec les dérivations qui en résultent qui constitue l'essentiel du choc émotionnel.

Cette régression nous explique en partie l'épuisement qui est consécutif à l'émotion. Les tendances qui s'éveillent à ce moment sont des tendances élémentaires à la protection de la vie, à l'attaque ou à la fuite. Ces tendances possèdent toujours une forte charge et quand elles l'ont perdue doivent la récupérer, leur décharge complète, puis la nécessité de les recharger, le travail nécessaire pour reconstruire et pour recharger toutes les tendances supérieures qui ont été supprimées dépensent pendant longtemps toutes les forces de l'organisme et amènent un épuisement. Bien entendu cet épuisement est augmenté si pendant la période d'incubation la réaction à la situation continue à se produire toujours la même avec des émotions perpétuelles. On comprend qu'après un certain temps se manifestent les accidents de l'épuisement qui constituent la troisième période de l'émotion².

Quand on constate ces perturbations émotionnelles et ces régressions qui surviennent brusquement après un événement extérieur, on cède souvent à la tentation de les rattacher à cet événement comme une conséquence mécanique. C'est à cette interprétation que se rattachent les études faites pendant la guerre où l'on rapprochait les troubles émotionnels des soldats des troubles déterminés par des commotions. On désignait par ce mot les maladies qui survenaient chez des sujets non blessés, qui avaient été placés trop près d'une explosion de gros obus³. Cette comparaison est inadmissible : on a constaté chez les commotionnés des petites, mais multiples hémorragies cérébrales, déterminées par la compression et la décompression de l'air, de vraies lésions causées par le vent de l'obus. L'événement extérieur, le vent de l'obus rend compte des accidents, car il les produit chez tout individu placé dans les mêmes conditions. Mais l'événement que l'on appelle émotionnant n'explique pas du tout les troubles que l'on observe : nous ne l'appelons émotionnant que parce qu'il a été suivi d'émotion. En lui-même il ne produit rien, car, chez beaucoup d'autres sujets placés dans les mêmes circonstances, il n'amènerait aucun trouble. Simone devient malade d'émotion, parce qu'on a ouvert la porte de sa chambre sans la prévenir longtemps d'avance : l'ouverture de cette porte est émotionnante pour elle et ne le

¹ *Ibid.*, I, p 523.

² *Médications psych.*, II, p. 5.

³ *Cf. Presse médicale*, 22 juin, 1927, p. 796.

serait pas pour une autre. Un idiot n'aurait aucune émotion en rencontrant l'ours de James, bien des malades dans l'état de vide cessent d'avoir les émotions qu'ils auraient eu autrefois dans les mêmes circonstances et il y a des délires d'émotion comme des délires de tristesse ou de joie. Il est impossible de considérer cette modification de la conduite, cette régression comme une conséquence mécanique de l'événement.

Il faut, bien que cela semble bizarre, considérer l'émotion comme une réaction active du sujet qui fait son émotion à tort ou à raison, comme il fait ses états de tristesse ou de joie. Nous retrouvons encore ici une forme des régulations de l'action qui ont leur point de départ dans une réaction du sujet. Cette constatation soulève un problème embarrassant : les divers sentiments que nous considérons comme des régulations de l'action avaient toujours une utilité. Ils ajoutaient de la force, ils perfectionnaient l'action, ils évitaient l'épuisement. Au contraire il semble ici que l'émotion est uniquement nuisible puisqu'elle supprime toute action utile et la remplace par des convulsions absurdes.

Peut-être pourrait-on considérer l'émotion comme un désordre de la régulation et nous verrons qu'il en est bien ainsi aujourd'hui pour les formes exagérées de l'émotivité. Mais peut-être pourrait-on supposer qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Toutes les régulations de l'action manifestent un progrès, une évolution de conduites. Elles n'auraient aucune raison d'être dans un appareil mécanique, organisé pour fournir toujours le même mouvement après la même stimulation et qui ne tiendrait aucun compte d'une stimulation pour laquelle il n'est pas organisé. Les actes supérieurs qui se sont construits peu à peu étaient au début peu nombreux et difficilement adaptés. Quand les circonstances étaient favorables, on pouvait se servir de ces conduites élégantes et quelquefois avantageuses, mais quand les circonstances étaient dangereuses et pressantes, n'était-il pas plus sage de revenir en arrière et d'utiliser les conduites élémentaires, grossières il est vrai, mais susceptibles de donner une protection immédiate. Ces actions grossières avaient rendu service à bien des générations précédentes, on pouvait y recourir encore. Sans doute, l'algèbre est supérieure à l'arithmétique, sans doute il vaut mieux calculer de tête que de compter sur ses doigts, mais en cas de nécessité, quand il faut au marché arriver rapidement à un petit compte, le marchand ne préférera-t-il pas renoncer à des méthodes savantes et revenir à des calculs enfantins ? Les conduites réflexes, les simples convulsions désordonnées ont servi à des générations d'êtres pour écarter les contacts nocifs et pour faire venir à la bouche la nourriture. N'est-il pas naturel qu'à une certaine époque les êtres en voie de perfectionnement, mais incapables d'utiliser encore d'une manière constante les procédés perfectionnés soient revenus instinctivement à ces actes primitifs ?

Ces actes primitifs apportent au moins de la violence et de la force, « une grande énergie disponible ¹ ». Pour un être primitif la chose la plus importante dans un acte, c'est sa force et non sa perfection : il a l'habitude de résoudre les difficultés en remuant beaucoup, en courant de tous les côtés, en donnant des coups très nombreux, plutôt qu'en cherchant avec réflexion le mouvement petit, mais adroit et bien placé. Quand nous ne pouvons pas par réflexion trouver l'endroit où nous avons placé un objet, n'est-ce pas une ressource que de tout bouleverser, et de tâtonner de tous côtés ? Peut-être le hasard nous fera-t-il mettre la main sur l'objet désiré. L'émotion supprime ainsi des actes difficiles et souvent aléatoires et les remplace par une multitude d'actions faciles, d'une valeur restreinte mais déjà vérifiée. Elle remplace la qualité par la quantité et procure au moins un moment l'illusion de la force et de la

¹ *Médications*, III, p. 19.

fortune. Le retour en arrière présente au moins un avantage momentané, c'est qu'il supprime le problème posé par les circonstances extérieures. Il ne faut pas oublier que la stimulation d'un acte fait partie de l'acte lui-même et de la constitution de la tendance. Pour un être qui n'a pas la fonction du langage, la question posée par un interlocuteur n'est pas une stimulation à un acte difficile, elle n'est rien du tout, elle n'existe pas. Les problèmes de la vie sociale n'existent que dans la mesure où nous accordons de l'importance à la famille, à la propriété, à l'estime sociale, etc. et cette importance dépend de l'existence et du fonctionnement des tendances correspondantes. Un individu qui à propos d'un problème pécuniaire, ou à propos d'un danger qui menace son honorabilité renonce brusquement à toute tendance à la propriété, ou à toute tendance à la valorisation sociale, n'a plus à tenir aucun compte de ces problèmes qui n'existent plus pour lui. C'est au fond ce qui arrive à la malade embarrassée qui tombe dans une crise de nerfs, elle supprime le problème de la convenance et de la décence : tout lui devient indifférent, et c'est une façon de résoudre les questions en les supprimant.

Pour toutes ces raisons la régression des actes qui se manifeste dans l'émotion peut donc présenter une certaine utilité dans des circonstances particulières et on peut admettre que la désorganisation de l'acte supérieur n'est pas un effet mécanique de l'événement, mais qu'elle est produite par une réaction active du sujet, comme tous les autres sentiments. Si on peut se permettre une semblable comparaison, ce procédé de destruction de tout l'édifice organisé pour en revenir à un état élémentaire se présente déjà dans l'observation des modifications de l'organisme. Dans les métamorphoses des insectes, le passage de la forme larvée à la forme adulte se fait souvent par une phase de nymphose où l'organisme semble se détruire : il y a une fonte des tissus qui en supprime toutes les adaptations et c'est après un retour à l'état amorphe que la reconstruction s'opère sur un nouveau plan. Il nous arrive encore aujourd'hui d'estimer qu'il est trop difficile de transformer une maison et qu'il vaut mieux la détruire entièrement pour en rebâtir une autre. Il n'est pas étonnant que ce procédé ait été appliqué à la conduite.

Les réactions émotives peuvent donc être présentées comme une régulation primitive de la conduite par la détente complète. Plus tard les détentes sont devenues moins brutales et plus précises, elles ont donné naissance aux différentes formes du repos et du sommeil et à toutes les régulations qui forment aujourd'hui les sentiments. C'est pour cela que l'émotion contient pêle-mêle toutes sortes de conduites qui doivent se séparer et se spécialiser dans tel ou tel sentiment. C'est pour cela que l'émotion et même la convulsion et le délire sont beaucoup plus fréquents chez les populations primitives et chez les enfants que chez les civilisés et les adultes.

Il semble facile d'opposer une difficulté à cette conception de l'émotion, c'est que beaucoup d'auteurs ont parlé d'émotions différentes les unes des autres et en particulier d'émotions excitantes qui auraient une action tout à fait différente en relevant l'esprit au lieu de l'abaisser. J'ai souvent décrit des phénomènes de ce genre, j'ai même montré que certains sujets ont des impulsions à la recherche de ces émotions et que l'on peut dans certains cas tirer des procédés thérapeutiques de cette excitation ¹. Pour fixer les idées je rappelle une observation sur laquelle j'avais autrefois insisté, car elle m'avait frappé. « Claire vient me voir dans un état lamentable ; elle se sentait divisée en une foule de personnes, elle se sentait automate et cependant mauvaise, elle était

¹ *État mental des hystériques*, 2e édition, 1911, p. 640 ; *Obsessions*, I, pp. 335-542 ; *Médications*, III, p. 212.

envahie par toutes les obsessions scrupuleuses, par toutes les impulsions sacrilèges et obscènes. Je ne parvins pas à fixer son attention et je ne pus la faire remonter par aucun moyen. Le même jour je fus obligé de voir sa mère qui l'avait accompagnée à Paris et qui était malade depuis plusieurs jours d'une affection grippale. Je me suis trouvé en présence d'une femme âgée, depuis longtemps emphysémateuse, ayant un cœur irrégulier et qui était atteinte de broncho-pneumonie. Je ne pus m'empêcher de dire à sa fille que j'étais inquiet et qu'il fallait prévenir la famille d'une maladie très sérieuse. Claire fut très impressionnée par cette nouvelle à laquelle elle ne s'attendait pas. Mais cette secousse eut un effet inattendu, celui de la transformer complètement. Il ne fut plus question du membre viril et des hosties, les ruminations et les angoisses disparurent comme par enchantement et devant cette émotion réelle l'esprit retrouva son unité et la volonté son énergie. Ce fut évidemment peu durable, mais pendant plusieurs jours la restauration de l'esprit fut complète sous l'influence d'une émotion grave et évidemment pénible¹ ». Autour de cette observation, j'en avais réuni un grand nombre du même genre, les malades répétaient tous : « L'émotion me remonte et me rend plus hardi, toute émotion vraie me fait du bien... J'ai été remontée par la mort de mon père, j'avais des chagrins réels, mais les chagrins réels sont beaucoup moins pénibles que les reproches imaginaires de ma conscience, j'étais plus énergique, j'avais plus de volonté, ce qui m'a étonnée c'est que jamais je n'ai si bien dormi sans rêves, sans cauchemars... J'ai faim d'émotions, même de souffrances, encore maintenant, quand une émotion arrive à me secouer, cela me fait remonter mieux que tous les raisonnements² ». Il semble que dans tous ces cas l'émotion ne présente plus les mêmes caractères et ne soit plus cette réaction régressive qui amène la dissolution de l'esprit.

Je pourrais répondre d'abord que l'état émotif tel que je viens de le décrire est un état complexe et vague qui renferme des éléments très variés dont les uns sont analogues à ceux qui existent dans l'angoisse de la tristesse, les autres analogues à certains éléments de l'effort et de la joie. Dans certains cas, certains éléments pourraient prédominer et en se développant donner naissance à des efforts et à des joies. Si les émotions sont les formes primitives des sentiments on peut admettre toutes les formes intermédiaires dans lesquelles l'émotion proprement dite tend à prendre des formes supérieures. Il y a surtout dans cette discussion une question de mots : nous employons le mot émotion toutes les fois qu'il y a un changement brusque de la conduite à la suite d'une circonstance inopinée, mais tous les sentiments peuvent naître dans ces conditions. Pourquoi dire, dans le cas de Claire que je viens de rappeler, que je lui ai simplement causé une émotion en lui déclarant que sa mère était gravement malade, j'ai déterminé en même temps une tristesse et un gros effort. C'est l'effort et même le triomphe dans plusieurs observations qui ont eu leur résultat habituel de fortifier l'action et de relever l'esprit. Nous pouvons laisser à l'émotion proprement dite son caractère essentiel et admettre que dans certaines conditions elle se mélange avec des sentiments excitants. Il est vrai que le problème est alors déplacé : pourquoi ces malades grands émotifs qui avaient à tout propos des émotions dépressives avec dissolution de la conduite et épuisement ont-ils eu à ce moment une autre régulation de l'action plus élevée et capable de produire un sentiment sthénique. C'est évidemment qu'à ce moment les conditions de l'action étaient changées et pour le comprendre nous sommes forcés d'étudier, comme précédemment à propos des stimulations des sentiments, les conditions qui déterminent la réaction émotive.

¹ *Obsessions*, I, p. 537 et sq.

² *État mental*, p. 610 ; *Obsessions*, I, p. 538, II, pp. 21, 165, 486.

3. - Les stimulations de l'émotion

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons d'observer à plusieurs reprises que l'émotion n'a pas ses conditions déterminantes dans un événement d'une nature précise. C'est la réaction du sujet qui rend tel ou tel événement émouvant, comme d'autres réactions le rendent heureux ou malheureux. Les conditions de l'émotion sont dans le sujet lui-même et dans la manière dont il exécute les actions. Il semble difficile de le vérifier parce que l'émotion se présente le plus souvent avant l'action elle-même. Aussi est-il bon de commencer cette étude par l'examen des émotions moins fréquentes qui apparaissent au cours ou à la fin de l'action comme les sentiments précédents.

Nous venons de voir l'observation d'Irène, jeune fille de 23 ans qui à la suite de la mort de sa mère a présenté des perturbations émotionnelles si intéressantes. Comme il s'agissait de troubles de la mémoire, j'ai été amené à rétablir aussi exactement que possible les conduites qu'elle avait eues pendant la mort et immédiatement après. Cette scène de la mort d'une femme tuberculeuse dans un pauvre ménage d'ouvrier, quand le mari complètement ivre vomissait ou ronflait dans un coin et quand la jeune fille, complètement épuisée par soixante nuits sans se coucher, essayait encore de sauver sa mère, était curieusement dramatique. Je rappelle seulement que pendant une grande partie de la nuit, même après la mort, Irène a continué à soigner sa mère, comme si elle voulait la faire revivre, « à retirer de sa bouche quelque chose de rose, à fermer la bouche qui se rouvrait », elle a si bien fait qu'elle a réussi à faire tomber le cadavre hors du lit et a dû le relever avec une peine énorme ¹. Cette conduite ne me paraît pas différente de la conduite des efforts : il y a là une multitude d'efforts souvent absurdes pour ranimer le cadavre, pour supprimer la mort. Les efforts sont causés toujours par les désordres et les insuffisances de l'action primaire. Irène parle à sa mère et n'obtient pas de réponse, elle veut la faire boire et ne parvient pas à lui faire rien avaler, elle fait des efforts pour arriver à la consommation de ces actes. La première régulation de l'action reste correcte et on ne peut pas dire qu'à ce moment le sujet présente de véritables troubles émotionnels.

Vers la fin de la nuit la conduite d'Irène change : elle cesse ses efforts, comme si elle se rendait compte de leur inutilité. M. Myers dans son étude sur les conditions de la conscience insiste justement sur cette appréciation de l'insuccès ². Nous avons montré qu'il s'agit là d'une nouvelle régulation de l'action provoquée par la longue durée des efforts qui n'ont pas amené la consommation de l'acte primaire. Irène commence en réalité la réaction de l'échec et le sentiment de la tristesse. On note en effet des débuts de la conduite mélancolique, elle ne s'occupe plus du cadavre, elle

¹ *État mental des hystériques*, 2e édition, 1911, p. 510.

² M. MYERS, On consciousness, *British J of medical psychology*, 1925.

l'abandonne complètement, puisqu'elle sort de la chambre et commence à errer dans les rues au hasard. Elle a même des idées de suicide et en parle constamment à elle-même. Mais le suicide prend tout de suite chez Irène une forme particulière, il est tout à fait imaginaire et n'est constitué que par des représentations dramatiques. J'ai raconté comment elle s'étend sur le parquet en rêvant qu'elle est sur les rails de chemin de fer et que la locomotive se précipite sur elle ; elle est déjà dans le délire. Les autres conduites mélancoliques, la recherche d'un changement, l'adaptation à sa nouvelle situation ne se développent pas davantage. Irène ne sent aucune tristesse, elle ne peut pas dire à une parente qu'elle rencontre que sa mère est morte, elle ne le comprend déjà plus: l'amnésie, la régression des actes est complète et peu après elle tombe en convulsions. L'émotion est venue après la réaction de l'effort par impuissance à passer à la réaction de l'échec.

Ces différentes périodes sont encore manifestes dans une forme curieuse de l'émotion qui m'a souvent intéressé, dans l'émotion en retard qui se présente non au cours de l'action primaire, mais après l'action, quand celle-ci semble bien terminée. Une bonne observation du fait a été présentée par M. Payot dans son livre sur *l'éducation de la volonté*. « Avant l'aube, je me trouvais traverser un névé en pente rapide dont le fond disparaissait dans l'obscurité. Je glissai, je ne perdis pas un instant la tête. J'avais conscience de ma situation critique et une vue nette du danger. Je parvins, tout en pensant que j'allais me tuer, à ralentir, puis à enrayer ma course cent mètres plus bas. Très calme, je traversai lentement le névé en m'aidant de mon alpenstock et une fois en sûreté dans les rochers, définitivement sauvé, je fus (peut-être à cause de l'épuisement provoqué par les efforts excessifs) pris d'un tremblement violent. Mon cœur battit, mon corps se couvrit d'une sueur froide et seulement alors j'éprouvai une peur, une terreur extrême. En un instant la vue du danger devint l'émotion du danger. »

J'avais déjà à plusieurs reprises décrit des phénomènes de ce genre et je les rangeais dans le groupe intéressant des actes en retard, des mémoires en retard, etc. : « Claire relève un homme qui s'est blessé en cherchant à se suicider, elle a un calme incompréhensible qu'elle conserve toute la journée, mais elle est malade d'émotion le lendemain. Même observation dans une foule de circonstances chez Nadia, chez Jean, chez Gisèle, etc. ¹. L'histoire de Af., h., 25, est particulièrement curieuse : ce jeune homme trouve un cadavre pendu dans une chambre, et il le signale à la police avec le plus grand calme en disant qu'il prévoyait ce dénouement fatal. Le lendemain il lit la description de la chambre et du cadavre dans le *Petit Journal* et il éprouve une émotion violente devant la description du journal... Les malades restent parfaitement calmes devant l'événement qui devrait les émouvoir. Cependant tout n'est pas terminé, au bout de quelques heures ou au bout de quelques jours, un travail s'est fait en eux et ils ont des troubles graves, comme s'ils étaient violemment émus par cet événement qui en réalité a passé inaperçu. » M. Paulhan et M. Revault d'Allonnes ² signalent également le problème sans insister suffisamment sur son explication.

Il y a ici deux phénomènes à interpréter : 1° Pourquoi l'arrêt émotif avec ses conséquences ne se produit-il pas au cours de l'action ; 2° pourquoi survient-il plus tard quand l'action paraît terminée ? Dans certains cas le premier phénomène est simple : L'événement nous paraît devoir être émouvant parce que nous le compre-

¹ *Obsessions*, I, p. 378.

² PAULHAN, *La mémoire affective*, *Rev. Philos.*, 1903, I, p. 52 ; REVAULT D'ALLONNES, *Les inclinations*, p. 60.

nons d'une certaine manière et le sujet ne s'est pas rendu compte de cette gravité. Si en rencontrant l'ours nous nous figurons que c'est un ours empaillé, il n'est pas étonnant que nous passions devant lui sans émotion. Une petite fille de sept ans a été entraînée et violée, aucun accident n'est survenu et l'esprit de l'enfant n'a pas été sur le moment troublé le moins du monde. Il se peut qu'il y ait eu quelque chose de ce genre dans le cas du jeune ouvrier qui a trouvé le cadavre et qui a agi d'abord simplement sans se douter de l'importance de son acte. Dans d'autres cas le sujet qui agit se trouve dans un état où il est incapable d'éprouver aucun sentiment supérieur ou inférieur. Nous avons vu Lœtitia grimper une falaise à pic et émotionner les spectateurs, tandis qu'elle était elle-même sans émotion. L'action réelle qui est exigée par les circonstances est assez importante pour absorber toutes les forces disponibles et le rétrécissement qui se produit devient avantageux. Enfin comme cela arrive dans les cas analogues à celui de M. Payot, le sujet reste capable pendant un certain temps de faire les réactions correctes de l'effort grâce à une dépense énorme de forces.

Pourquoi maintenant cette émotion réapparaît-elle en apparence hors à propos quand l'action est terminée. Dans certains cas l'action n'est plus la même ou du moins elle n'est plus envisagée de la même manière : l'enfant qui avait été violée à l'âge de sept ans s'avise à l'âge de douze ans de raconter cette aventure à une personne plus âgée qui s'exclame, lui fait des reproches et lui montre le danger. L'enfant est bouleversée par l'émotion et devient malade cinq ans après l'événement. Le jeune ouvrier qui avait agi simplement la veille en aidant à relever le cadavre est éclairé par le journal sur la gravité des événements auxquels il a été mêlé. On peut dire que dans ces cas l'action est accomplie la seconde fois d'une autre manière, elle devient une autre action plus difficile que la première ; son exécution devient plus défectueuse, demande plus de régulations et amène l'émotion qui suppose une difficulté de l'action bien sentie. Il en est ainsi quand l'appréciation des circonstances et de l'action demande une certaine réflexion qui ne se fait que peu à peu.

Dans les autres cas l'émotion apparaît en vertu d'une loi que j'ai souvent indiquée, c'est que l'action effectuée sous forme de représentation est beaucoup plus simple, moins coûteuse que l'action effectuée sous forme de mouvements des membres et qu'elle amène beaucoup moins de rétrécissements. Chez les asthéniques le souvenir d'un voyage est plus agréable que le voyage lui-même. Pendant que le voyage s'accomplissait il absorbait tellement toutes les forces disponibles qu'il permettait peu les actions secondaires du sentiment. Le récit, beaucoup moins coûteux permet plus de triomphes et aussi plus d'émotions. W. James dans la lettre qui décrivait le tremblement de terre de San Francisco fait remarquer d'une manière amusante que les parents et les amis loin du sinistre écrivaient des lettres affolées, tandis que les victimes restaient fort calmes. Les nerveux qui assistent avec calme à un assassinat réel auraient des peurs et des émotions énormes, s'ils voyaient la même scène sur un théâtre. Le spectacle comme le jeu ont des caractères analogues à ceux des représentations et des souvenirs, ils déterminent des actes beaucoup moins coûteux et permettent un plus grand développement des sentiments, c'est là un des principes de l'art. Le sujet est plus capable d'éprouver un sentiment à propos d'un souvenir que pendant l'exécution de l'action elle-même.

Enfin, quand l'action est terminée, quand les efforts ont usé les forces et que d'ailleurs la situation beaucoup moins dangereuse excite beaucoup moins, le sujet se trouve épuisé tandis qu'il ne l'était pas précédemment. Il n'est plus capable de continuer les régulations correctes et de remplacer, comme il le faudrait, les efforts par la réaction de triomphe, et il tombe dans les réactions inférieures de l'émotion. Dans ce

cas où les diverses conduites sont pour ainsi dire étalées dans le temps, nous voyons encore mieux que précédemment les différentes conditions de l'émotion. Il faut que la circonstance bien appréciée éveille une action difficile dont les défauts réclament des régulations. Le sujet commence la régulation correcte de l'effort, celle-ci ne suffit pas, elle doit se transformer en une autre. À ce moment le sujet devient incapable de faire cette transformation et même de continuer l'effort, il abandonne les régulations supérieures et tombe dans la réaction primitive de l'émotion.

Ce qui paraît surprenant dans l'émotion en retard c'est que cette réaction émotionnelle se produit à propos d'un souvenir, d'une représentation de l'action et non à propos de l'action elle-même. Mais c'est là un caractère commun de la plupart des émotions qui se produisent le plus souvent avant l'action.

Ce qui rend, en effet, l'émotion si embarrassante, c'est que dans bien des cas elle se produit très rapidement et semble prématurée : tandis que les diverses régulations doivent apparaître au cours de l'action, elle apparaît dès la perception d'un objet, d'une situation. Il ne faut pas oublier que cette perception elle-même est une action et qu'il n'y aurait pas d'émotion s'il n'y avait pas reconnaissance de l'objet ou de la situation, c'est-à-dire commencement de l'action caractéristique. Comme M. Dewey le rappelait dans sa discussion contre James, il n'y a pas d'émotion en voyant l'ours si nous ne reconnaissons pas qu'il est fort, qu'il est libre, qu'il est en colère, et que nous allons avoir à nous battre contre lui. On ne peut pas percevoir que l'on est sur une estrade, devant un auditoire sans se représenter, sans esquisser en soi-même l'acte de parler en public. La jeune fille bouleversée par un mot de son père qui fait penser à la paralysie nous dit bien qu'elle a envisagé la paralysie de son père, la conduite qu'elle aurait à tenir si son père mourait : « Il y a toujours un certain travail intellectuel antérieur à l'émotion ¹. » Cette représentation est un essai de l'action sous forme réduite, sous forme de pensée intérieure, d'expression verbale de l'acte, d'attitude de l'action, etc. Elle permet d'appliquer à cette action les régulations et nous avons vu sans cesse que les régulations d'effort, d'échec, etc. pouvaient être faites sur des représentations d'action, c'est ce qui a joué un grand rôle dans les délires mélancoliques et dans les délires de jubilation. Il n'est donc pas très surprenant que la réaction de l'émotion puisse être prématurée comme la réaction de la tristesse ou de la joie.

Il y a une sorte de résumé rapide, de tachygénèse de la longue série des opérations psychologiques que nous venons de voir, quand l'émotion se présente pendant l'action ou après l'action. Bien entendu cette réduction des opérations va être singulièrement facilitée par l'expérience antérieure. C'est parce que nous savons combien l'ours est plus fort que nous et qu'il va nous manger que nous sentons la difficulté de la lutte et l'inutilité des régulations supérieures. Les objets volumineux, bruyants, le feu, l'obscurité, les cavernes, etc., éveillent déjà dans l'esprit de vieux souvenirs ancestraux de désastres, de blessures, de mort qui arrêtent l'action, l'effort et même la recherche du changement et qui provoquent le recours désespéré à la réaction primitive. On admet bien que la simple vue d'un objet plus gros qu'un autre produit une illusion dans l'appréciation du poids, la vue d'un objet énorme peut amener une anticipation dans la réaction de l'échec et un refus d'essayer même de le soulever. Il se produit dans l'émotion un phénomène du même genre et les sujets présentent le désordre émotionnel, les troubles circulatoires eux-mêmes et le « choc dans la tête » dès la perception de certaines circonstances.

¹ L. MARCHAND, Recherches sur les émotions, *Revue de psychiatrie*, avril 1903.

Les stimulations de l'émotion ne nous présentent donc pas de caractères qui leur soient propres, ce sont les mêmes que celles des autres sentiments, la difficulté de l'action, la lenteur du passage à la consommation, la persistance des troubles malgré les efforts. Seulement l'individu émotionné ne réagit pas comme les individus normaux, il y a en lui une faiblesse qui l'empêche d'utiliser les réactions supérieures et la recherche des conditions de l'émotion nous amène à étudier un état spécial du sujet qui est l'émotivité.

4.-L'émotivité

[Retour à la table des matières](#)

Pour comprendre cette disposition du sujet à réagir aux plus légers troubles de son action par la crise émotionnelle, considérons un symptôme qui devient très accusé chez quelques malades, l'émotivité.

On note chez certains sujets une exagération de l'émotion qui se manifeste de plusieurs manières. Chez beaucoup l'émotion est systématisée, d'abord parce qu'elle se déclenche à propos d'un certain groupe de perceptions toujours les mêmes : Cs., par exemple, ne peut voir aucun objet de couleur rouge sans être bouleversée par l'émotion, elle fait une crise parce qu'elle a vu un petit papier rose dans une allée du bois, ou parce que son fils est venu la voir en portant une cravate avec des pois rouges, « ce qui rappelle la mort de Marie-Antoinette sur l'échafaud ¹ ». Beaucoup de malades ont des crises d'émotion, les uns à propos des petits dangers, les autres à propos des plus légers troubles de leur santé, d'une constipation ou d'une diarrhée, ou bien à propos des phénomènes sexuels, des difficultés sociales, des ordres à donner aux domestiques, des questions qu'on leur pose, des décisions à prendre surtout lorsqu'elles ont, si peu que ce soit, une apparence de définitif, des symboles religieux, etc. Ils forment des associations compliquées entre des phénomènes insignifiants et le souvenir de tel ou tel événement qui pour eux est émouvant comme ce jeune malade qui avait « l'émotion de la chute dans la cave à propos du moindre bruit ».

En second lieu l'émotion peut être systématisée dans la forme que prend le trouble : la perturbation de la conduite qui se présente est toujours à peu près la même, descendant jusqu'à une certaine profondeur et provoquant soit des délires, soit des scrupules interminables, soit des agitations convulsives, soit des désordres viscéraux. Cette émotion toujours la même est sans nuances et sans précision. Les colères de Célestine, ses coups de poing rageurs sont toujours les mêmes, si elle a vu passer un chat ou si on lui a fait un petit reproche. Ul. a les mêmes suffocations, les mêmes convulsions de la face et des yeux en entrant dans un omnibus ou en recevant une lettre. Cs. a la même émotion, avec des cris et des étouffements en voyant une fiole de médicament, en rencontrant une amie ou en recevant « une page de bâtons de

¹ *Névroses et idées fixes., II, pp. 78, 81, 92, 301, 481.*

son petit garçon de quatre ans ». J'ai souvent rappelé cet exemple pittoresque : Lae., h., 35, a été ou croit avoir été mordu par un chien dans sa jeunesse et il conserve « l'émotion du chien enragé » : « C'est trop fort, répète-t-il, je ne peux pas rater un omnibus ou être amoureux, sans que cela me donne immédiatement mon émotion du chien enragé, malgré moi je détourne la tête pour voir si un chien ne me frôle pas la jambe ou ne me lèche pas le pouce. ¹ » J'ai fait remarquer à ce propos que les sentiments supérieurs varient avec les circonstances et que l'émotion manifeste son caractère de réaction inférieure par cette fixité mécanique. « Il semble que chaque malade ait son émotion toujours la même. On dirait qu'il récite une leçon, et, en effet, il récite : son émotion n'est pas un sentiment actuel, ce n'est pas une synthèse créée par son esprit au moment où je lui parle et en rapport avec le mot que je prononce, c'est une émotion ancienne construite autrefois qui est prête à fonctionner maintenant à tort et à travers... Il y a des émotions automatiques comme des actes automatiques. ² »

Dans d'autres cas l'émotion est exagérée dans ses manifestations, elle devient tout de suite profonde et fait descendre l'esprit très bas jusqu'aux mouvements convulsifs et aux désordres respiratoires quand les circonstances provocatrices nous semblent minimales. « Dès qu'une chose n'est pas tout à fait comme d'habitude, gémit Marceline, je suis perdue et cela à chaque instant, la moindre des choses que je prends mal me retourne, je ne comprends plus rien et me voilà perdue. Pour me faire trembler, étouffer et tomber par terre, il suffit d'un rien, d'une mouche qui vole et il me faut ensuite un temps énorme pour retrouver un peu de calme » ³.

Nous avons parlé des délires des sentiments, il y a, plus qu'on ne le croit, des délires d'émotion. On se figure que l'émotion est un phénomène mécanique et passif, et qu'un homme émotionné à tort et à travers a simplement une constitution particulière. Il y a plus d'activité qu'on ne le croit dans la conduite émotionnelle et l'émotivité suppose un certain désordre de l'action, comme les délires. Des malades comme Cs., ou Jean se plaignent d'être sans cesse exposés à des émotions pénibles, de rencontrer à chaque instant de graves causes d'émotion. Mais, si on les observe, on constate avec étonnement qu'ils vont eux-mêmes chercher ces causes d'émotion, qu'ils les construisent activement. Cs. se plaint que dans la maison de santé on lui met souvent sous les yeux des bouteilles de pharmacie qui déterminent ses angoisses, je l'ai prise en flagrant délit de placer elle-même une de ces bouteilles sur une table afin de pouvoir la rencontrer peu après et d'éprouver une grande émotion ; elle va provoquer elle-même des conversations sur les maladies ⁴. Jean redoute les associations d'idées qui pourraient l'émotionner et quand il n'en trouve pas immédiatement, il travaille à les chercher et à les construire.

C'est cet ensemble de troubles qu'il faut essayer d'expliquer en tenant compte de tous les faits, même des derniers. L'explication la plus à la mode consiste comme toujours à traduire les faits psychologiques en un langage vaguement physiologique. On parlera d'une constitution émotive caractérisée par des réflexes exagérés, par l'excitabilité cardiaque et la disposition aux spasmes viscéraux. La description de ces

¹ *Obsessions*, I, pp. 379, 387, 576.

² *État mental des hystériques*, 1892, 2e édition, 1911, p. 182 ; *Névroses et idées fixes*, II, 253, 284, 323, 326, 427.

³ *État mental des hystériques*, 1911, p. 580.

⁴ *Obsessions*, II, p. 89.

troubles est bien présentée dans l'article de MM. Mignard et A. Gifles ¹. Ces observations sur l'exagération des réflexes tendineux et cutanés et sur les spasmes viscéraux chez les émotifs sont justes et il est inutile de revenir sur l'observation de Claudine dont les réflexes rotuliens sont exagérés jusqu'à paraître grotesques, qui présente de curieuses modifications du rythme cardiaque, des spasmes de l'intestin et des organes sexuels : aujourd'hui on précisera davantage ces troubles en parlant de vagotonie ou de sympathicotonie. Il y a là des études intéressantes sur l'état physiologique de certains émotifs et l'indication de certains symptômes cliniques rapidement appréciables.

Mais je ne puis croire que ces symptômes qui d'ailleurs ne sont guère expliqués permettent de comprendre ce qui caractérise un individu émotif. Ces symptômes physiologiques ne sont pas aussi constants ni aussi permanents qu'on croit et je suis toujours étonné de voir que dans certains travaux sur les phobies on parle sans cesse de troubles viscéraux que je suis loin de pouvoir vérifier régulièrement ². Ces troubles physiologiques, quand ils existent, indiquent qu'il y a une certaine relation entre l'émotivité et l'état des fonctions viscérales, mais c'est une relation vague et très indirecte. Ici encore je crois qu'il y a entre les troubles viscéraux et la conduite psychologique de nombreux intermédiaires dont le principal doit être une modification des forces psychologiques et une modification du contrôle des fonctions supérieures sur les inférieures. L'essentiel c'est qu'on ne peut pas aujourd'hui considérer la conduite émotive comme uniquement déterminée par des troubles viscéraux apparents.

Les systématisations et les exagérations de l'émotivité que la constitution physiologique expliquait très mal éveillent bien plutôt l'idée d'une constitution psychologique, d'habitudes de plus en plus impérieuses de réagir d'une certaine manière et de chercher à réagir de cette manière. Il y a une tendance à la régulation émotive, comme une tendance à la régulation par l'effort ou par le repos, qui peut être dans un état d'éréthisme. On pourra même dire, comme M. Waynbaum qu'il y a un centre émotionnel capable de vibrer plus facilement dans certaines conditions. On a admis que certaines crises d'hystérie, la grande attaque de Charcot, étaient une construction artificielle. Il y a dans cette conception simpliste quelque exagération, mais une certaine vérité. Pourquoi ne pas reconnaître qu'il y a dans des crises d'émotion en apparence viscérales la même construction en grande partie artificielle. Beaucoup de ces crises que l'on rattache à des constitutions émotionnelles sont analogues à des tics, à des manies, à des impulsions obsédantes, elles se développent par la répétition et par l'exercice et guérissent par des éducations et des suggestions sans aucune modification du tempérament organique.

Ces mauvaises habitudes se greffent sur des dispositions morales particulières : Dans l'article de MM. Mignard et A. Gilles que je viens de citer, on note la disposition à des doutes et à des obsessions, il y a chez les émotifs « un petit syndrome psychasthénique avec sentiment de mécanisation, d'étrangeté, de jamais-vu ». Cela est parfaitement exact et l'émotif peut facilement se transformer en un obsédé ou en un mélancolique. Mais je dirai plus, l'émotivité ne s'allie guère avec une tension psychologique élevée : l'émotion est une réaction de primitifs, une réaction élémentaire et sa grande fréquence indique que le sujet ne sait pas utiliser les réactions supérieures des sentiments et qu'il retombe facilement dans les réactions élémentaires. Les individus

¹ M. MIGNARD et A. GILLES, Essai sur les psycho-névroses d'après les observations de la guerre, *Année psychologique*, 1920, p. 14.

² *Obsessions*, I, p. 468.

qui ont toujours été dès leur enfance des émotifs exagérés présentent souvent à bien d'autres points de vue des troubles des réactions supérieures et accusent un certain degré de dégénérescence. L'émotivité constitutionnelle suppose une certaine déchéance des fonctions régulatrices de l'action et une régression de ces fonctions à leur forme primitive et inférieure.

En dehors de ces émotivités constitutionnelles, il y a des émotivités en quelque sorte passagères et accidentelles. On observe bien souvent que des individus dont les réactions sentimentales sont d'ordinaire correctes présentent pendant quelque temps une émotivité anormale et subissent des bouleversements émotionnels à propos de circonstances insignifiantes, puisqu'ils se rétablissent plus ou moins : toutes les observations précédentes nous ont montré des faits de ce genre. Il est facile de remarquer que cette émotivité se présente rarement seule et qu'elle est accompagnée par un nombre plus ou moins grand de troubles de la série psychasthénique, qu'il y a des troubles de la réflexion, des doutes, des croyances impulsives, etc., en un mot que l'émotivité est un symptôme d'une dépression générale. Je n'ose pas préciser le degré de dépression auquel correspond l'émotivité, car elle peut accompagner divers degrés de la dépression intellectuelle. C'est une première forme de la dépression encore vague et irrégulière qui correspond plutôt à des diminutions de la force qu'à de véritables diminutions de la tension psychologique.

La relation de l'émotivité avec les modifications de la force psychologique est évidente. Nous remarquons d'abord un fait intéressant, c'est que toute restauration des forces, tout afflux de force supprime l'émotion. L'émotion disparaît en effet quand les circonstances sont très graves, quand il s'agit d'un grand danger. Wo., par exemple, qui a des émotions graves à propos de choses futiles n'a aucune émotion au cours d'un naufrage et se montre très courageuse et très énergique ¹. C'est que le danger éveille des tendances fortement chargées et met plus de force à la disposition de l'action. Comme je l'ai montré dans ce chapitre des Médications, toutes les circonstances qui favorisent l'exécution correcte d'une action, la nécessité de l'acte, les bonnes conditions dans lesquelles il se présente, la présence de personnes sympathiques auprès des malades, suppriment les troubles émotionnels. Inversement l'émotivité réapparaît ou se développe dans toutes les périodes d'affaiblissement, après les maladies débilitantes, après les épuisements excessifs. Wkc., f., 35, comme beaucoup d'autres devient ridiculement émotive après un voyage pénible et cesse de l'être après quinze jours de repos, c'est là une observation banale.

Tous les phénomènes psychologiques qui ont pour conséquence des affaiblissements amènent de l'émotivité. L'individu qui est constamment tendu, qui a l'habitude de l'effort ne succombe pas facilement à l'émotion, mais l'inquiétude à laquelle il est si disposé amène une dépense de force perpétuelle qui épuise ses réserves et il arrive plus ou moins facilement selon sa résistance à des états où l'émotion devient fréquente. En général l'inactif morose n'est pas très émotif, il est plutôt indifférent, il ne devient émotif que dans la période de relèvement quand les fonctions supérieures ne remontent pas aussi vite que les inférieures. Une forme particulière de son inaction le placera fréquemment dans des circonstances où l'émotion surgit aisément. Je veux parler du rétrécissement de l'esprit : les rétrécis vivent dans un petit cercle de perceptions et de pensées et ils sont mal préparés à tous les événements qui sont en dehors. Le plus souvent ils ne perçoivent même pas les événements de ce genre et ils n'en tiennent pas compte, mais quand, malgré eux un événement pénètre dans leur

¹ *Obsessions*, I, pp. 539-540 ; *Médications*, II, pp. 219-225.

petit champ de conscience et attire leur attention, « ils sont sidérés par une situation qu'ils n'ont pas prévue et ils tombent tout de suite dans un désarroi complet ». En un mot, comme je l'avais noté autrefois à propos des hystériques, ces gens-là éprouvent perpétuellement des surprises et la surprise est la grande occasion des émotions. J'ai vu des gens entrant dans mon cabinet pour me voir « être très surpris de m'y trouver » parce que en entrant ils pensaient à autre chose. L'absence de préparation, la nécessité d'une action rapide exige momentanément une plus grande dépense de force et donne lieu à un affaiblissement.

Ce qui est encore plus frappant et plus important au point de vue clinique, c'est que l'émotion peut être la cause qui fait apparaître le déséquilibre et qui rend émotif ¹. « L'émotion survit à sa cause, disait M. Revault d'Allones » ; cet auteur semble admettre que des émotions peuvent survivre intactes toujours vives et aiguës : « il y a des émotions comparables à des idées fixes » ². Je n'exprimerais pas tout à fait les choses de la même manière, car l'émotion est plutôt pour moi une réaction de désorganisation qui ne peut être que passagère. Ce qui est vrai, c'est que la décharge émotive est considérable et épuisante et qu'il faut beaucoup de temps pour que les réserves se reconstituent. L'émotion devient le point de départ d'une modification dans la répartition des forces qui peut être durable et prendre toutes les forces. Les sujets prennent l'habitude de réagir à toute stimulation, dès qu'elle présente quelque brusquerie, par des réactions de désorganisations émotives.

La faiblesse plus grande rend les actions plus difficiles et amène l'émotivité, comme elle amène de la paresse. Un jeune homme de 19 ans après avoir été, sans accident d'ailleurs, très ému par la vue d'un cheval emporté est resté pendant un an inactif et triste, incapable de rien faire et à propos de tout en proie à de terribles émotions. Une jeune fille de 20 ans a présenté le même état pendant trois mois après un échec au Conservatoire. L'émotion ayant abaissé les forces, place les individus dans une situation où il faut une nouvelle adaptation à un autre régime des forces. C'est pourquoi nous ne devons pas être étonnés de voir survenir non seulement l'émotivité, mais des indifférences, des doutes, ou des mélancolies. Le sujet s'installe dans l'inaction morose ou dans des états de pression, parce que l'épuisement émotif a rendu nécessaire ce nouvel équilibre. L'ancienne stabilisation étant devenue impossible il est nécessaire de remonter par paliers successifs.

Un autre phénomène joue également un rôle intéressant dans l'émotivité : il y a dans ce passage à une forme d'actions inférieures une libération de forces et, quoique ce soit paradoxal, une occasion de petits triomphes et d'excitation. Les individus émotionnés souffrent de leur émotion et en même temps en jouissent. Après l'émotion se développe une manie de l'émotion et une tendance à la rechercher de nouveau. J'ai bien souvent décrit cette manie de l'émotion ³ ; récemment M. Henri Wallon vient encore de signaler un cas de ce phénomène curieux : « Ces manifestations de l'émotion leur donnent une impression d'ivresse dont ils prennent l'habitude et le besoin, ils deviennent toxicomanes de l'émotion ⁴ ».

On peut observer que l'affaiblissement est une condition banale qui donne naissance à une foule de troubles et qui déterminait en particulier les réactions senti-

¹ *Obsessions*, I, pp. 520-529.

² REVAULT D'ALLONNES, *Les inclinations*, p. 62.

³ *Médications psychol.*, III, pp. 182, 188.

⁴ H. VALLON, *Les psycho-névroses de guerre*, *Année psychologique*, 1920, p. 215.

mentales précédentes de l'effort, de l'inaction morose, de la mélancolie, pourquoi maintenant produit-il particulièrement l'émotivité. Nous pourrions répondre d'abord qu'il s'agit d'une question de degré de l'affaiblissement et d'organisation de l'esprit pour lui résister. Les régulations sentimentales sont des réactions délicates adaptées à de faibles variations des forces et incapables de fonctionner quand les modifications des forces sont trop grandes. Les soupapes, les appareils stabilisateurs de la pression n'empêchent pas les explosions. Je suis disposé peut-être à tort à donner une certaine importance à une différence qui me paraît séparer les émotifs des autres malades. Dans l'état de pression, dans l'inaction morose, dans la mélancolie, l'affaiblissement est fixé à un degré relativement stable et permanent. Les malades pendant des mois et souvent pendant des années restent les mêmes, avec les mêmes sentiments, correspondant à un niveau de force et de tension approximativement toujours le même. Il n'en est pas ainsi chez un émotif pur, qui présente rapidement des changements considérables dans toute sa conduite et même dans sa santé physique. Ko., f., 35, qui a présenté autrefois, après la mort d'un enfant, un état de forme mélancolique est bien rétablie. Quoiqu'elle présente quelques troubles viscéraux, des troubles digestifs et de temps en temps de l'entérocolite, elle semble psychologiquement normale, intelligente, active et capable de décision réfléchie. La famille inquiète de sa maigreur imagine qu'elle est peut-être atteinte de tuberculose pulmonaire, le lui laisse entendre et lui propose de faire faire une radiographie. La jeune femme à qui cette proposition rappelle de tristes souvenirs reste stupéfaite, elle semble ne plus comprendre et se laisse mener chez le radiographe comme une automate, elle est incapable de dire nettement son nom et son âge et quoique la radiographie soit tout à fait rassurante elle ne paraît pas s'en rendre compte. Elle se couche en rentrant et pendant une semaine présente toutes espèces de troubles physiques et mentaux. Je signale seulement un détail sans y insister, car le fait n'est guère admis aujourd'hui et soulève de gros problèmes, c'est que pendant trois jours la température interne oscille autour de 40°. La malade est indifférente, à demi confuse, incapable de toute activité. Après six jours le rétablissement commence et il est rapidement complet. Quelques mois plus tard à propos d'une autre circonstance elle présente un trouble analogue, quoique moins grave, et remonte aussi rapidement à son état normal. Les choses se passent de la même manière que dans les crises convulsives où il est intéressant d'observer le niveau mental avant l'accès et après sa terminaison. Pendant une période de durée variable, mais qui en général, si on ne parle pas des complications consécutives, est assez courte, les régulations ordinaires disparaissent, il y a un recul bien au-dessous du niveau normal du sujet. Le caractère apparent est une grande oscillation de la force et de la tension. Au contraire un individu comme Max qui reste des mois dans l'état d'inaction morose ne présente pas à ce moment ces oscillations et il n'a pas à proprement parler d'émotions. Celle-ci ne réapparaît que dans la période de convalescence où se présentent des oscillations.

Le sujet émotif n'est pas constamment faible comme l'inactif morose, il n'est pas adapté à une faiblesse continuelle. On le voit remonter dans l'intervalle des émotions et présenter une activité normale, comme s'il avait reconquis une force suffisante. Je dirais plutôt qu'il manque de réserves, il a assez de force pour suffire aux dépenses journalières, mais dès que survient une circonstance qui exige une action plus coûteuse, dès qu'il doit ajouter à une action un effort supplémentaire, il se ruine tout de suite. Au premier désordre de l'action qui apparaît, il répond par une réaction d'émotion qui amène une détente et une décharge et qui précipite encore la ruine. L'émotivité paraît correspondre à des affaiblissements très profonds, mais aussi rapides et passagers.

L'émotion, dira-t-on, ne se présente pas seulement chez le malade émotif, elle existe même chez l'homme normal : il s'agit là surtout d'une question de mots. Théoriquement un homme tout à fait bien portant ne devrait pas être accessible à ces troubles émotionnels ; il possède un grand nombre de tendances bien construites, capables de réagir aux stimulations précises d'un grand nombre de circonstances. Il réagit aux difficultés et aux troubles de son action par les régulations supérieures de l'effort, de la fatigue, de la tristesse ou de la joie et ne recourt pas au procédé primitif de la détente émotionnelle. Dans une machine à vapeur bien réglée, les soupapes ne fonctionnent pas à chaque instant. Bien souvent ce qu'on appelle chez lui émotion n'est pas autre qu'un sentiment normal plus ou moins fortement manifesté.

Mais il s'agit là d'un idéal théorique et d'une distinction tout à fait artificielle entre la santé et la maladie. Aucun homme n'est parfait, un homme est toujours exposé aux innombrables causes d'affaiblissement et de dépression qui momentanément suppriment chez lui les régulations trop parfaites et fournissent l'occasion d'un retour en arrière. Il y a surtout une circonstance qui joue un grand rôle chez l'homme bien portant comme chez le malade, c'est l'exigence d'une réaction non seulement nouvelle, mais trop rapide. La grande cause de l'émotion c'est la surprise. J'ai longuement insisté sur une observation curieuse, celle de Wo.¹ : Cette jeune femme attendait l'arrivée d'un meuble qu'elle avait commandé et qu'elle désirait beaucoup. Ce meuble est apporté chez elle subitement, plus tôt qu'elle ne s'y attendait et, au lieu de la joie qu'elle aurait dû éprouver, elle a un bouleversement émotionnel grave. Elle répétait pour l'expliquer : « Si j'avais été prévenue, si j'avais entrevu la voiture par la fenêtre, je n'en aurais pas été malade ». Dans beaucoup de cas que j'ai réunis autour de celui-là on observe le même rôle de la rapidité.

Nous avons, en effet, des habitudes à propos du rythme de nos actions, nous sentons qu'il nous faut un certain temps pour faire une action correcte et nous trouvons impossible de faire une action même simple quand on nous supprime le temps nécessaire à sa préparation et à son exécution. « Quand une circonstance à laquelle nous sommes habitués à répondre par une réaction appropriée mais lente se présente de telle manière qu'elle exige une réaction rapide, nous ne pouvons plus utiliser la tendance habituelle, nous sommes forcés de recourir à des mesures exceptionnelles, c'est-à-dire à des tendances moins organisées, ce qui augmente tout de suite la dépense des forces... Mais il peut arriver aussi que nous ne trouvions pas en nous-mêmes déjà organisée une réaction appropriée à cette circonstance plus rapide, nous allons être forcés d'improviser, de recourir à la tendance primitive à l'agitation qui essaye des mouvements de tous les côtés afin d'arriver par hasard au mouvement utile. Ce sera l'émotion, le trouble, le désordre qui se produit, quand on est trop pressé. Ce procédé élémentaire et grossier est complètement ruineux² ».

Ces observations nous montrent cependant une certaine différence entre l'émotion considérée comme normale et l'émotion pathologique. Quand nous parlons de cette dernière nous étions obligés de reconnaître que nous ne pouvions pas préciser les caractères de l'événement extérieur qui la provoquait. Les conditions internes étaient si importantes qu'elles enlevaient tout intérêt à la considération des conditions extérieures. Chez l'homme normal il n'en est plus tout à fait de même, car celui-ci n'aura pas des émotions à propos d'un phénomène quelconque. Il faut que certaines circonstances déterminent un trouble chez lui et les circonstances capables de produire cet

¹ *Obsessions*, I, p. 540 ; *Médications*, II, p. 70.

² *Médications psychol.*, II, p. 75.

effet sur la plupart des hommes peuvent être d'une manière générale assez déterminées.

La définition que je donnais autrefois des circonstances provocatrices de l'émotion n'est pas juste d'une manière générale, puisqu'elle ne peut pas s'appliquer aux émotions des malades ou même des émotifs. Elle est assez juste quand il s'agit des émotions d'un homme moyennement équilibré : « Les phénomènes de l'émotion se produisent quand un être vivant et conscient est exposé brusquement à une modification du milieu physique et surtout du milieu social dans lequel il est plongé, quand il n'est pas préparé par une éducation antérieure à s'y adapter automatiquement et quand il n'a pas, soit la force nécessaire, soit le temps suffisant pour s'y adapter lui-même au moment présent. Il y a alors une dépense nerveuse incoordonnée, qui amène l'épuisement ¹ ». Comme tous les hommes sont les mêmes il y a des circonstances à peu près toujours les mêmes qui amènent chez tous le trouble et la maladie au moins passagère et qui les rendent capables de présenter le trouble émotionnel.

5. - La conscience de l'émotion

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a pas lieu d'insister longuement sur la conscience de l'émotion, car ce phénomène ne semble pas avoir une évolution intellectuelle aussi grande que les sentiments proprement dits. La conception intellectuelle de l'émotion est toujours fort confuse.

Une réaction de régulation devient un véritable sentiment par une prise de conscience qui lui surajoute d'autres réactions de perfectionnement intellectuel. Or l'émotion qui abaisse l'esprit et supprime les opérations supérieures diminue ces prises de conscience, ces réflexions, ces interprétations et même ces langages surajoutés. Dans les grandes émotions qui ont amené de grandes décharges et des abaissements jusqu'aux réflexes inférieurs, le sujet est tombé bien au-dessous des croyances, des mémoires, et des langages, il n'est pas étonnant qu'il ne se rende compte de rien. Il se relève en disant: « Que m'est-il donc arrivé, je n'ai rien senti du tout ».

Même dans les émotions un peu moins graves beaucoup de personnes nous disent : « Je suis trop ému pour savoir ce que je ressens, je ne ressens rien... Tous mes sentiments ont disparu, j'ai le cœur tout à fait froid ». On observe souvent que les émotions donnent des sentiments analogues à nos sentiments du vide. Chez Cécile on voit constamment que la plus petite surprise supprime toute espèce d'intérêt et la rend indifférente. Je crois cependant que les vrais sentiments du vide avec les sentiments de l'automatisme et de l'irréel ne se développent que plus tard comme une conséquence de l'émotion et qu'ils n'en sont pas l'expression immédiate. Il y a au début désorganisation des sentiments plutôt que formation d'un sentiment précis. Marceline

¹ Rapport sur les problèmes psychologiques de l'émotion, *Revue neurologique*, 30 décembre 1909 ; *Médications*, II, p. 41.

quand elle rencontre dans la rue une personne qu'elle ne s'attendait pas à voir commence par rester sidérée : « Je ne sais plus où j'en suis, je suis démolie, je ne sais plus ce que je voulais faire, je ne sais plus si je suis contente ou malheureuse... Je ne suis rien ». Ce n'est que quelque temps après qu'elle revient à son inaction morose et qu'elle dit : « Je n'existe plus, rien n'existe plus ¹ ».

Pour obtenir du sujet une expression de ce qu'il a ressenti il faut considérer des émotions beaucoup moins graves dans lesquelles la régression est moins profonde. On observe alors que le plus souvent le sujet parle d'une émotion triste ou gaie, c'est-à-dire qu'il rapproche son émotion des sentiments plus précis qu'il connaît mieux et qui sont mieux exprimés dans le langage. Les phénomènes de l'émotion deviennent objets d'interprétation et c'est pourquoi tous les sujets n'expriment pas de la même manière ce bouleversement de leur conduite : les uns parlent de peur, les autres de colère, beaucoup s'intéressent uniquement à quelque symptôme physique : « J'ai senti que j'étouffais, que quelque chose me serrait à la gorge, au ventre, partout, que j'avais froid, que j'avais des sueurs ». Beaucoup parlent des troubles de leur santé : « C'était une agonie, un sentiment de mort prochaine ² ». Il ne s'agit cependant pas de véritable mélancolie, car le sujet ne croit pas à cette mort prochaine et il est disposé à en rire, c'est un élément du trouble mêlé à beaucoup d'autres qu'il exprime à part. C'est d'après ces paroles assez vagues des individus émotionnés que l'on a construit les théories viscérales de l'émotion fort incomplètes et fort étroites comme la conscience même de l'émotion.

Si on cherche à éviter ces interprétations, on ne constate que des sentiments fort vagues. Le sujet ne sait guère reconnaître qu'une chose c'est qu'il est ému, troublé, qu'il n'est plus lui-même, qu'il ne se rend pas compte de ce qui se passe en lui. Il éprouve de l'étonnement, de l'embarras, ce qui correspond à la constatation du fait qu'il est changé, qu'il lui faut se retrouver. D'ailleurs ces sentiments vagues eux-mêmes sont souvent tardifs et se développent dans la période de restauration.

Les sujets se rendent compte quelquefois que leurs sentiments manquent de précision : « En rencontrant une amie dans la rue, dit Cs. une personne sensible aura une émotion spéciale, faite de surprise et de joie ; en voyant la première écriture de son enfant une mère a un sentiment d'attendrissement, d'amour et de fierté. Dans ces deux cas je n'ai pu avoir ni surprise, ni joie, ni amour ni fierté, puisque je n'ai eu que mon émotion ordinaire faite d'agitations, d'étouffements et de cris sur ma mort prochaine ». La même personne remarque que depuis les débuts de sa maladie elle n'a plus dans ses relations sexuelles qu'un sentiment vague et qu'elle ne retrouve plus le sentiment spécial ³.

On peut noter, comme le remarque M. Ch. S. Myers, que cette conscience de l'émotion augmente un peu quand l'expression extérieure de l'émotion est plus réduite et qu'inversement les réactions physiologiques et en particulier les modifications de la réaction galvanique sont plus grandes quand l'émotion n'est pas sentie ⁴. On peut dire que toute la force se dépense dans les réactions physiologiques et qu'il n'en reste plus assez pour amener des réactions morales. Il faut surtout observer que la diminution des troubles viscéraux indique une émotion peu profonde qui n'abaisse pas trop

¹ *Obsessions et psych.*, I, p. 534.

² *Ibid.*, II, p. 433.

³ *Obsessions*, II, pp. 85, 90, 183.

⁴ Ch. S. MYERS, On consciousness, *British J. of medical psych.*, 1925.

l'esprit et qui laisse subsister les réactions de niveau moyen qui construisent l'expression et l'idée de l'émotion.

Quoiqu'il en soit, ce sentiment de l'émotion, quand il existe, consiste « dans l'ensemble des sensations précises ou confuses qui correspondent aux réactions locales ou générales du choc physique ¹ ». À ces sensations d'origine périphérique il faut ajouter la constatation plus ou moins nette des modifications de l'activité, des impuissances, des abaissements de toutes les fonctions psychologiques. Cet ensemble de troubles plus ou moins bien appréciés est exprimé d'une manière en grande partie conventionnelle et la conscience de l'émotion est fortement précisée par les expressions sociales de l'émotion et par le langage.

Le souvenir de l'émotion est lui-même peu précis et persiste peu, c'est surtout dans les émotions-chocs que l'on peut étudier la perte de la mémoire affective. Rapidement l'émotion est objectivée et le sujet se souvient de l'événement extérieur bien plus que de ce qu'il a éprouvé. Il attribue à l'événement des caractères tristes ou joyeux et quand il s'agit de personnes qui ont été mêlées à ces événements il leur prête des caractères antipathiques ou sympathiques, comme nous le verrons mieux en étudiant les sentiments sociaux. Ici encore il y a une grande part d'interprétation qui donne à l'émotion les caractères des sentiments plus intellectuels.

La conscience de l'émotion n'est donc pas très importante, elle ne prend de l'intérêt que lorsque l'émotion laisse à sa suite des épuisements qui donnent naissance aux divers sentiments de dépression et à diverses obsessions. Ces remarques confirment nos études sur la conduite émotionnelle qui est une forme de régulation de l'action, primitive et brutale, probablement antérieure aux sentiments proprement dits et qui ne réapparaît que rarement et incomplètement chez l'homme normal.

¹ G. DUMAS, *op. cit.*, p. 161.

De l'angoisse à l'extase. Tome II :
troisième partie " L'organisation des sentiments "

Chapitre II

Les béatitudes

[Retour à la table des matières](#)

L'étude des émotions nous a préparés à comprendre une autre forme anormale dans laquelle la relation des sentiments avec l'action est encore plus dissimulée, je veux parler des sentiments qui se présentent dans les stupeurs et dans les béatitudes. Les béatitudes qui apparaissent dans un si grand nombre d'états psychologiques sont les plus connues, nous les étudierons de préférence, et leur interprétation nous permettra de nous représenter plus facilement le trouble des sentiments dans les stupeurs.

1. - Les états de béatitude

Nous réunirons sous ce nom des états forts variés qui présentent en commun trois caractères apparents : 1° une suppression à peu près complète de toute activité motrice et une disposition à l'immobilité ; 2° une activité plus ou moins grande de la pensée intérieure, et, 3° un grand sentiment de joie. Ce sont les caractères que nous avons décrits au début de cet ouvrage à propos des extases de Madeleine et nous arrivons après un long détour à leur interprétation. Mais il est important de ne pas oublier que

ces caractères se retrouvent dans d'autres états tout à fait différents en apparence des extases religieuses.

Ces états de bonheur singulier apparaissent chez l'homme normal dans des périodes où l'activité normale est transformée. Il y aurait une étude intéressante à faire sur les béatitudes pendant les rêves. Plusieurs auteurs, en particulier M. Lydiard Horton ¹, et M. Kaploun dans sa *Psychologie générale tirée du rêve*, 1919, ont signalé des rêves avec un sentiment de bonheur infini. Il est intéressant de noter dans de tels rêves le sentiment de satisfaction et d'admiration pour soi-même, ainsi que le sentiment de tout comprendre admirablement. Un de mes auditeurs au Collège de France m'écrivait une lettre curieuse sur les illusions qu'il a observées non seulement dans le sommeil complet, mais aussi dans la période d'endormissement où le sujet continue à écrire, quoiqu'il commence à dormir : « On a souvent à ce moment l'illusion d'une activité cérébrale intense, on comprend tout, les idées viennent toutes seules, la forme même a du relief et de l'éclat, c'est un fourmillement d'idées extraordinaire. Le lendemain, quand on se rappelle le rêve, ou mieux quand on relit les feuilles écrites pendant cet état, on constate qu'il n'y a aucune idée et que les phrases sans intérêt sont ternes et décolorées ² ».

On peut rapprocher de cette béatitude du rêve l'état souvent signalé qu'on appelle l'euphorie des mourants ³. Il y a quelquefois au moment de la mort, de la chute dans un précipice ou de la submersion prolongée, non seulement une disparition complète de la souffrance et des anxiétés, mais une indifférence aux choses réelles avec sentiment d'intelligence infinie, de mémoire étendue à toute la vie et de joie profonde. J'ai signalé des faits de ce genre chez des tuberculeux, en particulier j'ai décrit la mort de cette malade Claire, abominablement tourmentée par des obsessions de scrupule pendant dix ans, guérie de ses obsessions, remplie d'un sentiment de résignation sublime et de bonheur étrange à la dernière période de la tuberculose pulmonaire. « Que je suis remplie de bonheur, que je suis heureuse de mourir ainsi, ne vous tourmentez pas, je suis si heureuse ». Je rappelle également une observation curieuse que le hasard m'a permis de recueillir : un homme de soixante ans, très bien portant, qui n'avait jamais eu de troubles nerveux, a été victime d'un accident d'automobile dans lequel une artère temporale a été sectionnée. Il a été relevé évanoui dans une mare de sang et on croyait à l'hôpital qu'il ne survivrait pas à cette hémorragie énorme. Il est resté trois jours immobile, à peu près sans connaissance. Quand il a repris conscience, il parlait très correctement, il était en possession de tous ses souvenirs, mais il était, disait-il, lui-même, dans un état fort étrange qui a duré toute une semaine. Il ressentait pour la première fois de sa vie le parfait bonheur, le bonheur du Paradis : « Je ne savais pas auparavant ce que c'était que la joie, je la possède maintenant ». Il ne s'intéressait à rien, ni à personne, mais il avait constamment « la conscience d'un bonheur illimité ». Le même état, moins fort, a été constaté chez Xi., h., 58, après une chute de motocyclette. Il est resté cinq heures étendu sur la route sans pouvoir bouger, mais sans aucune appréhension et dans « un bonheur

¹ LYDIARD H. HORTON, Scientific method in the interpretation of dreams, *Journal of abnormal psychol.*, 1916, pp. 369-399 ; The mechanistic features of the dreams. *Journ. of abn. psych.*, juin 1921, p. 194.

² M. BIZETTE, inspecteur de l'enseignement primaire.

³ Cf. Fr. MYERS, *Proceedings S.P.R.*, 1882, p. 121 ; MUNK, *Euthanasia*, 1887 ; FERE, *Les émotions*, 1892, *Rev. philosophique*, 1898, I, p. 196 ; GUILLON, *Les hypermnésies*, 1894, p. 106 ; EGGER, *Rev. philos.*, 1895, II, p. 55, *Ibid*, 1896, I, p. 27 ; SOLLIER, *Ibid*, 1896, I, p. 307 ; H. PIERON, Contribution à la psychologie des mourants, *Rev. philos.*, 1920, II, p. 615.

parfait ». J'ai encore observé le même état chez Dm., f., 31, dans des syncopes au cours de la fièvre typhoïde : « C'est une sensation si délicieuse qui malheureusement ne dure pas toujours » ; et dans les syncopes de Byx., h., 63, qui tombe évanoui quand les digestions sont difficiles : « C'est un bonheur infini ».

Le sentiment de béatitude est encore plus fréquent chez les malades qui présentent des lésions du système nerveux. Il suffit de rappeler que cet état se présente, en général, sous des formes imparfaites, dans les démences fort avancées : la paralysie générale à la dernière période nous en offre de bons exemples ¹. Ces malades, pendant leur période d'activité intellectuelle, combinent des idées d'opulence et de grandeur peu cohérentes, ils se rapprochent des états de jubilation, mais peu à peu les actes se restreignent et le malade, à peu près immobile, n'exprimant plus guère de délire compliqué, continue à sourire, à se déclarer satisfait et heureux à propos de tout. Un de mes malades, Cop., h., 43, présentait au début des réactions de triomphe magnifiques à propos de petits actes réels, parce qu'il s'était fait couper les cheveux ou parce qu'il avait acheté une boîte de sardines ; plus tard, il restait immobile et rayonnant et, quand on l'interrogeait, il répondait simplement : « Je suis heureux parce que je suis beau ». Comme un des malades de Mignard, il manifestait une grande joie parce qu'un objet était tombé devant lui et il répétait : « Quel bonheur, il est tombé ! » Il voyait tout en beau, il était le plus souvent bienveillant avec tout le monde et approuvait tout, même quand il ne comprenait pas. Cet optimisme tranquille se répand en idées niaises et mal systématisées : « La béatitude, disait Mignard, fleurit sur des décombres ». On rencontre le même optimisme béat dans des cas de tumeur du lobe frontal ou chez des tuberculeux à la dernière période ou chez des séniles gâteux. On le signale chez des déments précoces très avancés, mais je le crois moins net dans cette maladie. Agathe est satisfaite de sa petite vie si restreinte, elle « sourit aux anges » et dit qu'elle est très contente, mais cela dure peu, car, l'instant suivant, elle se fâche et elle ronchon. Les tendances intellectuelles sont trop conservées dans cette psychose pour permettre la vraie béatitude dementielle.

Cet état se rencontre souvent chez les idiots et la description de Mignard est restée classique. « Beaucoup présentent une satisfaction chronique, sans trace d'excitation physique ou intellectuelle, ils approuvent tout, ils sont doux et contents, amusés de n'importe quoi... Ils répètent que tout est bon, que tout va bien et ne désirent rien changer... Ils restent figés dans une attitude béate avec un demi sourire, la tête basse, les épaules tombantes, les bras ballants, les genoux écartés, les pieds reposant mollement sur le bord externe et ils ne bougent guère, ils se contentent vraiment de peu ² ».

Le même sentiment de béatitude se rencontre fréquemment au cours des névroses et en particulier dans l'épilepsie. Mahomet y fait allusion quand il dit avoir visité toutes les demeures d'Allah en moins de temps qu'il n'en faut pour vider une bouteille d'eau. Dostoïewski, qui s'intéresse à la description des épileptiques, revient souvent sur ce phénomène. Les mêmes observations sont faites par Lombroso ³ et aujourd'hui par M. Chestov. M. Th. Thouless dans son étude sur la psychologie de la religion, rappelle de beaux exemples de cette béatitude épileptique. Dans un moment très court avant l'accès « le cœur, l'esprit, le corps semblent s'éveiller à la force et à la lumière, la pensée est remplie de joie, d'espoir, toutes les anxiétés s'effacent... Cette seconde avant la chute finale est inexprimable, ce sont des moments d'extrême conscience de

¹ C. M. MIGNARD, *Les états de satisfaction dans la démence et dans l'idiotie*, thèse, 1909.

² MIGNARD, *op. cit.*, pp. 27, 47, 171.

³ LOMBROSO, *L'Homme de génie*, Traduct., 1889, p. 469.

soi-même, de conscience d'une vie plus intense... Le malade peut dire avec pleine intelligence de ses paroles, je donnerais toute ma vie pour un de ces instants, car il vaut une vie entière ¹ ». La malade Fy., dont j'ai parlé, présentait plutôt avant l'accès d'assez longues périodes de jubilation dans lesquelles l'action était en partie conservée, mais elle avait quelquefois des immobilités avec expression de bonheur béat dans les derniers moments ; il est vrai qu'alors je n'obtenais plus l'expression des sentiments.

J'ai décrit ce syndrome dans l'hystérie, en particulier à propos des contractures générales de Célestine : « Très souvent, après les attaques, elle reste immobile, entièrement contracturée, les jambes dans l'extension forcée, la tête droite, les yeux clos et les dents serrées. Cet état, qui peut se prolonger deux ou trois jours si on n'intervient pas, est des plus singuliers au point de vue psychologique. La malade, complètement insensible à toutes les excitations extérieures, n'est pas sans conscience. Elle a des rêves très complexes dont elle perd le souvenir quand elle revient à l'état normal, mais qu'elle peut raconter dans l'état de somnambulisme provoqué. Ces rêves variés sont surtout caractérisés par le sentiment de bien-être et de béatitude. La malade ne sent plus aucune attache terrestre, elle ne sent plus son corps, elle croit voler en l'air, etc. Je remarque le même sentiment de béatitude pendant l'attaque d'une autre malade qui a également perdu à ce moment toute possibilité de se mouvoir et tout sentiment de l'existence de ses membres. On peut se demander s'il n'y a pas quelque rapport entre ces deux phénomènes ² ». Irène présentait quelquefois des crises du même genre, de forme léthargique, mais sans contractures, dans lesquelles elle tombait avec un sentiment de peur en se raccrochant aux gens comme une noyée. Elle restait plusieurs heures inerte, pâle, avec une respiration ralentie et se réveillait en gémissant, « parce que, disait-elle, on la tirait d'un grand bonheur et de rêves délicieux ». Des crises de ce genre étaient déjà décrites par les adeptes du magnétisme animal qui avaient signalé les extases de leurs sujets. Je rappelle en particulier les extases d'Estelle, décrites par Despina (d'Aix) ³.

Au cours des asthénies psychologiques, ces états se présentent assez souvent sous des formes plus ou moins passagères. J'ai déjà rappelé dans la psychasténie avec obsessions de scrupule les « sentiments de stupéfaction sacrée qui causent un bonheur infini... les sensations sublimes et solennelles de Jean qui tout à coup comprend bien des choses et qui a un sentiment de bonheur jamais éprouvé... Ce sont des impressions sublimes qui prouvent l'existence de l'âme dans le corps ». Je rappelle l'observation de Brk., f., 38, qui interrompt ses agitations et ses inquiétudes par « un bien-être immobile qui me prend... Il me semble que par extraordinaire je suis entièrement heureuse », et qui se réveille avec tristesse : « Je n'ai plus le même sentiment de bonheur, l'inquiétude revient dès que je reprends l'activité ».

Dans cet état intermédiaire entre la psychasténie et la démence précoce que j'ai décrit sous le nom de délire psychasténique, on observe de temps en temps des états de béatitude quelquefois assez prolongés qui peuvent jouer un rôle dans l'évolution des délires. Je rappelle l'observation de Chv., f., 25, qui nous montre comment les obsessions de scrupule peuvent évoluer d'abord vers un petit délire religieux avec

¹ Th. THOULESS, *Introduction of the psychology of religion*, 1923, p. 64 ; J. LEUBA, *Psychologie du mysticisme religieux*, traduct., 1925, p. 301.

² *Accidents mentaux des hystériques*, 1893, p. 156 ; *Névroses et idées fixes*, 1898, I, p. 202 ; cf. J. LEUBA, *op. cit.*, p. 281.

³ DESPINE (d'Aix), *Le magnétisme aux eaux d'Aix*, 1840, p. 18.

périodes de béatitude et ensuite vers un négativisme systématisé. Cette jeune fille craintive, obsédée sur la pudeur et sur l'honnêteté, qui ne veut pas toucher à la monnaie de peur de voler, ni lever les yeux de peur de regarder des pantalons, a de temps en temps des périodes d'immobilité souriante, elle en sort graduellement en disant qu'elle a trouvé en Dieu le calme et le bonheur ; mais à la suite, elle refuse toute nourriture si elle n'est pas répugnante et ne veut plus accepter aucun plaisir ¹. On peut signaler aussi l'observation de Bwe, f., 26, à laquelle j'ai déjà fait allusion. Il s'agit aussi d'une psychasténique qui marche vers la démence précoce. De temps en temps, elle reste absolument immobile pendant plusieurs heures et rêve que « le bon Dieu l'a refaite parfaitement et l'enlève au ciel... Je suis dans le ciel tout en étant encore sur la terre, le bon Dieu a dit qu'il me donnait tous les bonheurs, s'il me donne la maison où nous sommes, elle m'appartient... Tout cela est bien vrai, je ne peux pas me tromper, d'ailleurs c'est Dieu qui me l'a dit. Je vois le bon Dieu au travers des nuages, il a une couronne dorée comme un grand roi. »

Je voudrais insister un peu sur l'observation de Zc., f., 30, le début semble avoir été rapide, probablement parce que la malade était mal observée, et la dépression a pris rapidement la forme mélancolique avec peur de l'action. Ze. restait immobile à pleurer et à gémir en s'accusant d'avoir envie de faire du mal, en se déclarant coupable des plus grands crimes, et enfin elle arriva au moment de ses règles à se précipiter dans un puits. On la retira avec peine après une immersion de près d'une heure dans l'eau glacée. Elle était immobile, les yeux entr'ouverts, avec un sourire aux lèvres, on n'a pu la réveiller de cet état que le lendemain. Elle semble alors transformée, se dit guérie et présente une certaine agitation. Elle raconte indéfiniment « le bonheur inouï qu'elle a éprouvé dans l'eau glacée du puits... Je ne ressentais aucune douleur, je flottais sur l'eau que je ne sentais pas, tout était changé autour de moi. Ce n'était plus la même vie triste et je n'étais plus engourdie. Je commençais une autre vie, je me disais sans cesse, mon Dieu que je suis heureuse là-dedans ! Je ne sais combien de temps je suis restée dans l'eau, je ne me rendais compte de rien, j'étais endormie pour les autres, mais je restais pour moi dans mon grand bonheur... Tous mes souhaits se réalisent, j'ai maintenant le pouvoir d'avoir tout ce que je désire, les bagues, les bijoux. Je peux tout faire, je jouerais de la musique sans avoir jamais appris, je suis extraordinaire et toute puissante. Avant, je voyais tout terne petit, drôle, maintenant je vois clair et lumineux... Je comprends tout sans avoir besoin de voir ni d'entendre, je vois la nuit comme le jour, j'ai la révélation de toutes choses, je prévois l'avenir avec une lucidité extraordinaire. » Elle garde, en effet, la conviction qu'elle est une voyante et, chose curieuse, la communique aux autres malades de la salle qui viennent lui demander des révélations sur leur avenir. Graduellement, elle s'agita de plus en plus et son état prit la forme de l'agitation maniaque. Mais la transition entre la mélancolie des premiers mois et l'agitation consécutive a été cette crise de béatitude dans l'eau du puits. J'en ai reproduit quelques expressions qui me paraissent intéressantes à cause de leur ressemblance avec celles de Madeleine dans ses extases religieuses.

Les béatitudes les plus intéressantes et les plus faciles à étudier semblent celles qui sont déterminées par les poisons psychiques, par ces drogues si remarquables dont l'ingestion détermine de grandes modifications psychologiques. Ces béatitudes toxiques ont été si bien étudiées dans l'ouvrage de M. James H. Leuba, *Psychologie du mysticisme religieux*, 1925, à propos des extases mystiques déterminées par des procédés matériels, que je dois me borner à rappeler ici de brèves indications.

¹ *Obsessions*, II, p. 660.

Malgré quelques faits intéressants signalés par M. Leuba, je crois que l'alcool détermine surtout des états de jubilation. Quand l'ivresse de l'alcool amène l'immobilité, il s'agit d'un sommeil torpide plutôt que d'une béatitude. Des études plus intéressantes peuvent être faites sur les intoxications par l'éther et par le protoxyde d'azote qui « transportent l'esprit dans un monde merveilleux de liberté, d'activité intense et de sentiments ineffables ¹ ». W. Ramsay, sous l'influence de l'éther, a eu la conviction que « son moi, son existence personnelle devenait la seule réalité, que les objets extérieurs n'étaient que des réflexions de son esprit. Il avait le sentiment de l'existence éternelle, mais il était le seul à la posséder ». Il rappelle que Humphrey Davis qui a expérimenté sur lui-même le protoxyde de l'azote a noté quelque chose de semblable - « Il n'existe, disait-il sous son influence, que des pensées, l'univers est composé d'impressions, d'idées, de plaisirs ou de peines et ce sentiment établissait la vérité absolue de la doctrine de Berkeley ². » Un de mes malades, Rk., h., 40, toujours obsédé et douteur, a dû subir une opération et a été éthérisé, « il a éprouvé, dit-il, une admirable illumination de vie spirituelle... j'ai eu une impression terrible et magnifique, celui qui n'a pas été sous l'éther ne sait pas ce qu'est le ciel, il ne sait pas ce dont la vie est capable ».

Les études sur le haschish ont été nombreuses à une certaine époque. On connaît le beau livre de Moreau (de Tours), 1845, *Les Paradis artificiels* et *Le Théâtre de Séraphin* de Beaudelaire et de Th. Gautier ³. Dans le remarquable travail de Laurent, *Psychologie du fumeur d'opium*, 1896, l'hyperidéation que produit le haschish est bien décrite : « Dans cette intoxication une phrase n'a pas le temps d'être prononcée que déjà dix idées ont surgi, l'arrêtent en son milieu, inhibées elles-mêmes par d'autres idées, reconnues au vol et sitôt oubliées... Les idées dérivait devant moi les unes des autres, tout à coup l'une grossissait, c'était un mot, une phrase qui s'annonçait, le premier mot n'était pas dit qu'il était avorté, étouffé par l'essaim sans cesse renouvelé des idées suivantes ⁴. » Le phénomène le plus curieux de cette ivresse, c'est l'allongement apparent du temps : « Un accès, dit Th. Gautier, paraît avoir duré trois cents ans quand il s'est prolongé un quart d'heure... Tout devient hallucination ; que ce nez est gros, il y a dessus une foule de petites pagodes. » « Tout est saisi jusqu'au moindre détail, sans aucun effort, le souvenir et l'intelligence paraissent décuplés, mais il y a un affaïssement dans le pouvoir de diriger la pensée à sa guise, c'est une puissance d'entraînement irrésistible, nous sommes débordés par une foule d'idées étrangères au sujet et nous avons le sentiment d'une inspiration continue ⁵. » Il y a naturellement beaucoup d'illusions dans ces sentiments : « C'était une langueur délicieuse, dit Leuba, le sujet avait le sentiment d'une capacité intellectuelle supérieure à l'ordinaire et il croyait qu'il sortirait victorieux d'un problème quelconque, mais à l'épreuve, il ne comprenait pas mieux la lecture d'un article. »

Plus récemment, l'attention a été attirée sur les effets analogues produits par l'absorption de la partie supérieure d'un cactus curieux qui croît au Mexique, *Lophophora Williamsi*, Lem, le peyotl ou le jiculi. « Ce poison a joué un rôle considérable dans les anciennes religions mexicaines, il agit surtout sur les centres visuels et détermine de magnifiques hallucinations colorées, des arabesques vivantes qui sont

¹ LEUBA, *op. cit.*, pp. 29, 38.

² W. RAMSAY, Anesthésie partielle, *Proceedings S.P.R.*, janvier 1894, pp. 236, 244.

³ Cf. Ch. RICHET, *L'homme et l'intelligence*, 1884, pp. 94, 124.

⁴ LAURENT, *Psychologie du fumeur d'opium*, 1896, p. 286.

⁵ MOREAU (de Tours), *Le haschisch*, pp. 96, 131.

décrites comme des merveilles. Comme le haschish, il allonge l'espace et le temps, il donne l'illusion de la révélation et il enveloppe les choses les plus simples d'une atmosphère de beauté, d'un rayonnement de lumière qui n'a jamais eu son pareil. Il mérite le nom qu'on lui donne aujourd'hui, la plante qui fait les yeux émerveillés. »

C'est dans les intoxications par l'opium et par ses dérivés que les béatitudes peuvent être le plus facilement étudiées. L'opium, la morphine, l'héroïne peuvent déterminer des états de langueur, de sommeil apparent avec complète immobilité et sentiment de bonheur idéal. C'est l'état de *kief* auquel aspirent les opiomanes et les morphinomanes et qu'ils n'atteignent pas toujours facilement. « O juste, subtil et puissant opium, disait de Quincey, toi qui évoque les figures aimées, nettoyées des souillures de la tombe. »

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au-delà de sa capacité.

(Baudelaire).

« Dans l'opium, dit Laurent, c'est une rêverie douce, avec hypermnésie, état d'euphorie et de bien-être. » « Dans l'opium, dit Mignard, c'est un sentiment constant de légèreté, d'indépendance, une suppression de toute peur et de tout effort, un riche défilé d'hallucinations avec impression de force et de puissance supérieures. »

J'ai recueilli bien des faits curieux sur cette influence de l'opium chez les grands obsédés tourmentés par leurs efforts continuels, une piqûre de morphine amène une transformation surprenante. Clarisse en état de grand délire psychasténique redevient complètement normale : « Je me rends compte que je ne voyais pas les choses et les gens de la bonne manière, je sors d'un mauvais rêve, c'est délicieux ». Web., h., 27, quand il prend une dose suffisante de morphine « sent l'esprit allégé du corps... Je n'ai plus aucun souci, tout est arrangé, Dieu et mes dettes... Je fais des spéculations merveilleuses, je flotte dans l'azur et dans le bonheur à perpétuité. » Mais, pour en arriver là, il lui faut 80 centigrammes de morphine. Om., h., 23, qui a déjà abusé de tous les poisons, « apprécie la cocaïne qui centuple les forces et lui donne une élévation d'esprit très grande », mais il préfère l'héroïne dont il prend jusqu'à 90 centigrammes par jour : « C'est une sensation de chaleur et de bien-être qui enlève tout malaise et tout souci et qui donne la jouissance de vivre dans le Paradis. J'ai des idées admirables que je ne peux pas exprimer maintenant parce qu'elles ne seront bien comprises par l'humanité que dans quelques siècles... Ce sont des jouissances idéales qui effacent tout bonheur terrestre, et qui paraissent durer éternellement. »

Enfin, il y a tout un groupe de béatitudes dont la classification paraît plus difficile, ce sont les extases mystiques qui ont joué un grand rôle dans toutes les religions. Comme disait M. Murisier, « l'extase n'est pas un phénomène rare, elle se rencontre dans toutes les parties du globe, à toutes les époques de l'histoire et, malgré la diversité des temps, des lieux et des croyances, l'état mental de l'extatique reste toujours à peu près le même ¹. » On trouve cet état dans toutes les religions primitives et les

¹ E MURISIER, *Les maladies du sentiment religieux*, 1901, p. 7.

ivresses du peyotl mexicain n'en sont qu'une forme. On le retrouve dans les extases de Plotin qui sont bien étudiées aujourd'hui. Les extases ont eu un grand développement dans la religion chrétienne et les états extatiques d'un saint Jean de Dieu, d'une sainte Thérèse ou de Mme de Guyon ont semblé donner au phénomène une allure toute spéciale. Les ouvrages de M. Delacroix et de M. Leuba nous fournissent une excellente description des extatiques les plus intéressantes de ce groupe. Les extases n'ont pas disparu, elles existent encore sous la forme religieuse et sous la forme laïque. J'ai longuement décrit les extases de Madeleine qui chantait si bien son bonheur : « J'ai ressenti comme une joie intérieure qui s'est répandue dans tout mon être. L'air que je respire, la vue du ciel, le chant des oiseaux, tout me cause des jouissances inexprimables... Tout en moi est dans une volupté pure qui me donne une idée du bonheur du ciel. » J'ai rappelé les extases de Jean-Jacques Rousseau et de Nietzsche et j'ai indiqué l'observation intéressante d'une extase incomplète chez Martial.

Tous les traits caractéristiques de l'extase religieuse que nous avons décrits longuement dans le chapitre II du premier volume de cet ouvrage se retrouvent exactement les mêmes dans les béatitudes précédentes. L'immobilité plus ou moins complète en rapport surtout avec l'indifférence totale aux choses extérieures et le désintéressement de l'action, l'activité intérieure de l'imagination et de la pensée, avec transformation de l'espace et du temps et sentiment de lévitation, le sentiment de l'ineffable, le sentiment de l'automatisme et de l'inspiration mêlé au sentiment de l'augmentation du pouvoir et de la liberté, les sentiments débordants de force et de joie avec jouissance de toute espèce, les sentiments de perfection artistique avec illuminations et photismes, les sentiments de perfection morale avec pureté absolue, de perfection intellectuelle avec conviction complète, le sentiment si intéressant de l'intellection, de comprendre et d'être compris, auquel M. Leuba a consacré une remarquable étude ¹ et qui me paraît dépendre de deux choses, de l'indifférence à l'action « surtout il ne faut pas chercher ² » et de la satisfaction complète, l'interprétation spiritualiste et idéaliste, tous ces symptômes se retrouvent avec précision dans les états déterminés par des troubles organiques, par des névroses ou par des intoxications.

Il ne me semble pas qu'il y ait lieu de faire un groupe spécial pour ces extases mystiques qui ne prennent de caractère particulier qu'en raison de leur contenu religieux ou philosophique. Sans doute telle ou telle institution peut adopter certains faits choisis arbitrairement et leur donner son estampille. Un critique a établi que le malade Achille que j'avais décrit autrefois comme un possédé, ne pouvait être qu'un pseudo possédé, parce qu'il avait été étudié et exorcisé par un laïque. Madeleine, j'en suis sûr, ne sera de même qu'une pseudo-extatique, parce qu'il lui manquera toujours une certaine estampille officielle. Ces discussions qui pouvaient avoir leur intérêt au moyen âge, ne sont plus bien importantes aujourd'hui. Les états psychologiques ne doivent être classés que d'après les symptômes observés et les extases de Madeleine présentent les caractères essentiels de toutes les extases des mystiques plus authentiques. Je dirai même, au risque de scandaliser, que la description des symptômes observés sur Madeleine me semble dans la limite des erreurs possibles plus exacte que les descriptions faites d'après des écrits lointains de mystiques traditionnels. Chez ceux-ci le langage de l'époque, comme l'a montré M. G. Etchégoyen, le désir d'édification, le besoin de justifier des dogmes, et surtout la longue suite des publications,

¹ LEUBA, *op. cit.*, pp. 373, 407.

² 1er volume.

des traductions, des traditions historiques risquent singulièrement de dénaturer les faits.

Les extases religieuses ou philosophiques rentrent dans les deux groupes précédents. Les plus anciennes se rattachent aux diverses béatitudes toxiques « déterminées par des agents physiques », comme disait M. Leuba. Les plus récentes ne sont déterminées au moins en apparence que par des procédés moraux, quoique le jeûne et les troubles déterminés par l'ascétisme puissent avoir une influence. Elles sont analogues aux béatitudes névropathiques qui surviennent également sans intoxication apparente, d'origine externe. M. Leuba, qui rappelle avec une amabilité dont je le remercie mes anciennes observations, arrive à la même conclusion. Tous ces états de béatitude forment un groupe assez cohérent et nous proposent le même problème.

2. - Le problème des béatitudes

[Retour à la table des matières](#)

Si nous considérons cet ensemble des états de béatitude, nous nous trouvons en présence d'un problème médical et psychologique : le diagnostic et l'interprétation ont toujours été considérés comme embarrassants et nous avons déjà vu qu'il était difficile de préciser la place de ces troubles dans les cadres des divers délires ¹.

En nous plaçant au point de vue du mécanisme de la croyance qui intervenait, nous avons pu présenter une première hypothèse et montrer qu'il y avait un abaissement de la croyance et une forme de délire psychasthénique. Mais il ne s'agissait là que de la forme de la croyance et il faut préciser quels sont les sentiments et quel est le contenu des idées qui s'expriment dans cette croyance.

D'une manière générale, il s'agit d'un délire de bonheur et de puissance : si on considère cette activité intérieure souvent intense et ces sentiments de joie, on ne peut éviter de faire un rapprochement qui paraît bizarre. On songe aux délires de jubilation analogues à celui d'Alexandre et aux états maniaques dont ces jubilations étaient une forme particulière. Non seulement le contenu psychologique des béatitudes nous dispose à ce rapprochement, mais il y a quelquefois dans l'évolution des symptômes des faits intéressants qui éveillent la même pensée. Les crises d'extase ne se présentent pas isolées chez des individus bien portants, elles se présentent chez des individus facilement obsédés, qui ont, d'autre part, des périodes de sécheresse et de torture. Les jubilations béates alternent avec des états de pression, des états de morosité et des états de mélancolie. Or, c'est justement là un caractère important des états maniaques ou hypomaniaques qui alternent avec des états de dépression à forme morose ou à forme mélancolique. Les changements dans l'un et dans l'autre cas se

¹ 1er vol.

produisent à l'occasion d'épuisements, de repos ou d'excitations qui changent la répartition des forces psychologiques.

Un autre fait me paraît aussi avoir quelque intérêt, ce sont les conséquences de ces états de béatitudes, au moins des extases névropathiques au point de vue de la santé générale et au point de vue de la mémoire. Nous avons déjà vu que les crises d'extase avaient chez Madeleine, comme chez sainte Thérèse d'ailleurs, un effet en apparence bienfaisant, qu'elles terminaient une longue période de dépression et étaient suivies par le retour à l'équilibre et à la santé¹. C'est même un point qui a été exploité dans l'interprétation religieuse des extases. Il en est de même quand une période d'agitation euphorique suit une période de dépression et vient terminer une crise pathologique : Alexandre, qui était tombé dans une dépression mélancolique à forme de persécution, traverse sa phase de jubilation avant de revenir à la santé. Lui aussi, à la fin du délire, reste encore pendant quelque temps dans un état de joie exagérée avec une excellente santé.

Tandis que les dépressions, les états mélancoliques en particulier, laissent des souvenirs désagréables et peu précis, il est curieux de remarquer que les états d'agitation, les états maniaques, laissent non seulement des souvenirs agréables, mais des souvenirs nombreux, précis et des convictions inébranlables. Le pasteur Guillaume Monod eut une crise de manie à l'âge de vingt-cinq ans, dans laquelle il croyait être le Christ revenu sur terre. Jamais, il n'a oublié cette idée, jamais il n'a eu sur elle le moindre doute. Dans ses « périodes de silence », comme il dit, il se tient coi et reste pour les autres un simple pasteur, mais pour lui-même et pour quelques intimes, il reste le Christ et signe « J.C. votre sauveur ». Il éclate à soixante-quinze ans et il déclare ouvertement que jamais il n'a douté et qu'il est réellement le Christ qui a souffert à Gethsémani et au Golgotha et qu'il se souvient minute par minute de tout ce qu'il a senti à ce propos pendant la crise². J'ai cité l'observation de Martial qui, à dix-neuf ans, « a senti la gloire » pendant un emballement hypo-maniaque déterminé par un excès de travail. À cinquante ans, il a conservé de cette crise de gloire et de lumière la conviction qu'il a la gloire, il attend avec résignation la reconnaissance publique de cette gloire qui en réalité pour lui existe déjà³. Il est inutile de revenir sur la foi absolue que Madeleine a conservée jusqu'à la fin de sa vie dans ses relations particulières avec Dieu. Il n'y a pas de foi plus profonde et plus durable que celle qui a comme point de départ un état d'élévation et souvent cette foi, quand elle n'est pas trop absurde, peut jouer un rôle utile et déterminer des travaux qui ne sont pas sans valeur.

M. Revault d'Allonnes semble disposé à expliquer la conservation de ces croyances par la persistance à un degré atténué d'un état de manie subaiguë : « Les monomanes de ce genre continuent à se croire supérieurs au reste du monde⁴. » Cette interprétation qui doit être souvent exacte ne me semble pas pouvoir être généralisée. Martial, dont la modestie n'est pas feinte, n'est pas disposé à mépriser les autres personnes, il est loin de rester dans un état hypo-maniaque. Madeleine, quand elle est revenue à l'état d'équilibre, ne garde pas trace d'un état d'élévation. Il faut plutôt à mon avis rapprocher la persistance de cette conviction de la persistance des souvenirs qui est également curieuse après les états d'élévation.

¹ 1er vol.

² REVAULT D'ALLONNES, *Psychologie d'une religion*, 1908, p. 51.

³ 1er vol.

⁴ REVAULT D'ALLONNES, *op. cit.*, p. 56.

Pendant de longues années, les sujets bien guéris peuvent raconter avec de grands détails leur crise d'élation. J'ai même eu l'occasion de montrer que dans certains cas cette persistance des souvenirs présentait des inconvénients. Un jeune homme de trente ans, Léon, atteint d'une maladie périodique à double forme, a eu pendant la guerre une crise d'élation bien caractérisée pendant laquelle il a fait avec enthousiasme un travail énorme et en même temps il a eu pour une maîtresse une passion amoureuse magnifique. Il est tombé ensuite dans la dépression et au milieu de divers troubles, il est obsédé par le souvenir trop exact, trop réel, au point de paraître hallucinatoire des divers incidents de ses relations amoureuses avec sa maîtresse. J'ai étudié cette observation dans mon article sur « les souvenirs trop réels » que j'opposais aux « souvenirs irréels »¹. Je crois qu'il faut faire appel ici aux conditions de la formation d'une tendance, d'un souvenir ou d'une croyance. Les tendances et par conséquent les souvenirs et les idées sont plus ou moins fortes, plus ou moins dotées d'un capital clé force, suivant les états dans lesquels elles ont été formées. Les sujets trop faibles, comme je l'ai montré dans les Médications, ne sont pas capables de bien faire l'acte d'adoption qui joue un si grand rôle dans les directions morales comme dans les amours et ils ne sont pas modifiables par les directions thérapeutiques. Les souvenirs et les habitudes acquis pendant la vieillesse sont faibles, tandis que les souvenirs de l'enfance restent toujours plus précis, plus chauds, plus lumineux que tous les autres. Les souvenirs, les habitudes, les croyances créés dans les états dépressifs sont faibles et peu stables, tandis que les tendances nées dans une période de richesse et de gaspillage peuvent avoir une charge énorme qu'ils conservent très longtemps. Sur ce point comme sur les précédents, les extases et en général les béatitudes se comportent comme les états maniaques et laissent les mêmes souvenirs précis et les mêmes convictions. Soit par leurs caractères, soit par leur évolution, ces états de béatitude se rapprochent singulièrement des états d'élation et des états maniaques.

Il n'en est pas moins vrai que ce rapprochement et ce diagnostic amène en nous un mouvement de révolte : nous ne pouvons pas parler d'état maniaque sans nous représenter Marianne qui saute dans la cour en jetant son jupon par-dessus sa tête, nous ne pouvons pas parler du délire de jubilation sans penser à Alexandre qui conduit les armées à la victoire et qui écrit des ordres pour la réception de sa maîtresse. Le sentiment de joie, pour nous, signifie réaction de triomphe, c'est-à-dire terminaison de l'action par l'arrêt de l'action primaire et par le gaspillage des forces résiduelles, mais il n'y a ici ni action, ni force, ni triomphe.

Les idiots et les déments béats ne font plus rien et ne s'occupent plus de rien : on a souvent remarqué depuis Esquirol leur indifférence à toute influence extérieure. Qu'on leur parle, qu'on les touche, qu'ils soient même exposés à la pluie, au froid ou à la chaleur, ils ne bougent pas et sourient toujours. Si on étudie le kief de l'opium, l'ivresse du haschich, les béatitudes du sommeil, de l'évanouissement, des névroses, nous retrouvons toujours l'immobilité absolue, la stupéfaction sacrée et l'indifférence totale : « Qu'on vienne donc me parler de mes dettes, quand je suis dans le kief, c'est vrai que je l'entends, comme vous me le demandez, mais cela me laisse aussi calme que si vous me parliez de la lune. » Peut-on parler d'état maniaque quand on voit Madeleine garder une immobilité de statue pendant deux ou trois jours ?

¹ Memories which are too real, dans les *Problems of personality, studies in honor of Morton Prince*, 1925, p. 141.

Même si nous considérons le délire, nous trouvons qu'il a un contenu bien singulier et sur un certain point tout à fait différent du contenu des délires de jubilation. Dans ceux-ci, les malades, comme Alexandre, sont puissants dans le monde où nous sommes : ce qu'ils possèdent ce sont des milliards en francs et même en dollars, ils sont des rois, des généraux, c'est-à-dire des puissants de ce monde. Les béats au contraire sont indifférents aux choses de la terre et aux actions qui ont des conséquences dans ce monde. Madeleine, pendant l'extase, ne sent pas les affronts « faits à sa réputation matérielle ». Jamais elle ne parle de fortune pour elle ou pour sa famille et cependant dans sa vie réelle et dans son état d'équilibre elle se préoccupe énormément des questions d'argent et voudrait même en gagner un peu pour aider les siens. Il s'agit toujours dans ce délire spécial de possession et de puissance d'un genre particulier.

Il est facile de remarquer qu'il y a une association étroite entre les rêveries de l'extase et les idées religieuses. Il s'agit toujours « de vision en Dieu, de confusion avec Dieu, d'une ineffable perception de Dieu ». Madeleine, disions-nous, ne vit à ce moment que la vie des dieux et tous les extatiques mystiques font de même. Ruysbroeck l'admirable, qui naquit entre Hall et Bruxelles en 1274, vécut aussi dans le ciel en dehors de la vie terrestre : « C'est juste que dans l'amour je me réjouisse en dehors du temps, car je me suis reconnu comme au-dessus du temps éternel... Je dépasse tout, mon essence est si riche que rien ne peut l'accaparer ! Là où de toute éternité j'ai vécu selon l'idée, éternellement je vivrai ! ¹ »

Ces sujets, en effet, sont dans un autre monde : « Je change de vie, répète Madeleine au début de ses extases, je quitte la vie matérielle, j'entre dans la vie spirituelle, ce n'est plus le corps, c'est l'âme qui commande ». Sans doute il y a dans la béatitude d'autres expressions et de temps en temps il y a des mots crus qui semblent bien se rapporter à des amours pour des personnages en chair et en os. Beaucoup d'écrivains religieux ont défendu les mystiques en disant que ce sont là des abus de langage et que les extatiques sont bien forcés d'employer le langage vulgaire qui est fait pour des corps matériels. Madeleine a un peu raison quand elle explique ses amours sensuelles : « Mon amour pour toutes les créatures a changé de forme, c'est spirituellement que je les étreins et que je les jette avec moi dans l'océan spirituel où il est si doux de s'abîmer... Sans doute, dans mes transports, je vous parle de danser, mais c'est une danse spirituelle que vous ne pouvez voir, c'est une danse qui est une prière car elle est toute spirituelle. » Nous trouvons Madeleine égoïste quand elle refuse un geste pour rendre service à une amie d'enfance, mais c'est que nous restons plongés dans le monde matériel où elle n'est plus : elle répond qu'elle aime cette amie spirituellement et que cet amour spirituel ne réclame pas les mêmes gestes. Cette spiritualité ne nous étonne pas quand il s'agit des béatitudes mystiques, elle nous paraît déterminée par les caractères religieux de leurs croyances ².

Il ne faut pas oublier que le même caractère se retrouve dans toutes les béatitudes, même quand le contenu des délires n'a aucun caractère religieux. Dans les extases littéraires, le sujet ne veut plus s'occuper que d'art pur dégagé de toutes réalités : « Si cette description avait quelque chose de réel, dit Martial, elle serait laide ». La conception de la gloire qui existe dans l'esprit de Martial est bien difficile à comprendre pour nous, parce que nous mêlons toujours la gloire avec les appréciations formulées par les hommes, *volitare per ora virum*. Quand il a possédé la gloire à l'âge

¹ Marcel HEBERT, *Le Divin*, 1907, p. 14.

² Cf. 1er vol.

de dix-neuf ans, quand il la possède encore, malgré le peu de succès apparent, il semble faire de cette gloire un absolu philosophique, indépendant des événements relatifs de ce monde. Les idées sociales et politiques de certains extatiques sociaux sont faites pour une société idéale et non pour les hommes réels. La philosophie et la métaphysique envahissent les béatitudes : le Dionysos de Nietzsche ne lui apporte pas un trône dans le monde, mais, dans les éclairs verdâtres, il lui révèle la pensée de l'éternel amour. Ce qui fait la joie d'Amiel et son triomphe, c'est que « la multiplicité devient unité et le devenir éternel, c'est que l'éphémère aperçoit l'éternel et la symphonie universelle ». Notre épileptique Fy., quoique très ignorante et nullement philosophe « tient dans ses mains la puissance des événements du monde ». Nous avons vu que Cxc., h., 30, est heureux de se transformer en Apollon et qu'il se sent l'élément primordial des choses, le protos.

Il est curieux d'observer que dans les béatitudes déterminées par des intoxications, Web ne se soucie plus de ses dettes « parce qu'il est dans un monde où l'argent ne compte plus ». Je ne peux pas obtenir de lui plus de précisions ; mais nous venons de voir les curieuses observations publiées par W. Ramsay sur les impressions éprouvées pendant l'éthérisation. Il prétend être transporté dans le monde de Berkeley où les idées seules existent et il rappelle que H. Davis avait eu les mêmes impressions avec le protoxyde d'azote. Quand un de mes malades, Rk., a été éthérisé, il a eu une joie profonde et il en donne une bien singulière raison : c'est qu'il a aperçu la racine carrée de - 2. Il ajoute : « J'ai la conviction d'avoir été face à face avec le grand, peut-être et quand je mourrai, j'aurai la même vision ».

Il y a dans tous ces états, même dans les ivresses de la morphine et dans les ivresses du peyotl, un entraînement vers les rêveries religieuses et vers une métaphysique idéaliste. Les mystiques obéissent à la loi commune et Madeleine parle comme Ramsay et Davis quand elle se déclare « morte, échappée à la vie terrestre, en dehors des choses de la vie et dans un monde purement spirituel ¹ ». Ce caractère très spécial du délire doit être pris en considération ; il s'ajoute à l'immobilité physique, à l'indifférence pour les stimulations extérieures, à la suppression des triomphes dans le monde matériel pour séparer ces états des manies et des délires de jubilation.

Aussi n'est-il pas surprenant que beaucoup d'auteurs aient interprété ces états d'une toute autre manière. Chaslin n'hésite pas à rapprocher les extases et les béatitudes des états d'inaction, de la stupidité et de la confusion. Il est évident qu'extérieurement Madeleine est encore plus inerte dans ses extases que Max dans ses inactions moroses ; il est également vrai qu'au point de vue du mécanisme psychologique il sera bon de comparer les stupeurs mélancoliques avec les extases. Mais, à mon avis, il n'est pas possible de pousser bien loin ces comparaisons : il ne faut pas nous hypnotiser sur cette immobilité apparente qui n'est pas toujours complète, il ne faut pas oublier la grande activité mentale qui n'existe pas dans les inactions moroses et surtout il ne faut pas négliger cet énorme développement du sentiment de la joie tout à fait en opposition avec ce que l'on constate dans les états d'inaction et dans les états du vide. Vraiment le rapprochement des béatitudes et des états d'inaction me choque encore plus que le rapprochement des béatitudes et des manies. Il y a évidemment dans ces états psychologiques des combinaisons complexes qui modifient les conditions ordinaires de la joie et qui donnent à la conduite une forme particulière.

¹ 1er vol.

3. - Les interprétations

[Retour à la table des matières](#)

Malgré l'intérêt que présentent ces singuliers phénomènes, leur étude me paraît peu avancée. Elle a été souvent troublée par des préoccupations tendancieuses étrangères à la science elle-même. Comme les extases des mystiques rentraient dans le groupe des béatitudes, on a eu pour ces joies pathologiques une sorte de vénération religieuse ou un certain mépris radical ¹.

Nous avons déjà discuté quelques-unes des études qui veulent voir dans la pensée extatique « une contemplation intellectuelle, à la fois enrichissante et simplifiante, un exercice anormal de la pensée, une ultra-pensée caractérisée par la disparition des procédés ordinaires de la pensée ² ». Ces études sur l'ultra-pensée sont parfaitement légitimes et nous ne sommes plus à l'époque où il fallait les justifier. Il est bien entendu que notre connaissance est très imparfaite et bien petite, que toute forme de l'activité humaine est transitoire et peut être suivie par un stade de pensée plus élevé, que la forme scientifique de la pensée actuelle passera, et on est parfaitement en droit de chercher les premières manifestations de cette pensée nouvelle. Sans doute notre pensée n'exprime pas toute la puissance de l'être vivant, tout le mystère de la vie. W. James et M. Bergson l'ont bien dit : « L'idée est un arrêt de la pensée, elle vient quand la pensée au lieu de continuer son chemin fait une pause ou revient sur elle-même ³ ». La pensée est une forme particulière du langage, qui lui-même est superposé à l'action et celle-ci dérive de la forme des organes et de leur évolution ; elle n'est qu'un stade de cette évolution, après lequel il y en aura d'autres. Tous les progrès précédents ont été acquis grâce à des inventions géniales et on a parfaitement le droit de rechercher, si c'est possible, les conditions de ces inventions et la forme des découvertes futures.

Le véritable problème aujourd'hui est de constater l'existence de cette ultra-pensée, l'existence de ces cryptesthésies, de ces lucidités, de ces intuitions métaphysiques. Je crains seulement qu'on ne se laisse aller trop vite à admettre ces merveilles dans les délires de béatitudes que nous présentent certains névropathes, des épileptiques ou des intoxiqués, simplement parce qu'on est ému par le spectacle de leur croyance et de leur joie et parce qu'ils nous affirment avoir eu cette ultra-pensée. Est-il bien prudent de se fier, pour contester un fait psychologique, aux sentiments que le sujet a éprouvés à son propos. Il y a dans ces béatitudes un sentiment optimiste qui colore tous les phénomènes d'une nuance de bonheur et d'orgueil et qui inspire toutes les erreurs. Faut-il croire sur parole un jeune homme épileptique et intoxiqué par

¹ 1er vol.

² MARECHAL, Sur la mystique chrétienne, *Revue de philosophie*, 1902, pp. 15, 27 ; CHESTOV, *Les Révélations de la mort*, 1923.

³ BERGSON, *Énergie spirituelle*, 1919, pp. 47, 48.

l'héroïne, quand il nous affirme avoir eu des pensées sublimes que l'humanité ne comprendra que dans deux ou trois siècles ? Vous n'admettez pas que Guillaume Monod soit réellement le fils de Dieu, quand après sa crise de manie il soutient pendant des années que cela lui a été révélé par Dieu lui-même ? Pourquoi admettre sans hésitation que sainte Thérèse a été en relation intime avec Dieu, simplement parce qu'elle en paraît convaincue ? Pourquoi admettre que les mystiques ont une pensée sans images simplement parce que, suivant les idées philosophiques de leur époque, une pensée sans images leur paraît plus belle, plus extraordinaire qu'une pensée qui utilise des images ? A notre époque où les images ont beaucoup perdu de leur importance, les mêmes personnages auraient probablement prétendu tout le contraire.

Chose curieuse, M. Maréchal connaît l'objection, il reconnaît même fort courtoisement qu'elle a été bien exprimée par les philosophes, en particulier par M. Delacroix, mais il ne la réfute pas du tout et il ne cherche pas à démontrer par l'analyse psychologique de l'extase elle-même que les souvenirs des sujets ont été exacts. Très brièvement, il propose simplement de se placer à un autre point de vue : il préfère prendre les paroles des mystiques à la lettre et accepter leur description telle quelle ¹ « Admettons, dit-il, que ces descriptions soient vraies et cherchons ce qui arriverait si elles étaient vraies ; tâchons de comprendre les caractères de cette pensée merveilleuse. » Hélas ! si je puis me permettre cette comparaison, n'est-ce pas refaire les fameuses discussions des savants à propos de la dent d'or dont parlait Voltaire ? N'est-ce pas s'exposer à dissenter indéfiniment sur une chose qui n'existe pas ? La pensée dans les béatitudes nous a paru abaissée et ce n'est pas une ultra-pensée qui explique les béatitudes.

Il faut accorder plus d'importance à une autre interprétation également intellectuelle. Il y a dans l'extase une sorte de progrès dans l'unification de l'esprit, surtout si l'on songe aux états de tentation qui l'ont précédée, dans lesquels l'esprit oscillait d'une idée à une autre sans pouvoir se fixer. Ce fut autrefois la thèse de Ribot : l'extase était une marche vers l'unification : le monoïdéisme et la joie était en rapport avec la suppression des doutes et des contradictions.

Ce fut en grande partie l'interprétation de Höffding : « Les mystiques exercés peuvent persister longtemps dans un état voisin du monoïdéisme qui constitue le bonheur extatique et qui est aux confins de la conscience ». M. Leuba fait remarquer justement que Mme de Guyon « passe d'un état de déchirement intérieur, de détresse et de vie sans objet à un état d'unité morale, d'élan et d'activité ² ». Dans mes premières études sur ce sujet, je me rattachais à une opinion de ce genre : la concentration de l'esprit sur un point après la dispersion des doutes donnait au sujet le sentiment d'une activité plus grande et lui faisait éprouver ce bonheur ³. A la même époque, Murisier donnait une bonne exposition de la même conception ⁴ : au début des troubles des mystiques se trouvait la souffrance causée par la diversité, par le contraste de la réalité et de l'idéal. Le besoin religieux naissait du besoin d'échapper à ces troubles affectifs et la vie mystique finit par aboutir à un excès de systématisation et d'unité qui est le bonheur de l'extase. Aujourd'hui encore, M. Pacheu parle de

¹ MARECHAL, *op. cit.*, p. 52.

² LEUBA *op. cit.*, 1925, p. 134.

³ *Bulletin de l'Institut psychologique*, mars 1901.

⁴ MURISIER, *Les maladies du sentiment religieux*, 1901, p. 121.

l'hypertrophie de l'attention et de l'excès d'unité : « L'extensif se transforme en intensif et aboutit à l'unification de la conscience ¹ ».

M. de Montmorand a déjà critiqué cette théorie ² et je suis moi-même aujourd'hui moins satisfait par cette interprétation. Sans doute on observe que Madeleine en entrant dans les consolations perd les doutes qui la tourmentait et ne souffre plus de la multiplicité des idées. Mais la disparition des doutes ne prouve pas toujours que l'on soit parvenu à une solution et à une synthèse ; elle peut dépendre tout simplement d'une indifférence aux problèmes et d'une croyance plus élémentaire. Est-il juste de considérer ces longues extases comme des périodes de grande unité intellectuelle ? Sans doute les idées ont le plus souvent un caractère religieux ou du moins traditionnel, mais à propos du sujet commun, les relations de Jésus avec Madeleine, il y a beaucoup de variété ; souvent même les tableaux n'ont pas précisément un caractère religieux et sont assez mal coordonnés. En général, il me semble que Madeleine présente beaucoup plus d'attention et d'unité de conscience dans les périodes d'équilibre que dans les périodes d'extase.

À un autre point de vue est-il bien certain que l'unité de l'esprit doive amener un sentiment de joie ? Nous avons vu Madeleine dans les états de torture bien éloignée des doutes et convaincue qu'elle était définitivement damnée ; l'unité de la pensée était loin de lui procurer le bonheur. D'autres malades présentent dans des somnambulismes monoïdéiques, dans des délires systématisés, une bien plus grande unité et ne parviennent pas non plus à la joie. On retrouve ces difficultés encore plus grandes si on considère les autres formes de la béatitude : rien de plus mobile que les images et les idées qui défilent dans l'esprit du morphinomane et du haschisché et le « théâtre de Séraphin » est extrêmement varié. Ces malades ont cependant toujours le même épanouissement et la même plénitude de conscience joyeuse. L'unité de l'esprit dans ces états est une illusion que les sujets éprouvent et qu'ils font partager à ceux qui les étudient.

Une autre variante de la thèse précédente nous présente dans l'extase une extrême activité intellectuelle, un travail d'invention qui amène à chaque instant la perception d'idées neuves et séduisantes ³. Qu'il y ait quelquefois de la nouveauté et de la création dans les tableaux de l'extase, c'est probable. Mais on admettra que des extases qui se reproduisaient des centaines de fois pendant des années étaient obligées de se répéter bien souvent et elles déterminaient toujours la même joie. On pourrait dire aussi que ces malades sont heureux à cause de la beauté des spectacles qu'ils contemplent. De Quincey, Beaudelaire, Moreau (de Tours) ne tarissent pas sur les spectacles grandioses, magnifiques, sublimes que présentent les paradis artificiels. Nous avons vu même des appréciations artistiques dans les accès d'une épileptique. Non seulement les sujets admirent, mais ils comprennent tout et ils ont des révélations sur l'essence des choses : enfin, on rattache leur bonheur à leur conviction. La certitude, en effet, est plus grande dans les béatitudes que dans les jubilatons : on peut faire hésiter la croyance d'Alexandre, on n'obtient pas un instant de doute chez Madeleine, même en lui montrant ses contradictions, et nous avons rattaché à cette certitude absolue le sentiment de présence. C'est par cet ensemble de convictions morales, esthétiques, philosophiques, que l'on a souvent expliqué la joie qui envahit l'esprit : « Un panorama plus grand semble remplir l'esprit de joie et du sentiment de

¹ PACHEU, *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, p. 129.

² MONTMORAND, *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 5, 198.

³ J. PACHEU, *op. cit.*, 1911, pp. 181, 392.

son pouvoir mental. C'est un sentiment d'élargissement, le sentiment de l'ouverture subite d'une fenêtre ¹. »

Ces explications intellectuelles présentent les mêmes difficultés que les précédentes. Il y a dans ces sentiments une foule d'illusions qui commencent à être bien connues. Tous les auteurs qui ont étudié ces faits ont noté des sentiments d'admiration qui ne correspondent à aucune réalité. « On est admiratif devant ce qu'on vient de faire ou de dire, on est convaincu de l'éloquence des discours, c'est une véritable duperie que permettait l'absence de contrôle et la plénitude de l'adhésion intellectuelle ². » Certains observateurs consciencieux sont bien obligés de constater l'illusion même dans les intellections des mystiques : « Le mystique a le sentiment de la plénitude, mais il n'a réalisé aucune acquisition comme connaissance... Ruysbroeck ne cite que des redites du catéchisme, il n'en sait pas plus le dernier jour que le premier. C'est l'émotion du nouveau qui s'associe aux souvenirs du mystique et les lui fait paraître comme des vérités nouvelles... L'extase lui donne la foi et la force et les vérités lui semblent divines ³. » Ce sont des illusions qui dépendent du sentiment de béatitude et qui ne peuvent pas l'expliquer.

Devons-nous passer immédiatement aux interprétations physiologiques et rattacher cette béatitude à des modifications viscérales ? Nous allons être ici particulièrement malheureux parce que la béatitude a toujours été la pierre d'achoppement des théories périphériques des sentiments. Dans ces théories, il était entendu que la tristesse était en rapport avec une diminution du tonus musculaire, un ralentissement de la circulation et de la respiration, que la joie était en rapport avec des phénomènes inverses : c'était simple et bien systématique. Malheureusement, comme le remarque déjà Mignard dans sa thèse, toutes les fonctions vitales, respiration, circulation, pression, nutrition sont ici très abaissées : on ne peut songer à expliquer cette joie par une exagération des fonctions physiologiques. « Le sentiment agréable, voilà le phénomène irréductible que Lange et James ne sauraient expliquer parce qu'il se produit en dehors de toutes les conditions prévues, avec les modifications les plus opposées des organes périphériques ⁴. » On a vu dans notre description et dans les graphiques pris sur Madeleine à quel point ces remarques étaient justes. Il faudrait compliquer les théories périphériques, admettre des joies passives comme des joies actives, identiques au point de vue du sentiment conscient, mais très différentes au point de vue de leur déterminant périphérique. Les auteurs seront amenés invinciblement à faire intervenir des modifications cérébrales, c'est-à-dire à abandonner la théorie périphérique de la béatitude.

Une forme particulière des théories viscérales prend ici une importance plus grande et mérite une plus longue discussion, c'est la théorie que l'on peut appeler la théorie sexuelle des béatitudes. L'orgasme qui accompagne l'activation des fonctions sexuelles procure aux hommes et aux femmes une excitation qui est souvent considérée comme le type de la jouissance. Les expressions que l'on emploie pour la décrire sont bien analogues à celle que l'on entend perpétuellement dans la bouche

¹ W. JAMES, Suggestion about mysticism, *Journal of philos. psych. and scientific methods*, 1910.

² KAPLOUN, *Psych. générale tirée du rêve*, p. 119 ; cf. Paul BOREL, Les idées de grandeur dans le rêve, *Journ. de psych.*, 1915, p. 400 ; LYDIARD H. BORTON, Scientific method in the interpretation of dreams, *Journ. of abnorm psych.*, 1916, p. 369-399 ; Bernard LEROY, *Le langage*, 1899, p. 120 ; H. DELACROIX, *Étude d'histoire et de psych. du mysticisme*, p. 120.

³ M. HEBERT, *Le divin*, pp. 46-51.

⁴ MIGNARD, *op. cit.*, pp. 228, 233, 240.

des extatiques. Ceux-ci ont tous au cours de leur consolation de véritables orgasmes sexuels qu'ils dissimulent plus ou moins mais qui sont peu contestables. On est entraîné à étendre cette jouissance spéciale bien intelligible et à expliquer par elle le bonheur bizarre dont ils se vantent.

Cette théorie est en réalité fort ancienne : Krafft-Ebing établissait une relation entre l'instinct religieux et l'instinct sexuel qui procure des jouissances du même genre et Max Nordau rattachait à des explosions des centres sexuels la principale source des voluptés extatiques toujours caractérisées par des rêves d'amour avec Dieu ou avec la Sainte Vierge. Beaucoup d'auteurs contemporains ont noté des faits qui peuvent s'expliquer de cette manière : M. H. Delacroix remarque qu'il y a un schéma affectif commun dans l'extase religieuse et dans la jouissance sexuelle, période de tension et d'excitation, agitation, résistance et attirance, désir, contact, pénétration, resserrement, assouvissement, détente, langueur, fatigue, bien-être, etc.¹ M. J. Leuba insiste très souvent sur ce point : « Il y a chez les mystiques un débordement d'énergie sexuelle qui ne trouve pas son issue ordinaire et qui se répand en sourdine, produisant ces douleurs ineffables, ces pamoisons languissantes, ces fureurs brûlantes que l'on voit à chaque instant dans la vie des saints². » M. Roustant, dans sa préface à *L'amour de Dieu*, de Malebranche, remarque que Mme de Guyon mêle perpétuellement les sentiments de l'amour sexuel aux sentiments religieux³. M. Marcel Hébert et M. de Montmorand, tout en protestant, citent des textes de sainte Thérèse que l'on peut interpréter comme des expressions sensuelles et sont obligés de reconnaître qu'il y a là bien des expressions fâcheuses : « Quoi qu'ils aient la folie de l'amour chaste, leur langage est celui de l'amour le plus passionné⁴. » Je signale aussi le livre bizarre de M. Edmond Cazal, *Le Roman de sainte Thérèse*, qui a été si sévèrement critiqué par G. Etchegoyen⁵.

Cette thèse a été aujourd'hui renouvelée par la psycho-analyse qui n'a pas perdu cette occasion d'étendre à tous les phénomènes de l'esprit ses interprétations pan-sexualistes. On peut signaler à ce propos la thèse de doctorat à la faculté de Genève de M. F. Morel sous ce titre, *Essai sur l'introversio mystique*, Genève 1919, travail analysé et discuté d'une manière intéressante dans l'article de Mlle A. Cochet, « Psychoanalyse et mysticisme », *Revue de Philosophie*, décembre 1920. Nous ne pouvons discuter ici la thèse proprement freudienne, elle repose sur une série de jeux de mots à propos du terme *libido* auquel on donne tous les sens possibles et cette question exigerait une étude générale sur les principes de cette école. Mais nous devons examiner l'interprétation sexuelle en elle-même dans sa forme la plus simple, car elle présente un réel intérêt. Cette discussion nous est imposée par l'étude même de notre sujet extatique. Madeleine nous est connue par un examen immédiat, par des confessions dépourvues d'artifices et non par des documents lointains soigneusement expurgés : la pauvre femme nous présente non pas des allusions voilées, mais des descriptions brutales d'actes sexuels incontestables. Il ne s'agit ni de la blâmer ni de l'excuser, nous constatons seulement, comme on l'a vu, que chez elle les rapports sexuels avec le Bon Dieu jouent un rôle considérable dans les consolations. Dans ce cas certainement plus que dans tous les autres, on serait justifié à étendre l'importance

¹ H. DELACROIX, Sur une mystique moderne, *Archives de psychologie*, décembre 1915.

² J. LEUBA, *op. cit.*, pp. 52, 201 et sq.

³ MALEBRANCHE, *Traité de l'amour de Dieu*, Introduction de R. D. ROUSTAN, 1923.

⁴ DE MONTMORAND, *op. cit.*, p. 63.

⁵ ETCHEGOYEN, *Bulletin hispanique*, oct.-déc. 1921.

de la jouissance sexuelle et à dire que c'est elle qui donne le ton optimiste à toute la période.

Cependant, Madeleine elle-même qui a l'expérience des choses proteste avec indignation contre cette interprétation : « Ce qui m'arrive de doux et de consolant dans mes relations avec Dieu ne dépend pas de moi et je choiserais plutôt la croix, puisque souffrir est le moyen de prouver que l'on aime et puisque j'ai tout autant de joie quand je suis sur la croix... Puisque Dieu me veut consoler de cette manière, je lui rends grâce, mais j'aurais préféré avoir moins de ces jouissances, puisque d'ailleurs je suis tout aussi heureuse sans les avoir en aucune manière. » Dans cette protestation, Madeleine se trouve d'accord avec beaucoup d'écrivains. W. James disait déjà que cette manière d'interpréter le bonheur religieux est vide de sens : autant dire qu'il est une aberration de la fonction digestive à cause des allusions à Bacchus et à Cérès, car les métaphores tirées du boire et du manger sont tout aussi fréquentes : « Goûtez, dit le psalmiste, et voyez combien le Seigneur est bon, mon âme a soif du Dieu vivant, heureux ceux qui ont soif de la justice car ils seront rassasiés. » Et bien souvent les Évangiles représentent la félicité céleste sous l'image d'un banquet ¹.

Ces discussions sont très justes mais, si je ne me trompe, elles sont incomplètes, car elles portent toujours sur l'interprétation des paroles et des métaphores et non sur l'étude de l'orgasme sexuel lui-même et du rôle qu'il joue dans les extases : il faut aborder le problème avec plus de simplicité et de brutalité. Notre malade nous en fournit l'occasion, car précisément elle a, bien malgré elle, de nombreux phénomènes sexuels dans tous les états. Cette excitabilité sexuelle me paraît dépendre d'abord de son âge, quarante-cinq ans, ensuite d'un détail de sa maladie, la contracture des jambes, qui détermine fréquemment des resserrements étroits des cuisses l'une sur l'autre. Il n'est pas surprenant que cette friction continuelle de la région clitoridienne produise des excitations sexuelles chez une femme qui approche de la ménopause. Ces phénomènes déterminent des sentiments très variés suivant les dispositions morales où se trouve le sujet et nous permettent d'étudier avec plus de précision les rapports de l'orgasme sexuel avec le bonheur extatique.

En premier lieu, l'acte sexuel, surtout chez la femme, peut exister avec ses réflexes caractéristiques et paraître à peu près indifférent. Bien des femmes peuvent être fécondées sans jouissance, elles peuvent même avoir des contractions vaginales et des sécrétions avec un sentiment à peu près nul. C'est un fait incontestable dont beaucoup de malades névropathes se plaignent amèrement. C'est ce qui existe très souvent chez Madeleine, car j'ai dû constater souvent le gonflement, la congestion, et la sécrétion des parties et j'ai même dû lui faire prendre des soins spéciaux, sans que la malade présentât aucun phénomène psychologique à ce propos.

En second lieu, l'acte sexuel, quand il est senti, n'est pas toujours senti agréablement : nombre de névropates épuisés le ressentent au contraire très douloureusement. Or, il y a très fréquemment chez Madeleine de ces souffrances sexuelles et les rêves de coït sont souvent des tortures. Naturellement, elle les attribue alors au Diable et elle les repousse avec horreur au lieu de s'y abandonner avec plaisir : « Le Démon voulait m'étreindre cette nuit, mais, vraiment, je n'ai pas eu de mérite à résister, le dégoût et la souffrance étaient trop grands... J'ai souffert abominablement, j'étais brisée de fatigue... N'est-ce pas terrible à la fête de la Purification de la Vierge d'avoir

¹ Cf. Lucien ROURE, *En face du fait religieux*, 1908, p. 165 ; MONTMORAND, *Revue phil.*, oct. 1903, pp. 351, 353.

de telles tentations aussi répugnantes que terribles. » Pendant toute la période des tortures, ces excitations sexuelles qui reviennent fréquemment déterminent toujours ces sensations de souffrance et d'horreur. L'excitation sexuelle à elle toute seule ne suffit donc pas pour faire naître la joie, pour transformer l'état de torture en extase. Bien au contraire, elle subit la loi commune de l'état pendant lequel elle survient, elle est mauvaise à un moment où tout est mauvais, elle n'est qu'un supplice de plus à un moment où tout est un supplice.

Mais allons plus loin, considérons des actes sexuels réussis qui se présentent dans des conditions de repos, de charge sexuelle suffisante et qui amènent la jouissance normale. Ces actes ne provoquent pas chez les individus normaux ces bonheurs ineffables et surtout ils diffèrent nettement du bonheur de l'extase par la durée. Un des grands caractères de l'acte sexuel, caractère qui joue même un rôle dans la jouissance, c'est qu'il est une décharge rapide de forces accumulées et que par conséquent il ne peut guère se renouveler fréquemment sans interruption. Je veux bien que chez la femme, ou du moins chez quelques femmes, la décharge soit plus lente et plus prolongée, mais il s'agit d'une question de mesure et une jouissance sexuelle normale ne dure pas quarante-huit heures sans interruption ; or, les extases peuvent se prolonger sans interruption plusieurs journées. Justement notre malade nous fournit des observations très caractéristiques d'actes sexuels provoqués dans des périodes d'équilibre par cette masturbation involontaire due à la contracture des cuisses. Ces actes sont alors courts et tout à fait normaux : la pauvre femme en est toute honteuse et va se confesser après cet accident, tandis qu'elle n'éprouve pas le besoin de le faire quand le Diable n'a réussi qu'à lui faire du mal. Dans cette période, elle a rêvé à un homme tout à fait normal ou à une collection de petits anges qui l'ont trop chatouillée : « J'ai tout ressenti, comme si cela était arrivé réellement et j'ai eu pendant un moment un honteux plaisir. J'en suis désolée, et vous vous moquerez de mon orgueil de vertu, il est bien humilié. » Eh bien, dans ces cas, il n'est pas question de rapports avec le Bon Dieu, il n'y a pas de grandes joies durant indéfiniment, ce n'est pas du tout le bonheur de l'extase. Il y a ce mélange de plaisir et d'amertume, cette brièveté de l'heure qui passe et tous les attributs de nos pauvres bonheurs terrestres. Ces jouissances normales se présentent quelquefois au cours des périodes de tentation et de sécheresse, mais le plus souvent dans les périodes d'équilibre, quand la malade est à l'époque des règles. Ici encore, c'est l'état du sujet qui impose sa forme à l'orgasme sexuel et non cet orgasme qui modifie l'état de l'esprit.

Enfin, nous arrivons aux rêves sexuels que nous avons décrits, où le Bon Dieu fait des merveilles. Ils sont bien remarquables et décrits avec une éloquence impressionnante ; mais je suis de l'avis de Madeleine : ce ne sont pas des jouissances sexuelles ordinaires, elles sont trop suaves, trop prolongées, trop poétisées. De quel droit affirmer que ce sont ces phénomènes sexuels qui font le bonheur de l'extase, quand dans tous les états précédents nous avons vu ce même phénomène incapable de procurer le bonheur extatique. Pourquoi ne pas reconnaître que, maintenant comme précédemment, les phénomènes sexuels, toujours les mêmes, sont transformés par l'état extatique qui les rend purs, c'est-à-dire sans mélange de douleurs, de fatigues, de regrets, de remords, et qui leur permet de se prolonger indéfiniment.

Plaçons-nous maintenant à un autre point de vue, considérons l'autre terme du problème, le bonheur extatique lui-même. Est-il toujours associé avec cette jouissance sexuelle perfectionnée ? On ne peut soutenir une pareille absurdité qu'en transformant tout à fait le sens des mots. Comme le délire de Madeleine est un délire d'union avec Dieu et par conséquent un délire social, on peut admettre par convention que tous les

phénomènes sociaux sont des phénomènes sexuels, on pourra dire alors que l'extase est toujours accompagnée d'un bonheur sexuel. Mais laissons les jeux de mots et notons les faits.

Voici Madeleine au comble du bonheur extatique : elle est enceinte de Dieu ou elle nourrit Dieu de son lait. Je veux bien que dans la grossesse et l'allaitement il y ait des associations d'idées qui rappellent la conception et le coït, mais ce n'est pas un coït en acte, et les nourrices n'ont pas perpétuellement l'orgasme sexuel. Madeleine est avec Jésus-Christ enfant, ou mieux, elle est Jésus-Christ lui-même, elle lève ses petits bras pour s'offrir à son père ; elle voit les spectacles que Jésus lui montre, elle admire avec lui les paysages, elle écoute des enseignements philosophiques interminables : « Oh ! le délicieux bavardage ! Un mot de Dieu dit à l'oreille du cœur dissipe bien vite les plus cruelles amertumes ». Ce sont des entretiens amoureux, soit, mais l'entretien amoureux est-il un coït et le sentiment qu'il procure est-il uniquement celui de l'orgasme sexuel ? C'est ce qu'il faudrait d'abord démontrer. Le bonheur que lui procurent « ces lumières qui éclairent des choses obscures pour tout le monde » est-il uniquement une jouissance sexuelle ? Enfin, très souvent, l'extase est remplie par les scènes de la Passion : Madeleine secourt Jésus au jardin des Oliviers, ou bien elle est elle-même Jésus, elle sent les épines s'enfoncer sur son front, elle est crucifiée et reste toute la nuit les bras en croix : « Comme je suis honteuse d'être si heureuse à ce moment-là. Je sens un fer rouge qui traverse mes pieds et mon cœur est inondé d'une joie si pure ». Où est la fonction sexuelle ? Comment est-elle excitée ? Il faut encore commencer par imaginer que le mot douleur signifie jouissance sexuelle. Vraiment, je ne puis m'empêcher de trouver que Madeleine a singulièrement raison quand elle écrit : « Ce que j'éprouve dans les états particuliers où Dieu me plonge ne ressemble guère aux impressions naturelles qui donnent du bonheur aux autres hommes. Mes jouissances sont bizarres, il est impossible de s'en faire une idée quand on ne les a pas ressenties. »

Les mêmes remarques pourraient être faites encore plus justement à propos des autres béatitudes. Très souvent la satisfaction sexuelle manque complètement, à moins que le bonheur procuré par le système de Berkeley et par la vision de la racine carrée de - 2 ne soit aussi appelé sexuel. Quand le plaisir sexuel se présente et cela arrive quelquefois, même dans les intoxications par la morphine qui le supprime d'ordinaire, il prend des caractères tout à fait spéciaux déterminés par la béatitude elle-même. Même en considérant cet aspect particulier de l'interprétation viscérale, nous arrivons à la conclusion qu'il n'est guère possible d'expliquer les béatitudes de cette manière.

Une tout autre interprétation des béatitudes a été indiquée par divers auteurs qui tiennent compte davantage des modifications de la conduite. C'est dans cette direction qu'il me paraît juste de s'engager.

Depuis longtemps, les béatitudes sont expliquées par une modification en quelque sorte négative de la conduite, par la disparition de tout effort et de toute attention vraiment active. Ribot disait déjà d'une manière un peu vague que dans l'extase il y a un abandon au sentiment pur, indifférencié, avec l'absence de toute préoccupation étrangère au sentiment lui-même ¹. M. Leuba exprimait une idée du même genre : « Il y a affranchissement de toutes les impressions à l'exception de celles qui excitent le sentiment », et dans son dernier livre il ajoute - « L'impression de vitalité intense et de

¹ RIBOT, *Rev. philos.*, juin 1902.

puissance sans limite dont les drogues gratifient si abondamment ceux qui y recourent tient pour une forte part à la disparition des contraintes sociales, de toute tension, de tout labeur continu et méthodique ¹. » M. G. Dumas, commentant d'ailleurs l'interprétation de Mignard, admettait que ces joies sont dues à l'absence d'inhibition, à la complète réalisation de la tendance au repos : « Car il y a des tendances au repos comme il y a des tendances à l'action et le sommeil est un besoin dont la réalisation ne laisse pas d'être agréables ². » C'est, en effet, M. Mignard, dans sa thèse sur *Les béatitudes chez les idiots et chez les déments*, qui a formulé avec le plus de précision l'interprétation de ces sentiments de bonheur particulier par la suppression de tout effort et de toute crainte : « Ces malades n'ont pas de souffrances, ils ne font rien, ils n'essayent pas de repousser une pensée nouvelle... L'anxieux mélancolique tourmenté par la pensée de son impuissance résiste aux sollicitations extérieures par un pénible effort ; dans la béatitude, le sujet laisse l'action et la pensée se faire comme elles veulent, c'est un doux abandon ³. » La béatitude semble donc pour ces auteurs un sentiment agréable produit par la suppression de toute contrariété qui pourrait s'opposer à l'activation des tendances. Cette hypothèse semble bien justifiée par l'attitude de ces sujets qui non seulement ne semblent pas faire d'efforts, mais qui ne font rien du tout et qui ne bougent pas. En outre, leurs expressions nous montrent bien la disparition des interrogations obsédantes et des idées catastrophiques, c'est-à-dire la disparition des efforts et des peurs de l'action.

Il y a chez eux un sentiment très net qui est visiblement en rapport avec cette absence d'efforts, c'est le sentiment de l'automatisme : « Les eaux, disait Sainte-Thérèse, coulent de la source même et l'esprit cesse d'agir quoiqu'il ne comprenne pas ce qui se passe. » « Il faut se laisser posséder, agir, mourir sans résistance, disait Mme de Guyon. » « Le caractère essentiel de tous les états mystiques, disait M. de Montmorand, c'est la passivité. » Tous les béats expriment ce sentiment : « Les idées viennent, disait Maine de Biran dans son Journal intime, sans aucun effort, sans aucune opération active, comme par une vue et une sorte de sentiment passif, très doux à éprouver. » Il parle sur ce point exactement comme Madeleine : « C'est un être qui marche en moi et qui ne paraît pas être moi. » Ceux qui ont échappé à la mort parlent du déroulement qui s'est fait dans leur esprit, les haschischés, comme les morphinomanes, restent en contemplation devant ce qui se passe dans leur esprit sans qu'ils aient à intervenir le moins du monde. Ce sentiment fondamental d'automatisme joue un rôle dans le sentiment d'inspiration et aussi dans le sentiment plus complexe que la connaissance est mystérieuse. Pour penser, il nous faut d'ordinaire un travail et des efforts d'attention. « Je n'ai pas besoin de raisonner et de faire attention comme vous pour penser », disait Madeleine. « Ils disent sentir par le fond de l'âme, par la pointe de l'âme pour marquer que cette conscience ne se fait pas par le concours des facultés intellectuelles ordinaires ⁴. »

Tout cela est juste et l'absence d'efforts sous toutes les formes doit jouer un grand rôle dans les béatitudes. Pouvons-nous conclure cependant que ce seul fait négatif en donne l'explication complète ? Ce serait méconnaître un grand fait pathologique bien différent des béatitudes sur lequel nous avons beaucoup insisté, le sentiment du vide. Ce sentiment est justement caractérisé lui aussi par l'absence de toute peur de l'action, de tout arrêt, de tout effort, en un mot de toute régulation de l'action. C'est là que l'on

¹ LEUBA, *Rev. philos.*, juin 1902 ; *Psychologie du mysticisme*, 1925, p. 45.

² G. DUMAS, *L'expression des émotions*, *Rev. philos.*, mars-avril 1922, p. 244.

³ MIGNARD, *op. cit.*, pp. 179, 235, 254.

⁴ L. ROURE, *op. cit.*, 1908, p. 19.

voit fleurir le sentiment d'automatisme, le sentiment de l'action involontaire de l'esprit, le sentiment de l'influence mystérieuse, etc. Or, dans les états où se développe le sentiment du vide, il n'y a aucune trace de la joie ou de la béatitude. Plusieurs des sujets dont je viens de parler ont connu le sentiment du vide et s'indignent à la pensée de le comparer avec le sentiment de la béatitude. Zc. a été longtemps dans le vide, elle trouvait le monde irréel et se sentait automate avant sa tentative de suicide, depuis qu'elle est tombée dans le puits et qu'elle est dans la béatitude, « elle n'a plus du tout le même sentiment puisqu'elle sent de la beauté et de la joie dans tout ». Madeleine a été plongée dans les sécheresses qui sont une forme de vide et n'avait plus à ce moment aucun effort, ni aucune crainte, mais elle n'avait pas non plus la moindre joie. Elle aurait été bien stupéfaite si on lui avait dit que son sentiment de joie pendant l'extase était identique à son sentiment de vide dans les sécheresses.

Il y a, dans les béatitudes, un sentiment positif de joie qu'il ne faut confondre avec de simples négations de l'effort et de la tristesse. Le simple repos, le sentiment du sommeil ne suffit pas pour produire une telle joie, l'activation de la régulation du repos détermine le sentiment de la fatigue qui n'est pas du tout le sentiment de la joie et, si quelque joie survient au cours du repos, c'est précisément parce qu'il est en train de cesser, que l'activité revient et que des représentations de triomphe apparaissent. La béatitude n'est donc pas uniquement un état négatif, ce n'est pas uniquement un repos ou un sommeil ; les sujets n'arrêtent pas l'action pour se reposer, ils ne sont pas dans l'inaction. Il y a chez eux une forme d'activité et une régulation de cette activité qui est particulière à ces états et qui doit expliquer la joie béate.

4. - Les introversions

[Retour à la table des matières](#)

Pour préciser un peu la difficulté, il me semble nécessaire de diviser le problème que présente la béatitude. Il y a dans ces états une attitude ou une conduite particulière que l'on peut appeler la conduite spirituelle, faite d'inaction motrice à peu près complète chez les uns, tout à fait complète chez les autres, et d'une activité intense de la pensée. Il y a ensuite un sentiment particulier de joie qui se développe à l'occasion de cette pensée. Laissons de côté pour le moment le développement de ce sentiment de joie et étudions cette conduite d'un individu qui ne bouge plus, qui n'agit plus d'une façon motrice, mais qui se borne à agir intérieurement sous forme d'imagination et de pensée.

Pour comprendre cette vie devenue de plus en plus spirituelle, il est bon de rapprocher les béats d'un groupe de malades fort étudiés aujourd'hui qui présentent une conduite du même genre. En étudiant les déments précoces de Krœpelin, Chaslin a décrit un état mental qu'il appelle *l'état discordant*, et M. Bleuler, de Zurich, un état analogue qu'il appelle *schizophrénique*. Un des symptômes intéressants de cet état bien mis en lumière par M. Minkowski, c'est *l'introversion ou l'autisme*, caractérisé par

une réduction de plus en plus grande de la vie extérieure et des relations sociales et une concentration intérieure de toute l'activité sous forme de pensée ¹.

Une observation caractéristique, celle d'une jeune fille de trente ans que je désignerai sous le nom de Cécile, précisera cette étude ². Il y a dans la famille des antécédents héréditaires et des troubles névropathiques, cependant cette jeune fille paraissait non seulement normale, mais remarquablement intelligente jusqu'à vingt-trois ou vingt-quatre ans. Elle parlait couramment plusieurs langues et s'intéressait vivement aux études surtout littéraires. Quoiqu'elle fût peu pratique et ne s'occupât guère du ménage et des questions matérielles, elle travaillait beaucoup, étudiait les poésies de divers pays, traduisait des livres et semblait fort capable de réussir dans une carrière de critique littéraire qu'elle ambitionnait. Sans doute, elle avait présenté quelques cauchemars nocturnes, des cris pendant le sommeil, des périodes de tristesse peu marquée et des périodes de légère agitation joyeuse, sans doute elle soutient encore maintenant qu'elle a toujours été une malade depuis son enfance, mais son entourage ne s'en rendait pas compte.

Cette jeune fille éprouva des bouleversements et des fatigues pendant la guerre ; elle fut infirmière dans un hôpital et fut épuisée par les fatigues et les émotions ; elle dut changer de ville et de pays et s'adapta difficilement. Vers l'âge de vingt-quatre ans, elle présenta pour la première fois une allure bizarre qui alarma. Elle cessait de s'intéresser à ses diverses occupations, se plaignait d'être fatiguée et se laissait aller à raconter des histoires étranges. « Un jeune homme marié à une de ses amies, disait-elle, n'aimait pas sa femme, mais avait de l'amour pour elle ; il avait l'intention de quitter son ménage et de l'épouser. » La tranquillité avec laquelle Cécile affirmait cette histoire d'ailleurs complètement inexacte, l'indifférence avec laquelle elle exprimait des idées qui pouvaient avoir de graves conséquences et la facilité avec laquelle elle semblait les abandonner déterminaient l'étonnement. La jeune fille reçut quelques soins et le rétablissement parut complet pendant quelque-, mois. Mais tout recommença et un certain nombre de symptômes mentaux se développèrent de plus en plus. Quoiqu'ils aient présenté des oscillations, ils n'ont jamais disparu et se sont plutôt aggravés pendant les six dernières années.

Le trouble de la conduite le plus apparent, est une *inaction* de plus en plus complète : Cécile a supprimé peu à peu à peu près toutes les actions agréables, mais superflues ; elle ne veut plus sortir, elle ne veut plus faire aucune visite, ni aller à aucune réunion. Ce n'est pas qu'en fait on ne la conduise à faire quelque visite, mais c'est qu'alors on lui a imposé une sortie, car elle n'est guère capable de résistance et elle obéit assez facilement dès qu'on insiste. Mais elle se laisse traîner avec indifférence, ne regarde rien, écoute à peine et surtout refuse absolument de rien dire à personne. Chez elle ou chez les autres, elle dit à peine bonjour et reste silencieuse dans un coin. Elle a renoncé à toute étude et à peu près à toute lecture, elle ne range aucun objet dans sa chambre, ne cherche aucun ordre ni aucun décor. Dès qu'elle est rentrée, elle s'affale sur un fauteuil, ou cherche à s'étendre sur son lit. Quelques rares actions habituelles sont conservées : elle mange correctement sans dire un mot, elle fait sa toilette, et, quand sa mère ou son frère sont malades, elle leur donne quelques soins : elle n'a pas complètement supprimé l'action, elle l'a réduite à ce qui lui paraît l'essentiel. En dehors de ces actions habituelles, on ne peut fixer l'attention et l'intérêt que pendant un moment ; on peut quelquefois la faire regarder un spectacle dans la

¹ MINKOWSKI, *La schizophrénie*, Psychopathie des schizoïdes et des schizophrènes, 1927.

² À propos de la schizophrénie, *Journal de psychol.*, 15 juin 1927.

rue, la faire lire quelques lignes, l'amener à parler un peu, mais ces actions provoquées ou quelquefois spontanées durent très peu : elle écoute bien et répond justement pendant quelques minutes, puis devient indifférente et ne répond plus guère.

Dans ses paroles, la malade exprime quelques sentiments ; en effet, elle a gardé quelques sentiments corrects : elle a de l'affection pour les membres de sa famille et exprime de temps en temps de l'inquiétude pour la santé de sa mère ou pour celle de son frère qu'elle paraît aimer. Elle a quelquefois des sentiments qui appartiennent à la série mélancolique et que j'ai décrits sous le nom de sentiments de péjoration. Les personnes qui l'entourent paraissent désagréables, laides, « des monstres de laideur, avec des yeux verts et des oreilles énormes » ; elles n'expriment que « de mauvaises mœurs, les vices, l'immoralité, l'ingratitude ». La ville de Paris, le quartier où elle habite, les meubles de l'appartement, tout est devenu « affreux, vulgaire, sale ». Mais de tels sentiments sont rares et ne durent pas longtemps. Plus souvent, on observe des sentiments de tristesse moins profonde, « les sentiments de morosité ». « Je suis triste et faible, triste de ma propre vie... je suis fatiguée, surfatiguée, jamais reposée, je ne m'intéresse à rien, pas même à vivre, tout m'est égal, rien me plaît, je ne veux rien faire. » Ces sentiments arrivent jusqu'à la série des sentiments du vide : « Plus rien ne m'alarme, plus rien ne me touche, tout est vide autour de moi, c'est comme si je venais de tomber du ciel dans un monde où il n'y a plus rien... tout est loin et absent... » Mais il faut insister sur ce fait que de telles expressions ne sont pas fréquentes et que la malade ne paraît pas souffrir de ces sentiments du vide. Enfin, il faut noter plus fréquemment des sentiments d'un autre ordre : les sentiments de tension ou de pression, qui prennent chez elle la forme typique de l'inquiétude et de l'ennui. Elle s'ennuie toujours là où elle est, elle voudrait toujours être ailleurs : « Qu'on change ma vie, j'en ai la nausée. » Mais, je le répète, ces sentiments ne semblent pas jouer un rôle considérable.

Un autre symptôme prend, en effet, un tel développement qu'il efface l'expression des sentiments, c'est la rêverie dans laquelle la malade paraît se complaire indéfiniment. J'ai souvent décrit « l'histoire continuée » au cours des névroses ; il est rare qu'elle prenne un aussi grand développement. Cécile se raconte ou, si l'on préfère, se joue à elle-même continuellement, sous forme d'attitudes, de représentations et surtout de paroles intérieures, une foule de petits drames, dans chacun desquels elle a un rôle prépondérant. Voyons d'abord le contenu ou les sujets de ces interminables comédies. On est disposé à croire que ces représentations portent exclusivement sur des histoires d'amour. Cela paraît assez juste au premier abord, car un certain nombre de rêveries de Cécile portent souvent sur le mariage : elle se déclare rarement aimée et recherchée par quelqu'un, elle se considère presque toujours comme déjà mariée. Le nom seul du mari varie : pendant trois ans, elle était mariée au prince russe T., puis à un prince allemand, puis à un prince anglais et enfin pendant une longue période à un prince à la fois allemand et anglais, descendant de la famille de Byron. La rêverie porte sur la famille illustre du mari, sur ses antécédents, sur le mariage qui s'est fait il y a longtemps, quand elle avait dix-huit ans ; chose curieuse, ce mariage lui-même et les débuts du ménage n'ont aucun intérêt pour la malade. Elle ne s'invente pas seulement un mari, mais elle se construit un frère, une sœur, avec qui elle a d'excellentes relations. La chose qui l'intéresse le plus dans le mariage, ce n'est pas le mari, qui joue un simple rôle officiel, ce sont les relations de famille et avant tout les enfants. Si on veut chercher dans ces rêveries une tendance qui se satisfait, ce n'est pas la tendance sexuelle qu'il faut mettre au premier rang, c'est la tendance maternelle : Cécile est beaucoup plus mère qu'elle n'est épouse. Quel que soit le mari adopté, elle a toujours trois enfants : l'aînée est « une fille charmante, blonde aux yeux bleus, un nez droit,

une bouche fine et bien dessinée, l'idéal des petites filles, qui ressemble à sa mère, mais bien plus jolie ». Les deux autres sont des garçons délicieux, mais très jeunes encore. Cécile rencontre ces enfants dans les rues de Paris, surtout, quand elle vient me voir, et elle me raconte « qu'elle est encore toute bouleversée, parce que la charmante petite fille avait l'air bien triste. Cela est naturel, puisqu'on la sépare de sa mère et puisqu'il est impossible que sa mère l'embrasse quand elle la rencontre ».

La mère et le père, en effet, sont compromis dans de terribles conspirations : quoiqu'ils soient nobles et de race princière, ils ont des opinions socialistes avancées, et, pour délivrer les peuples des tyrans oppresseurs, ils n'ont reculé devant aucun crime, et il ne faut pas que leurs adorables enfants deviennent responsables des forfaits nécessaires de leurs parents.

Les crimes jouent un grand rôle dans l'imagination de Cécile : elle ne se borne pas à assassiner tous les grands personnages possibles, elle assassine toutes les personnes qui lui déplaisent le moins du monde. Une personne lui paraît-elle avoir « une tête de Chinois ou de Persan », c'est-à-dire est-elle perçue d'une manière déplaisante et incomplète avec sentiment de péjoration, « il faut qu'elle disparaisse, elle est déjà morte ; je la suppose (ou je la crois) déjà morte comme un insecte qu'on écrase » ; elle construit un long roman dans lequel elle-même ou ses affiliés exécutent la sentence. Les histoires de ces crimes contre les tyrans ou contre les personnes déplaisantes sont énormément compliquées : il y a des associations, comme celle « des chaînes brisées », des complots, des guet-apens, des combinaisons pour faire disparaître les cadavres, qui forment de beaux chapitres de ces interminables romans.

En même temps que ces romans criminels, il y a de simples romans ambitieux. Cécile se construit une famille : elle sacrifie ses parents, mais, comme elle garde de l'affection pour eux, elle les réduit au rôle de grands-parents. Le plus souvent sa mère véritable est une actrice très célèbre, d'une beauté éblouissante, qui descend des anciens rois français Capétiens et en même temps de Richelieu. Par une généalogie bizarre, elle se rattache à Achille lui-même, ce qui ne l'empêche pas d'être une cousine de Renan. Cette actrice a été, bien entendu, mariée à un prince célèbre et a eu une carrière très brillante, ce qui a permis à sa fille Cécile d'entrer en relation avec les plus grands personnages de la politique et de la littérature.

Cécile, en effet, a eu les plus grands triomphes littéraires ; comme elle a beaucoup étudié toutes les littératures et qu'elle les admire, elle s'attribue à elle-même les œuvres qui semblent les plus intéressantes et elle est l'auteur de plusieurs volumes de poésies célèbres. Ces livres sont publiés, il est vrai, sous un autre nom, mais c'est un malentendu : « C'est moi qui ai fait ces vers, on me les a volés, et c'est moi qui, en réalité, suis cette poétesse que l'on vante dans les journaux... Je suis aussi l'auteur de bien des romans dont une partie seulement a été publiée sous des noms d'auteurs conventionnels. » Non seulement elle se confond avec les auteurs des livres célèbres, mais quelquefois elle veut être aussi leurs personnages : c'est ainsi qu'elle imagine un roman pour montrer qu'elle est la Marguerite de Faust. Il est inutile d'insister davantage sur les détails de ces histoires qui seraient interminables ; il est plus important de noter la forme de croyance qui accompagne ces récits.

Il y a des périodes, en général à l'époque des règles, dans les jours qui les suivent, ou bien à la suite d'une fatigue, où Cécile perd la conscience de ses rêveries. Si elle se trouve seule avec une personne étrangère ou avec une personne qu'elle n'a pas vue depuis longtemps, elle se laisse aller à raconter ses étranges histoires avec conviction.

Quelquefois, elle lance devant sa mère un mot malheureux : « Enfin ! où sont mes enfants ? Pourquoi me les cacher indéfiniment ? » Il arrive même que les choses deviennent plus graves : Cécile écrit réellement des lettres absurdes à des personnages étrangers, à de grands écrivains morts depuis longtemps, ou même à la police pour se plaindre ou pour réclamer des renseignements. Tantôt elle laisse traîner ces lettres sans s'en inquiéter, tantôt elle va jusqu'à les mettre à la poste, et il en résulte des désagréments. Dans sa conduite même, on note des attitudes qui sont en rapport avec tel ou tel rêve : elle manifeste de l'antipathie aux jeunes femmes récemment mariées, comme si elle en était jalouse ; elle se prend de passion pour de jeunes enfants qu'elle semble adopter comme les siens et les abandonne brusquement quand elle n'accepte plus la rêverie correspondante. Je suis disposé à croire que le symptôme de fausses reconnaissances qui apparaît à ce moment est un phénomène du même genre et dépend d'une croyance brutale sans critique.

Mais ces périodes sont rares et de très courte durée : presque toujours ces histoires se présentent sous la forme de rêveries conscientes, tout à fait analogues malgré leur exagération aux « histoires continuées » qui réjouissent bien souvent les individus les plus normaux. Il est visible que Cécile ne prend pas au sérieux ce qu'elle se raconte à elle-même : elle refuse les enquêtes que je lui propose de faire pour vérifier, car elle sait très bien que « cela n'aboutira à rien ». Elle vient elle-même me raconter ces histoires en me priant de ne pas les révéler à ses parents, car « cela la rendrait ridicule ». Elle dit elle-même qu'elle a changé d'histoire : « L'autre était un thème épuisé. » Elle rit elle-même de certaines anecdotes : « Je me moque de moi-même quand je me surprends avec des injures à la bouche comme un perroquet contre tous les gens que je rencontre. » Elle se vante de temps en temps d'avoir moins rêvé : « Vous m'avez ramenée sur terre, heureusement, je veux moins tuer les gens et je suis plus tranquille... Il faudrait que je puisse m'occuper à autre chose, que je change ma vie... J'ai tellement inventé ma vie que je ne sais plus ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas... Il y a des rêves dont je me réveille moi-même et je sais que ce n'est pas le fil de la réalité... Grâce à Dieu, je ne me suis jamais créé un ami imaginaire dont je ne puisse me débarrasser... Mais y il a des moments où cela m'est difficile, cela tourne dans ma tête comme une roue, j'embrouille tout, et il ne faut pas trop me faire honte de ces petites histoires amusantes. » Il y a là non seulement la conduite du jeu, mais une certaine conscience du jeu.

Sans doute, il y a de fortes différences apparentes entre la béatitude et l'introversion et on ne peut guère confondre Madeleine et Cécile : il est bien probable que Cécile tire de ses rêveries une certaine jouissance, mais elle ne l'exprime guère et cette jouissance modérée ne peut être confondue avec la joie énorme des extatiques. Sans doute Cécile réduit beaucoup son activité externe, mais elle ne la supprime pas entièrement comme Madeleine ; elle répond encore un peu à tout le monde, au moins au début des conversations, elle fait encore à peu près les actes simples qu'on lui demande, tandis que Madeleine est immobile comme une statue. Enfin et surtout l'introversion de Cécile avec quelques exagérations au moment des règles est absolument continuelle depuis des années, tandis que les extases de Madeleine sont assez rares et n'occupent que deux ou trois jours de temps en temps ; dans les autres périodes beaucoup plus longues, elle a une vie externe tout à fait différente.

Ces différences ne doivent pas cependant être exagérées et ne me paraissent pas suffisantes pour supprimer le rapprochement. Les sentiments de joie sont ici des phénomènes secondaires et variables que nous étudierons plus tard. L'inaction présente tous les degrés, elle n'est pas absolue même chez Madeleine qui, en m'incorporant à

son rêve arrive à me répondre et à faire tous les actes que je demande. Il y a, d'autre part, des moments où Cécile, dès qu'elle est ou se croit un peu fatiguée, ne répond plus à personne et reste immobile, roulée sur un fauteuil. On peut observer bien souvent des phénomènes d'introversion qui se présentent par crises. J'ai décrit autrefois, en 1892, les fixités de Maria, puis, en 1896, « les crises d'idées de Marcelle », le mot d'introversion n'y était pas, mais le même syndrome était décrit. Les crises de rumination des psychasténiques les immobilisent et les isolent souvent pendant plusieurs heures et tranchent sur leur activité ordinaire. Il est bien probable qu'au début l'état d'introversion de Cécile était loin d'être aussi continu et que l'on pouvait observer des rémissions.

L'inaction des béats ne dépend ni d'une paralysie, ni d'une anesthésie, mais d'une indifférence complète à ces actions primaires qui seraient provoquées par les stimulations externes et nous retrouvons cette même indifférence chez les schizophrènes de M. Bleuler. Tout l'intérêt se trouve concentré sur une vie interne faite de représentations et non d'actions. Les vrais extatiques et même les intoxiqués considèrent la vie qu'ils ont alors comme tout à fait différente de leur vie normale : « Je suis transportée bien loin dans une autre vie. » C'est là une interprétation et nous pouvons observer que dans cette vie toute différente il y a encore des conversations, des conférences, des relations sexuelles, etc. Mais tous ces actes sont transférés sur un autre plan, puisqu'ils se présentent sans nécessiter aucun mouvement du corps et sans amener aucun changement extérieur. Cécile répète aussi qu'il faut changer sa vie et en fait elle la change, puisqu'elle vit en imagination dans un autre milieu, avec d'autres personnages et sans faire de mouvements : les conduites de ces deux groupes de malades sont fort comparables. Aussi n'est-il pas surprenant que plusieurs auteurs aient employé les mêmes mots pour désigner les attitudes de ces différents malades. Pour M. F. Morel¹, des extatiques comme Plotin ou saint Jean de Dieu sont des introvertis et M. R. W. Thouless résume les états de sainte Thérèse en disant qu'elle traverse une phase d'introversion suivie d'une phase d'extroversion.

Il est donc juste d'étudier ici les interprétations de la schizophrénie qui ont été proposées pour voir jusqu'à quel point elles pourraient être appliquées à nos béats. M. Bleuler a fait, à propos des schizophrènes, une observation très intéressante qui me paraît s'appliquer exactement à nos malades, c'est qu'il n'y a chez eux aucune véritable destruction d'une fonction psychologique, que toutes les opérations, perception, langage, mémoire, etc., peuvent s'exercer correctement. C'est ce que j'appelais autrefois l'absence de *détérioration* chez les névropathes, c'est ce que l'on traduit un peu grossièrement en disant qu'il n'y a pas chez ces malades de lésions organiques localisées.

Pour préciser ces notions, appelons *tendances primaires* les tendances qui sont mises en activation par des stimulations d'origine externe et qui aboutissent à des actes capables de modifier le monde extérieur. Toutes ces tendances primaires subsistent intactes chez nos malades, et je peux parvenir à faire faire une traduction difficile par Cécile. Les actes primaires ne manifestent aucun trouble ; même quand ils sont complexes, ils se présentent avec toute la série des mouvements successifs qui les constitue.

M. H. Claude a fait observer tout à fait justement que cette observation ne pouvait pas être généralisée immédiatement à tous les malades groupés autrefois un peu

¹ F. MOREL, *Essai sur l'introversion mystique*, Genève, 1918.

arbitrairement dans la démence précoce de Krœpelin. Il admet que dans certains cas la démence est réellement plus profonde et qu'il y a de véritables destructions psychologiques, ce qui correspondrait à des lésions anatomiques de l'écorce. Cette dernière remarque a pour moi peu d'importance car les troubles, quels qu'ils soient des fonctions psychologiques, correspondent toujours à des lésions soit permanentes, soit passagères. L'essentiel c'est qu'il y a dans ce groupe des malades présentant de véritables lacunes dans les tendances primaires et qui doivent être distingués des schizophrènes. Cela est fort probable : cela soulève le problème de ce diagnostic que je demandais autrefois entre les démences avec détérioration et les démences purement fonctionnelles par asthénie ¹. Si nous retirons ces malades suspects, il est juste de dire que les véritables schizophrènes ne présentent pas de lacunes de ce genre.

C'est pourquoi je comprends moins bien un autre caractère de la maladie schizophrénique décrit par M. Bleuler et sur lequel insiste M. Minkowski, la dissociation. Ce mot, qui rappelle la discordance de Chaslin, me paraît employé d'une manière bien vague. On nous dit que ces malades répondent aux questions d'une manière générale et peu précise : si un étranger qui se promène dans Paris leur demande où est la place du Châtelet, ils répondront qu'elle est entre la porte Maillot et la porte de Vincennes. Ce n'est guère un renseignement utile, la réponse n'est pas adaptée à la question et on trouve là une dissociation.

Il s'agit là simplement d'un défaut d'attention et d'effort, d'une absence de synthèse nouvelle. Ils ne construisent pas, avec les notions antérieures qu'ils ont sur la place du Châtelet, une réponse adaptée à la question posée par l'étranger, à sa situation, à la promenade qu'il désire faire. En réalité, comme on peut le vérifier, ils ont conservé toutes les notions sur la place du Châtelet, sur ses rapports avec la Seine et avec les rues avoisinantes ; ils construisent mal une association nouvelle, c'est-à-dire qu'ils ne font pas bien une synthèse, mais ils ne détruisent pas les associations anciennes, ils ne montrent pas de dissociation. Le mot dissociation me paraît devoir être réservé à la rupture des associations déjà construites autrefois, à la rupture de l'association entre un mot et sa signification, entre les divers mouvements consécutifs d'un même acte, en un mot à la destruction d'une tendance primaire, constitutionnelle ou acquise. Or nous venons de voir que nous ne trouvons rien de pareil chez ces malades.

J'ai même montré autrefois ² que, chez ces sujets en apparence si indifférents, on pouvait mettre en marche le mécanisme des sentiments et de leur expression. On peut provoquer des changements de respiration et des pleurs chez Claudine en lui rappelant trop vivement la mort de son père. Elle n'en continue pas moins à répéter qu'elle ne sent rien, que le chagrin n'atteint pas son âme. Mais, en fait, il n'y a pas de dissociation du chagrin, qui reste constitué par les mêmes éléments groupés de la même manière. J'ai de la peine à comprendre que l'on parle de dissociation, quand on admet la conservation dans leur intégrité de toutes les tendances primaires, de tous les systèmes psychologiques.

J'ai eu bien souvent des discussions avec Chaslin à propos de la discordance qu'il voulait voir chez ces malades. Il me faisait observer que chez eux les sentiments ne correspondaient pas aux actions réelles. Mais les sentiments différents de fatigue, de joie ou de tristesse ne font pas partie intégrante de l'action, puisqu'ils peuvent être les mêmes avec des actions différentes et inversement. Le trouble des sentiments ne

¹ *Les Névroses*, 1909, pp. 377, 390, 391.

² Les souvenirs irréels, *Archives de Psychologie*, Genève, 1924, n° 73.

constitue pas une véritable décomposition des tendances et je ne crois pas que l'on puisse expliquer l'introversion par une véritable dissociation.

Une autre explication que je donnais autrefois à propos des rêveries sous forme somnambulique et subconsciente est peut-être un peu plus pénétrante¹. La rêverie inférieure est un procédé d'activation pour des tendances puissantes qui ne trouvent pas un autre moyen de se manifester : le rêve, comme on l'a dit souvent, est un exutoire et une soupape. Flournoy a insisté sur ce point dans son étude sur Hélène Smith, 1899². M. Freud a décrit à ce propos les explosions de l'instinct sexuel ; MM. Jung et Adler ont beaucoup insisté sur les rêveries déterminées par des tendances ambitieuses comprimées par le sentiment d'infériorité : « Il s'agit toujours de la revanche éphémère et chimérique de l'idéal sur le réel, du rêve impossible sur les nécessités de la vie quotidienne. » Cette explication ne peut être intéressante que dans des cas particuliers, quand il y a des tendances puissantes arrêtées dans leur activation. On ne les trouve pas toujours : Cécile dans ses rêveries manifeste bien des tendances maternelles qu'elle possédait et qui n'ont pas eu satisfaction, mais elle manifeste aussi perpétuellement des tendances guerrières et des tendances politiques qui n'étaient guère développées dans son esprit et qui n'avaient jamais essayé de se manifester. Cette interprétation ne me paraît aujourd'hui utile que pour expliquer le contenu particulier de telle ou telle rêverie ; elle ne peut guère expliquer la disposition générale à sacrifier le réel et à se contenter de cette satisfaction procurée par la rêverie et en somme assez illusoire.

Plus récemment on a distingué les constitutions extroverties et introverties, c'est-à-dire tournées vers l'activité extérieure ou vers l'activité intérieure presque depuis l'enfance. M. Kretschmer a décrit ces deux constitutions 1° la constitution cycloïde qui est une disposition à vivre dans le monde extérieur, à s'y adapter, à s'y incorporer, en subir les fluctuations ; 2° « La constitution schizoïde de Kretschmer, nous dit M. H. Claude, est caractérisée par l'aptitude à la dissociation de la personnalité, par l'insuffisance de contact avec la réalité, par la tendance à l'intériorisation, à la construction imaginative et au symbolisme. Chez bien des sujets cette aptitude n'est qu'à l'état d'ébauche, les évasions en dehors du monde extérieur sont partiellement limitées à une certaine forme de l'activité (productions artistiques, conceptions philosophiques ou religieuses, etc.). Ces individus considérés habituellement comme des originaux, des déséquilibrés, sont en état de vivre normalement en société et de s'adapter à des conditions de l'existence qu'ils critiquent, mais dont ils s'accommodent néanmoins. Mais ils peuvent être poussés à sortir de cette situation sous des influences particulières. »

Je n'insiste pas sur le mot « constitution » qui donne une explication illusoire analogue à l'explication de l'émotion par la constitution émotive. Si la disposition à l'introversion, à la vie trop intérieure se manifeste de bonne heure d'une façon déjà anormale, c'est que la maladie est précoce. C'est ainsi que je présentais autrefois mes observations sur la jeunesse de certains psychasténiques peu habiles aux travaux physiques, maladroits et timides, mieux disposés pour les travaux purement intellectuels, pour les méditations philosophiques ou artistiques³. Mais on ne peut pas pousser bien loin cette remarque sans la rendre absurde : les penseurs, les philoso-

¹ *État mental des hystériques*, 1892 ; *Obsessions et psych.*, II, p. 585.

² FLOURNOY, *Journal de psychologie*, 1904 ; cf. E. CLAPARÈDE, *Étude sur Th. Flournoy*, 1921, p. 61.

³ *Obsessions et psych.*, I, p. 634

phes, les artistes ne sont pas tous des déments précoces. Une certaine disposition à la méditation même profonde et absorbante est bien souvent excellente et n'amène aucun trouble. Dans bien des cas l'introversion n'est pas continuelle et se manifeste par crises qui durent un certain temps et qui cèdent la place à une disposition inverse ; on ne résoud pas le problème en le déplaçant et en imaginant une constitution générale qui n'est pas constante.

Tous ces essais d'interprétation attirent seulement notre attention sur cette activité intérieure de la pensée dont le psychiatre est bien obligé de s'occuper un peu et nous oblige à essayer de comprendre un peu mieux sa nature afin d'apprécier les troubles qu'elle peut présenter.

5. - La pensée

[Retour à la table des matières](#)

La pensée se présente aujourd'hui chez un homme adulte comme un ensemble de faits très compliqués et très différents de l'action extérieure de ses membres. Sans effet immédiat et apparent sur le monde extérieur ni sur les autres hommes, sans accompagnement de mouvements toujours visibles des membres, la pensée paraît quelque chose de nouveau et elle a été opposée aux actes extérieurs. Elle a été étudiée à part et, surtout depuis les Cartésiens, elle a été considérée comme indépendante du corps, qu'on lui rattachait secondairement et avec difficulté. Sans doute il y a des problèmes métaphysiques à propos de la conscience et de la pensée, qui présente dans chacun de ses phénomènes quelque chose de particulier à chaque individu, à chaque moment, qui présente souvent de l'invention et de la création. Mais ces problèmes sont les mêmes à propos de toutes nos actions mêmes extérieures, le mystère de la vie est le même, qu'il s'agisse des actions, de l'évolution de l'organisme ou de la pensée. Comme disait M. Meyerson, il y a des irréductibles au début de toutes les sciences. Cette observation générale ne suffit pas pour séparer arbitrairement la pensée de tout le reste et pour nous empêcher de remarquer que la pensée n'est pas aussi éloignée de l'action des membres que le supposaient les Cartésiens.

Une psychologie de la conduite ne doit pas s'arrêter davantage devant le problème de la pensée que devant le problème des sentiments. La pensée la plus spirituelle, comme celle de Madeleine pendant l'extase, est remplie de descriptions d'objets, de personnages, de récits de voyages, de conversations, de menaces, de dons, de promesses identiques à des conduites bien connues. Il est visible qu'il y a dans la pensée une foule d'actions externes qui se présentent simplement un peu transformées sous un autre aspect ¹.

¹ Les études sur les sentiments m'ont conduit nécessairement à l'étude de la pensée et un de mes derniers cours au Collège de France, 1926-27, a été consacré à *l'étude de la pensée intérieure*. Ce sont les idées directrices de cet enseignement que je résume ici brièvement. Cf. *La pensée intérieure et ses troubles*, Publications Chahine, 1927.

L'action externe n'est pas uniquement caractérisée par les stimulations qui la provoquent, par le mouvement des membres qui la constitue, mais aussi par ses résultats dans le monde extérieur et les modifications qu'elle détermine. Parmi ces modifications variées il faut noter particulièrement les réactions qu'elle détermine chez les êtres vivants et surtout chez nos semblables. Ceux-ci ne reçoivent pas nos coups sans se défendre, n'entendent pas nos cris sans accourir, nos paroles sans répondre. Comme nous sommes nous-mêmes identiques à eux, nous réagissons à leurs actions et nous réagissons à nos propres actions, comme si elles étaient les actions d'un autre. Il est probable que les régulations de l'action qui constituent les sentiments ont leur point de départ dans quelques-unes de ces réactions sociales de renforcement ou d'arrêt que nous faisons d'abord aux actions des autres.

L'importance et le nombre de ces réactions sociales à un de nos actes varie non seulement avec la perfection de cet acte, mais aussi avec sa nature et sa force. Si nous crions très fort en gesticulant au milieu d'une assemblée, des hommes très nombreux nous entendront et nous verront agir, c'est-à-dire réagiront d'une certaine manière à notre action. Si notre cri devient plus faible, seuls nos voisins immédiats seront capables de faire une réaction. Si notre action se réduit encore sans disparaître tout à fait, il arrivera un moment où personne n'entendra le son de ma voix, où personne ne verra mes membres ou mes lèvres remuer et où personne ne réagira à cette action d'une manière quelconque. Même à ce moment, il restera un dernier individu qui continuera à réagir à l'action, c'est moi-même. Je puis en effet continuer à savoir que j'ai crié et gesticulé, c'est-à-dire à avoir des sentiments, des régulations à propos de cette action, à m'en souvenir, etc. *Les actions externes* seront les actions assez fortes pour déterminer à la fois des réactions chez moi-même et chez les autres, *les actions internes* seront des actions auxquelles une seule personne au monde peut réagir, moi-même. Suivant que cette dernière réaction de moi-même sera plus ou moins complète, nous aurons des actions conscientes ou subconscientes. Mais nous nous en tenons pour le moment à la distinction des actions externes avec réaction des autres et des actions internes avec la seule réaction de moi-même.

Bien des actions prennent irrégulièrement et au hasard la forme interne quand elles sont accompagnées d'une trop faible émission de force. Cette transformation a dû être particulièrement fréquente pour les phases inférieures de l'activation. Les tendances à la phase de l'érection, ou même du désir, les actions où il y a des phénomènes d'érection assez prolongée comme les attentes, les actes intellectuels complexes, les régulations qui comportent surtout des phénomènes internes se sont présentés souvent sous cette forme. Une fonction surtout se prête bien à cette réduction, c'est celle de la parole qui peut conserver ses caractères essentiels avec des forces très différentes, car notre voix peut être puissante et porter loin ou devenir très basse et n'être plus perceptible même à ceux qui sont tout près. Les actes des membres doivent garder une certaine force, s'ils se réduisent trop ils n'ont plus aucune importance. La parole est au contraire un acte qui garde une certaine valeur, même réduite en quantité : si je dis tout bas à mes compagnons « marchez en avant », ils marchent et quand il s'agit de moi-même, mes ordres à moi-même ont leur efficacité, même s'ils sont prononcés tout bas. Une des évolutions importantes du langage a encore favorisé cette transformation, c'est celle du langage inconsistant. La parole primitive qui est un ordre aux autres doit forcément être assez forte pour être entendue et pour provoquer la réaction de l'obéissance, mais le langage inconsistant qui ne se soucie pas d'évoquer l'action correspondante, qui est fait pour lui-même comme un jeu, n'a pas besoin d'être obéi, n'a pas besoin d'être compris et finit par ne

pas avoir besoin d'être entendu. Quand on se préoccupe seulement de l'amusement que nous procure à nous-mêmes notre bavardage, le langage peut sans inconvénient être de plus en plus réduit jusqu'à prendre la forme d'un acte intérieur. En fait les hommes bavardent même quand ils sont seuls, ils bavardent à mi-voix et même en paraissant extérieurement silencieux. C'est ainsi que le langage intérieur, ajouté aux attitudes et aux érections précédentes, est devenu un élément essentiel de la conduite.

Une conduite particulière qui a dû apparaître à l'époque des premières croyances et des premières intentions a beaucoup contribué à développer ces actes intérieurs que diverses circonstances faisaient apparaître irrégulièrement. Les animaux se servaient déjà de la cachette et de la ruse, les hommes ont appris de même qu'il était bon de cacher aux autres les actes en préparation et surtout les intentions. La conduite du *secret* a joué un grand rôle dans l'évolution de la pensée, c'est une conduite qui donne activement la forme de l'acte intérieur à des croyances et à des intentions. Le sujet apprend à garder pour lui seul les réactions à ses actes et à ses paroles et il en arrête l'expression extérieure soit par la physionomie, soit par la parole. Il prend soin de n'exécuter jamais cette action que sous des formes qu'il sait par expérience n'être pas perçues par les autres. Cet acte du secret, cette forme de régulation d'arrêt se développe et se perfectionne parce qu'elle est avantageuse dans le milieu social. Il est bon que l'acte à ses débuts ne rencontre pas de résistance et qu'il puisse être préparé à l'insu de ceux qui doivent réagir contre lui. Il y a aussi des représentations, des imaginations qui n'ont de valeur que pour nous par les sentiments qu'elles déterminent et que les autres détruiraient en les déclarant ridicules. Les hommes ont appris à cultiver cette forme intérieure des actions qui était primitivement accidentelle.

Le plus remarquable perfectionnement du secret a été l'invention du *mensonge* qui consiste non seulement à tenir intérieure une croyance, mais à en affirmer extérieurement une autre, ce qui suppose déjà un grand développement de la vie intérieure et un sentiment net de l'opposition entre l'acte intérieur et l'acte extérieur. Aussi me suis-je permis dans mes nombreux cours sur le mensonge de dire que cette conduite supérieure était le signe d'un développement de l'esprit, ce qui a provoqué des protestations indignées. Il est parfaitement exact qu'à des stades tout à fait supérieurs de l'activité le mensonge présente des inconvénients et qu'il est justement combattu et restreint par les religions et les morales. Mais cela ne supprime pas la valeur psychologique du mensonge au stade réfléchi. Le mensonge est très souvent développé dans l'enfance ; dans un ouvrage très intéressant, M. Raoul Allier insiste encore sur le mensonge perpétuel des non-civilisés : « Mentir est-ce un mal, un péché ? D'abord tout le monde ment... et puis mentir n'est-ce pas très habile ¹ ? » L'expression extérieure de l'affirmation se sépare ainsi de l'acte même de l'affirmation et de la croyance, l'action externe et l'action interne se développent séparément ; il y a prise de conscience des moyens de produire la conviction chez les autres, il y a résistance à l'absorption par la communauté. Quoi qu'en pensent les moralistes, le mensonge comme le secret a été une des grandes sources de la pensée.

L'observation des malades nous fournit des faits intéressants qui montrent le caractère actif de ces conduites du secret et du mensonge, ainsi que leurs difficultés. Des enfants en bas âge, des imbéciles et des débiles mentaux ne connaissent pas la conduite du secret : ils ne savent pas contenir l'expression de leurs désirs ou de leurs intentions. Dès qu'ils croient une chose ils la disent tout haut et ils ne la croiraient pas s'ils ne la disaient pas. D'autres, au contraire, quand ils sont plutôt asthéniques que

¹ Raoul ALLIER, *La Psychologie de la conversion*, 1925, I, p. 156.

débiles par défaut de tension exagèrent la conduite du secret, ils ont perpétuellement peur qu'on ne connaisse leur fortune, leur famille, leurs relations et qu'on n'en abuse en exigeant d'eux des actions ; ils évitent les demandes d'action par une exagération du secret, qui équivaut à une sorte d'absence : « C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère. »

D'autres malades présentent des perturbations bien curieuses de l'acte du secret, c'est en particulier le sentiment du vol de la pensée qui prend quelquefois un grand développement chez des persécutés, mais qui peut exister en dehors de ce délire. Le mot « vol de la pensée » s'applique d'abord à un fait simple que j'ai étudié à propos d'un exemple démonstratif¹. La présence d'un certain individu, par la complication de la conduite qu'elle détermine, amène un abaissement rapide du niveau mental et fait naître le sentiment que l'activité tout entière est réduite ou supprimée, que la pensée est volée. Mais dans d'autres cas le vol de la pensée est moins brutal, la pensée n'est pas supprimée, mais elle perd son caractère d'intériorité, de secret. Il s'agit là d'un fait compliqué, qui a été bien mal analysé et qui demanderait une longue étude. À propos d'une action particulière qui a été abaissée par la présence d'un individu, il y a un sentiment de vide, une perte du sentiment de propriété personnelle : « Je n'ai plus rien à moi, disait Émile, h., 16, je ne suis pas plus propriétaire de mes idées que de mon pantalon. » Il y a un sentiment d'incomplétude à propos des opérations du secret : « Je ne sais plus comment il faut faire pour empêcher les autres de voir toutes les petites pensées qui me traversent l'esprit, il me semble que je ne sais plus les garder pour moi. » Ce sentiment est quelquefois juste, chez ce malade en particulier il y avait abaissement de la discrétion et bavardage inconsidéré ; mais il peut être faux et consister simplement en un sentiment de mécontentement des actes portant sur un acte tout particulier sur lequel l'attention du sujet a été attirée.

Cette forme de l'activité intérieure qui a évolué au milieu de ces difficultés a présenté une utilité incontestable. En dehors des avantages sociaux du secret et du mensonge, elle a contribué à arrêter les affirmations, à préparer la délibération et la réflexion, elle a facilité les opérations relatives au futur, au passé, à l'imaginaire, mais surtout elle a permis de réaliser des économies de force considérables. Une action faite sous forme intérieure comporte très peu de mouvements, elle ne provoque aucune lutte avec les autres hommes pour son développement, elle peut être très réduite et cependant être comprise par nous et amener des réactions personnelles. Or certaines actions peuvent produire tous leurs résultats utiles sous cette forme aussi bien que sous la forme extérieure et coûteuse. Une représentation de voyage, la construction d'un château en Espagne peut produire en moi des réactions de triomphe à peu de frais.

Mais c'est surtout sous la forme de l'essai que cette conduite interne joue un rôle essentiel. L'essai consiste à faire une action avec précaution, sous une forme réduite, pour constater ses résultats avant de la faire avec plus de force et de vitesse pour qu'elle ait ses effets extérieurs. Des animaux ont déjà des formes simples de l'essai sous la forme d'actions externes réduites, mais combien l'essai devient plus perfectionné grâce à l'action intérieure. Comme M. Rignano l'a bien montré dans sa psychologie du raisonnement, la représentation d'un acte éveille par association le souvenir des circonstances dans lesquelles cet acte ou un acte analogue ont été exécutés auparavant à l'extérieur. Il suffit de penser à marcher sur l'eau ou à sortir par la fenêtre pour que surgisse la représentation d'enfoncer dans l'eau ou de tomber par

¹ *Les Médications psych.*, II, pp. 175-178.

terre. Il suffit de penser à pousser des cris ridicules dans un salon pour que l'on se représente les réprobations et les moqueries. Cela permet l'essai imaginaire et tout le développement des raisonnements qu'a montré M. Rignano. Mais combien cet essai est simple et économique : s'il fallait construire en fer une locomotive que l'ingénieur vient d'imaginer avant de savoir si elle pourra rouler, ce serait bien long et bien coûteux ; n'est-il pas beaucoup plus avantageux de la construire d'abord sur le papier ou même dans la tête, puisque l'on vérifiera en partie ses qualités ou ses défauts par ce procédé. C'est pourquoi toute une forme d'activité interne s'est constituée sur ce modèle et elle est devenue la pensée.

Après la constitution de cette activité particulière il faut mettre la prise de conscience de cette activité, la distinction de la pensée et de l'action corporelle qui se place surtout au stade réfléchi. Cette prise de conscience consiste dans des conduites particulières qui se surajoutent à la précédente pour l'utiliser. Les hommes qui ont pris conscience du secret et du mensonge, de l'essai et du triomphe intérieurs ont appris à s'en servir eux-mêmes et à réagir à la conduite intérieure des autres. Les conduites intentionnelles ne consistent pas seulement à avoir des intentions, mais surtout à réagir aux intentions des autres, même si elles sont dissimulées. Il y a toute une conduite compliquée que nous avons étudiée dans les médications psychologiques qui consiste à réagir à la conduite du menteur aux sentiments et aux intentions cachées des autres. L'idée que les autres hommes ont des sensations et des sentiments et l'attitude vis-à-vis de ces phénomènes est beaucoup plus tardive qu'on ne le suppose et se construit au travers des imitations et des essais de toute espèce. Pendant longtemps l'homme a pensé sans savoir que les autres pensaient et que lui-même pensait.

Un des éléments de cette prise de conscience de la pensée a été sa localisation. Peu à peu nous avons donné comme caractère essentiel à la pensée d'être intérieure, nous la plaçons dans la tête des autres, à un endroit assez vague, le plus souvent derrière les yeux. Nous plaçons également notre propre pensée dans notre tête, mais si je ne me trompe, un peu plus bas au fond de la bouche ou à la base de la langue. Ces localisations dépendent d'une combinaison des deux caractères essentiels de la pensée, d'un côté il s'agit d'actions humaines et de l'autre d'actions invisibles. Les actions d'un homme qui n'étaient plus visibles dans ses membres sont restées longtemps visibles dans ses yeux dont les déplacements indiquaient la direction des mouvements intentionnels. Nos propres actions qui étaient d'abord dans nos membres ont passé sur nos lèvres, quand le langage les a remplacées. Quand ces derniers endroits, les yeux et les lèvres sont eux-mêmes restés immobiles, on a placé les actions au fond de ces organes, derrière ces organes. Les actions élémentaires qui consistaient à ouvrir une noix, à chercher des racines dans la terre, les premières opérations intellectuelles qui remplissaient et vidaient le panier avaient fait naître les conduites relatives à l'extérieur et à l'intérieur de l'objet et avaient habitué les hommes à placer à l'intérieur des propriétés qui dépendaient de l'objet, mais que l'on ne voyait pas au premier abord. Ces localisations sont toujours restées fragiles, on était disposé à les changer, à les rompre facilement et à croire que la pensée pouvait se séparer du corps.

À ces localisations se sont jointes des croyances qui ont joué un grand rôle dans la philosophie : cet intérieur, comme l'amande de la noix, était plus important et plus précieux que l'extérieur et d'une nature toute différente. Ces croyances étaient en partie justifiées par l'importance des intentions et des essais souvent plus grande que celle des actes actuels. Pendant longtemps on a voulu commencer les études de psychologie par la considération de ces phénomènes de pensée considérés comme primitifs et indépendants. Il est probable que c'est là une grande erreur : le plus grand

nombre des opérations de la pensée ne sont que des actions corporelles, réduites, verbalisées, symbolisées. La véritable nature des jugements ne se comprend que si on étudie les actes intellectuels élémentaires qui ont donné naissance au panier, à la corde, à la statue, aux tiroirs de l'armoire, à la place du village, au chemin, etc. Le jugement a d'abord été sur le plan moteur, avant d'être sur le plan verbal, puis sur le plan mental. Même sur ce dernier plan il s'agit toujours de réunir, de séparer, de placer, de découper, de ranger, d'opposer, et la pensée ne peut se comprendre que par l'action de parler, de réciter. Il sera très difficile d'établir comment ces actions se sont transformées en passant d'un plan à l'autre et de montrer exactement en quoi consiste leur progrès. Il faudra rechercher si l'invention, le choix qui étaient au début, probablement sous forme particulière dans toutes les actions, ne se sont pas réfugiés davantage dans la pensée, si l'intuition est aujourd'hui pensée avant d'être action, tandis qu'elle suivait autrefois l'ordre inverse. Mais toutes ces difficultés n'ont pas été saisies au début et les opérations intérieures sont devenues le monde spirituel tout à fait différent du monde de l'action matérielle.

J'ai déjà fait allusion à la notion de l'esprit qui joue un assez grand rôle dans nos études actuelles. Il nous a paru difficile de faire sortir la notion d'esprit ou la notion du double de faits aussi particuliers que les hallucinations ou les rêves. Le primitif qui s'étonne très peu n'avait guère besoin d'expliquer ses rêves ou, s'il le désirait, il pouvait très bien, comme l'a dit Durkheim, imaginer qu'il voyait à distance, au lieu d'imaginer qu'un double sortait de lui-même. L'esprit n'est pas autre chose que l'objectivation de l'intention et de la pensée. C'est un homme avec toutes les actions humaines, mais c'est un homme qui se cache, qui est capable de dissimulation et de mensonge. La religion a développé ces notions de la vie spirituelle en choisissant certaines opérations de la pensée que l'on déclarait spirituelles et en les rattachant à des substances considérées comme indépendantes du corps.

Cette conception de la pensée comme une forme particulière du langage et de l'action semble soulever de grandes difficultés philosophiques ; elle semble s'opposer à la conception générale des philosophies idéalistes qui place la pensée dans l'univers au point de départ de toute activité psychologique. Bien des auteurs décrivent la pensée même chez les êtres vivants les plus primitifs. Un exemple curieux nous est fourni par un ouvrage fort intéressant que l'auteur signe d'un pseudonyme, Pierre Jean, et qui traite de la psychologie des cellules organiques¹. La description de faits très nombreux est très frappante et soulève une foule de problèmes, la critique de l'explication mécaniste est excellente et d'ailleurs facile, car ces explications ne sont plus guère aujourd'hui considérées comme suffisantes. Mais l'explication perpétuelle des formes et des mouvements des plantes, des changements intracellulaires par les mots « de conscience, de mémoire, de jugement, de choix, de pensée » me paraît bien étrange. La pensée que nous venons de décrire rapidement est la pensée qui existe en fait, que nous constatons chez les hommes aujourd'hui. Elle est le résultat d'une longue évolution et suppose au-dessous d'elle une foule de choses, en particulier le langage, l'action des membres, l'organisation des êtres vivants, etc. La pensée dont parle la philosophie idéaliste et que l'on retrouve dans ces philosophies de la vie organique est un principe que l'on place au point de départ des choses pour les expliquer et pour expliquer en particulier la pensée actuelle. Il me semble bien imprudent d'identifier ces deux pensées et de construire la pensée-principe des choses sur le modèle de la pensée humaine. Cela ne me paraît pas une application bien correcte du concept de l'évolution. Le principe initial d'où sort toute une évolution ne doit pas être

¹ PIERRE-JEAN, Théorie de la vie, *La psychologie organique*, 1925.

présenté comme identique à une des formes terminales du mouvement évolutif. Le gland donne naissance au chêne, mais il n'est pas juste de dire que le gland soit un chêne et qu'il contienne des fleurs comme le chêne. On l'admettait autrefois dans le concept de l'épigénèse, qui supposait au point de départ des êtres vivants de petits êtres vivants identiques, mais réduits, qui n'avaient qu'à grandir. Placer la pensée, la mémoire, le jugement, la conscience, au point de départ des choses, c'est encore expliquer l'évolution des êtres vivants par l'homunculus. En réalité nous ne pouvons pas deviner a priori que le gland soit le point de départ du chêne, nous l'apprenons par l'observation et par l'expérience, en semant des glands et en constatant le développement du chêne. Il y a dans les êtres inférieurs des germes de ce qui sera la conscience, la mémoire, la pensée, mais nous ne pouvons pas savoir d'avance la nature de ces germes et nous ne devons pas devancer l'étude en leur attribuant immédiatement la forme que nous constatons au terme actuel de l'évolution. Pendant longtemps encore peut-être il faudra nous borner à étudier la pensée humaine actuelle et son rôle.

La pensée entendue de cette manière n'est pas un phénomène constant et constitutif de l'activité psychologique, on peut parfaitement concevoir des êtres vivants qui ne pensent pas. L'activité psychologique du stade réflexe présente le caractère du tout ou rien : si la stimulation est suffisante, le réflexe se déclenche tout entier avec la série des mouvements qu'il comporte, si la stimulation n'est pas suffisante, le réflexe ne se déclenche pas, l'action n'existe pas du tout. A ce stade l'action n'est pas capable de la suspension qui donne des actes réduits, incomplets, des actes qui restent intérieurs. A ce stade il n'y a donc jamais de pensée et une foule d'êtres vivants restent à ce point. Il est fort possible que l'homme au moment de sa naissance ait une vie de ce genre.

Si nous considérons des hommes adultes capables de penser, est-il certain que ces hommes pensent toujours ? Penser c'est faire des actes sous une forme incomplète sans manifestations extérieures perceptibles aux autres ; nous pensons quand nous suspendons les actions extérieures, nous pensons aussi quelquefois quand, au cours d'une action extérieure complète, nous ajoutons des régulations, des actions secondaires qui ne sont pas extérieurement perceptibles, nous pensons surtout quand nous hésitons entre deux actions et qu'il y a un choix à faire après essai mental. Mais nous pouvons très bien à certains moments nous donner entièrement, sans hésitation, à l'action extérieure et ne rien réserver intérieurement. Cela arrive même chez l'homme bien portant, cela arrive surtout chez l'individu déprimé en état de vide. Des malades disent souvent : « J'ai agi, j'ai parlé, mais n'ai-je pas dit des sottises ? Je n'ai pas pensé ce que je disais, je n'ai pas pensé du tout pendant que j'agissais. »

L'affirmation théorique que l'homme pense toujours se réfugie alors dans la vie du sommeil et admet que le dormeur rêve toujours. Certaines raisons sur lesquelles on insistait autrefois ont peu de valeur : l'âme doit penser toujours, la pensée ne doit pas être interrompue, sinon la continuité de la personnalité ne pourrait être rétablie. Nous n'en savons rien : le coma épileptique semble bien interrompre le cours de la conscience et cependant celui-ci se rétablit au réveil. L'oubli des rêves au réveil ne prouve pas que ceux-ci n'aient pas existé, mais il ne prouve pas non plus que ceux-ci aient existé pendant tout le sommeil. En réalité il n'y a qu'un seul argument qui ait quelque valeur, c'est que dans toutes les expériences qui ont été faites pour réveiller des sujets à des heures différentes de la nuit, ceux-ci ont toujours déclaré qu'on les tirait d'un rêve. Cette expérience est difficile à faire et demanderait une analyse plus précise. On ne peut réveiller un dormeur en un instant, ni obtenir immédiatement qu'il réponde avec précision. Le réveil dure toujours un certain temps et, comme le rêve est un phénomène de l'endormissement et du réveil, il faudrait prouver que les souvenirs

ne se rapportent pas à des rêves de cette dernière période. En un mot on n'a jamais établi nettement que cette forme d'action qui est la pensée soit plus continuelle qu'une autre.

Chez l'homme qui pense, la pensée n'est jamais assez prépondérante pour supprimer longtemps les autres formes de l'activité, la forme verbale et la forme motrice. L'importance relative de la pensée par rapport à ces autres formes d'activité est très différente suivant les individus. S'il y a des hommes qui pensent beaucoup, il est bien probable qu'un grand nombre d'hommes pensent fort peu : « Il faut que je fasse quelque chose ou que je parle tout haut, sinon je m'endors », dit-on bien souvent. Les gens très remuants, actifs et agités pensent peu et dans la grande agitation ne pensent plus du tout. Spencer soutenait qu'il y a toujours une certaine proportion entre le développement de la pensée et le développement de l'action¹. Cette proportionnalité est difficile à apprécier, car il faut tenir compte de l'élévation des actes : les actes plus élevés comportent une plus grande préparation dans la pensée et contiennent moins de mouvements extérieurs. La concentration de la pensée arrête la marche ou des actes inférieurs, mais elle va aboutir à une action souvent supérieure. Ce qui est vrai c'est que le plus souvent, chez l'homme normal, la pensée est toujours rattachée à l'action qu'elle essaye et qu'elle prépare : « La pensée est orientée vers l'action, disait M. Bergson, quand elle n'aboutit pas à une action réelle, elle esquisse une ou plusieurs actions virtuelles simplement possibles². »

Sans doute la pensée peut devenir vague et inconsistante sans rapport précis avec l'acte, comme le langage inconsistant lui-même. Chez l'homme normal cette pensée inconsistante qui peut amener quelques rêveries agréables ne se prolonge pas longtemps. Une pensée tout à fait inconsistante deviendrait vite inutile et même dangereuse et nous nous hâtons de rétablir la relation avec l'action par des opérations analogues à celles de la croyance, du désir et de l'espoir. Sans doute nous sommes capables de bâtir des châteaux en Espagne, de nous raconter en dedans des exploits chimériques, mais ces imaginations ne nous charment que parce que nous espérons toujours un peu les voir réalisées un jour par des actes corporels. Nous avons peur de nous tromper et nous avons peur que les autres ne se moquent de nous, c'est pourquoi nous prenons la précaution de les garder momentanément dans la pensée intérieure. Ces précautions et ce silence même prouvent que nous nous préoccupons encore de la relation de ces pensées avec les perceptions et les mouvements externes. Le philosophe lui-même ne s'abandonne pas longtemps à la pensée pure : il éprouve vite le désir de communiquer ses pensées aux autres et dès que la pensée se complique de l'expression externe, elle rentre dans le groupe des actions verbales externes de discussion ou d'enseignement. Le simple besoin d'amitié et d'intimité correspond à ce besoin d'exprimer ses pensées et de développer la joie qu'elles nous procurent en les faisant partager. Chez l'homme normal la pensée ne peut guère s'isoler de l'action.

¹ SPENCER, *Principes de psychologie*, trad. I, p. 647.

² BERGSON, *L'évolution créatrice*, 1907, p. 157 ; *L'énergie spirituelle*, 1919, p. 50.

6. - Le jeu de la pensée dans l'introversion

[Retour à la table des matières](#)

Qu'il y ait de la pensée dans les extases, dans les rêveries des intoxiqués, dans l'autisme des schizophrènes, cela est trop évident et le mot d'introversion désigne précisément cet abus de la pensée intérieure à la place de l'action externe. Mais il ne s'agit pas d'une pensée normale orientée vers l'action externe lointaine et qui reste un simple essai de l'action. C'est ce que les sujets expriment eux-mêmes en disant qu'il s'agit d'une pensée étrange, bien plus spirituelle que la pensée normale, bien plus dégagée des intérêts matériels. Nous nous trouvons en présence d'une réduction de la pensée elle-même, d'un jeu de la pensée.

Le jeu, comme nous l'avons étudié dans le chapitre précédent est l'exploitation de triomphes faciles par une réduction de l'action. Les jeux de la pensée sont bien connus : ce sont toutes les représentations, tous les souvenirs, toutes les imaginations, tous les raisonnements qui ne sont pas rattachés nettement à des actes moteurs réellement envisagés, qui sont accumulés et combinés, simplement parce qu'ils sont faciles et qu'ils peuvent parvenir quelquefois à des sentiments agréables. J'ai bien souvent décrit, chez les asthéniques psychologiques ces bavardages intérieurs, ces raisonnements à perte de vue, ces analyses minutieuses dont l'objet est insignifiant même aux yeux du sujet. J'ai montré que c'étaient des descriptions pour décrire, des raisonnements pour raisonner, des analyses pour analyser à la place des opérations utiles de la pensée.

Flournoy et plus tard M. Claparède font remarquer que ces rêveries, même quand elles prennent la forme subconsciente, ne sont pas une simple répétition passive, qu'il y a là une forme d'activité¹. Mais cette rêverie n'est qu'une activité de jeu et par conséquent elle n'est pas identique aux autres activités de la vie, elle est une activité incomplète. La pensée est en rapport avec l'action, elle en sort, elle doit y revenir tôt ou tard ; quand elle s'en rend indépendante, elle a perdu une partie essentielle, elle n'est plus qu'une activité incomplète. Le jeu de la pensée est particulièrement incomplet : comme il ne comporte aucune action motrice, il ne comporte aucune action sociale : c'est un jeu solitaire qui supprime toutes les difficultés des relations sociales. Certains jeux solitaires comme le jeu de cartes qu'on appelle « des patiences » comportent encore des règles. Mais ce sont encore des règles qui ont une origine sociale : si quelqu'un nous voyait, il nous reprocherait de tricher. Si nous sommes bien sûrs de n'être jamais vus, si nous avons supprimé même la représentation de l'opinion des autres, nous nous permettrons à nous-même de tricher. Dans le jeu de la pensée qui peut rester tout à fait secret, nous supprimons la plupart des règles de la pensée

¹ CLAPAREDE, *L'œuvre de Théodore Flournoy*, 1921, pp. 58-59.

sociale et nous restons parfaitement libres. À côté de la pensée sérieuse et complète qui ne peut pas être séparée de l'action, il nous faut donc faire une place au jeu de la pensée que l'on confond trop souvent avec la pensée elle-même et dont la considération peut nous être très utile.

Il y a évidemment du jeu dans la conduite de Cécile ; comme nous l'avons remarqué, elle délire beaucoup moins qu'elle ne paraît le faire et il est bien probable, comme son père en est convaincu, qu'elle ne croit pas à ces histoires de la même manière que nous croyons à des événements réels. Même, quand à de mauvais moments il y a abaissement du niveau de la croyance et quand elle semble faire quelques actes réels en rapport avec ses rêveries, elle ne les poursuit pas bien loin et elle ne les prend pas au sérieux. Elle se borne le plus souvent à des écritures qui sont presque identiques, à des paroles intérieures, elle ne s'inquiète pas de ce que deviennent ses lettres, elle s'étonne elle-même si la police veut faire une enquête. Elle se tient comme un enfant qui est vexé de voir interrompre son jeu par des gens qui le prennent au sérieux. La discussion à propos de ces rêveries est fort curieuse : Cécile ne résiste que faiblement et un moment seulement, elle cède tout de suite avec un rire nerveux de déception. Elle avoue bien vite que rien n'est précis dans son esprit, qu'elle ne se souvient pas de la publication de ses vers, qu'elle ne se souvient pas de ses accouchements, qu'il est inutile de vérifier les traces des accouchements, qu'il n'y en pas, que son prétendu mari est mort il y a deux cents ans et qu'elle le sait très bien, etc. Dans son rêve la dame qui l'accompagne et qu'elle appelle « maman » par convention, n'est pas sa mère, mais sa grand'mère : « Quel âge a donc cette dame ? lui dis-je un jour. - À peu près cinquante ans. - Et vous-même ? - Trente ans. - Cette dame a donc donné le jour à votre mère quand elle avait deux ans. - Qu'est-ce que cela fait, vous m'ennuyez avec vos comptes. » Ce n'est pas tout à fait une absence de réflexion, Cécile est en ce moment fort capable de faire ce calcul, c'est une indifférence aux lois de la réalité externe et aux conventions avec les autres hommes. Elle déteste ces discussions : « Ne me faites pas raisonner comme cela, cela me fatigue, je dis n'importe quoi, je crois ou ne crois pas, je m'en vais si vous continuez. »

Elle ne dit jamais ses rêveries à ses parents ou à des amis qui l'ont contredite, comme l'enfant qui n'offre plus ses gâteaux de sable à quelqu'un qui ne sait pas jouer. Nous avons remarqué qu'elle se confie à des personnes nouvelles, comme si elle les essayait et. quand ces personnes la contredisent, qu'elle les prend en horreur et qu'elle leur trouve des têtes de panthère. En un mot, elle tient à pouvoir rêvasser librement, elle s'accroche à ses rêveries, elle s'y complaît et elle veut autant que possible les garder. J'ai recueilli à ce propos un mot charmant que je trouve bien typique : une amie protestait contre le prétendu mariage avec le prince, et Cécile de lui répondre en souriant : « Ah ! laisse-le moi au moins comme fiancé. » Il n'est donc pas étonnant que, dans les meilleures périodes entre les règles, Cécile sache elle-même fort bien que toutes ces histoires sont des rêveries : « Que voulez-vous, dit-elle une fois, il y a des gens supérieurs qui préfèrent le rêve à la réalité... Il y a des rêves, des espoirs, des souvenirs que je ne veux pas abandonner. »

Le jeu est souvent visible et conscient dans les rêveries de l'opium et du haschish et les sujets parlent eux-mêmes de la puissance de leur imagination. Il est plus difficile de mettre le jeu en évidence dans les extases mystiques, car la conscience du jeu est souvent remplacée par le délire et les malades se sont pris à leur propre jeu. Je n'ai retrouvé dans mes notes sur Madeleine qu'un mot typique. Avant la nativité, elle me décrivait son voyage et voyait autour d'elle de beaux paysages, des prairies vertes coupées de petits ruisseaux, avec de petits arbres tout couverts de fleurs blanches et

roses : « Mais, lui dis-je, ce sont les prairies de Normandie, je ne croyais pas qu'en Palestine... » Elle m'interrompt en murmurant : « Mais je puis bien voir ce que je veux », elle se reprit rapidement en protestant que le paysage était bien tel qu'elle le voyait, mais un moment elle avait réclamé la liberté du jeu.

Sans doute il ne s'agit pas du jeu ordinaire avec activité motrice, concurrences sociales et règles conventionnelles, il s'agit de ce jeu de la pensée intérieure qui est précisément affranchi des règles sociales, parce qu'il est un jeu solitaire. C'est à ce sentiment de rêveries autistes qu'il faut rattacher le sentiment de spiritualité si caractéristique des béatitudes. Ce sentiment qui se retrouve aussi bien chez les libres-penseurs que chez les esprits religieux, chez un débauché qui se grise de morphine comme chez des ascètes, ne dépend pas de telle ou telle croyance particulière. Il est l'expression de la forme qu'a prise l'activité dans ces états de béatitude. Ne vivre que dans la pensée et par la pensée supprime tout ce qui alourdit la pensée par la relation avec l'action ; c'est ne conserver que le libre jeu de la pensée et se plonger dans la plus complète spiritualité. La notion de l'esprit est sortie de ces conduites de la pensée libre, quand on est plongé dans le jeu de la pensée on n'est plus qu'un pur esprit.

C'est aussi à cause de ce sentiment du jeu libre de la pensée qu'a été soulevée autrefois la singulière discussion sur l'absence des images dans la pensée extatique. En fait les représentations et les tableaux imaginaires remplissent les béatitudes, mais l'extatique a le sentiment qu'il est libre de toutes les attaches terrestres et si les théories régnantes sur le rôle des images lui rappellent que les images dérivent des sensations et sont encore un lien avec le monde réel, il s'efforce de les supprimer ou croit les avoir supprimées ; s'il se doutait que la pensée est encore de l'action, il essaierait de supprimer même la pensée.

Comment ce jeu de la pensée s'est-il constitué et pourquoi a-t-il pris chez certains individus un tel développement ? Lorsque la pensée a été complètement développée, surtout au stade réfléchi, quand il y a eu une tendance à agir sous forme de pensée, celle-ci a été soumise à l'influence des actes secondaires, des régulations sentimentales qui modifient l'activation de toutes les tendances. Il y a eu des efforts de la pensée dont nous avons étudié bien des formes dans les manies de recherche et dans les obsessions. Il y a eu des fatigues de la pensée, des arrêts définitifs de la pensée dans les tristesses, et des triomphes de la pensée dans les joies. Laissons un moment de côté les triomphes de la pensée mais insistons un peu sur l'influence qu'auront sur la pensée les fatigues et les rétrécissements que nous avons rattachés à la conduite sentimentale de l'inaction morose.

La disposition à réduire l'action porte surtout sur la forme motrice de l'action et sur l'acte verbal complet à portée extérieure. Les actes sous forme de pensée intérieure se présentent comme des actes réduits, dépensant peu de force, entraînant au moins immédiatement peu de conséquences, en un mot comme des actes particulièrement économiques. La plupart des sujets en état d'inaction morose ont conservé la pensée, longtemps après avoir réduit ou supprimé les autres actions. Les moroses qui agissent le moins possible, qui ne parlent pas aux autres hommes continuent à se parler à eux-mêmes et à faire une foule d'actions sous la forme de pensée. La disposition aux études abstraites, aux spéculations philosophiques, aux rêveries interminables dans le vide nous a été présentée comme une constitution particulière des schizophréniques, c'est en réalité un signe de faiblesse et de rétrécissement qui peut se manifester de bonne heure sans doute, mais qui peut aussi apparaître tardivement comme un symptôme d'épuisement.

Beaucoup d'auteurs ont déjà remarqué ce phénomène du rétrécissement chez les extatiques, en le désignant d'une autre manière : « L'extatique, disait Maury, concentre dans son union avec Dieu toutes ses facultés, toute son attention, la vie semble se retirer de la périphérie du corps pour se diriger exclusivement vers le ciel ¹. » Murisier a beaucoup insisté sur cette remarque, il citait le mot de Ruysbroeck : « Je n'ai rien à faire au dehors », il insistait sur la disparition progressive des sentiments sociaux et même de l'élément social de la religion : « Ils ont, disait-il, des périodes d'activité sociale, puis des périodes d'isolement matériel et moral ². » Tous les auteurs ont noté que Mme de Guyon se retirait au fond des bois « laissant ses enfants en d'assez bonnes mains » sans s'en préoccuper. Saint François en arrivait à oublier l'Église et sainte Thérèse entendait une voix qui lui disait : « Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges. » C'est ce que Ribot et la plupart des auteurs résumaient par le mot de « monoidéisme », il ajoutait : « Il y a une réduction des intérêts qui occupent la pensée... il y a un rétrécissement du champ de la conscience. »

Toutes nos descriptions sur l'indifférence de Madeleine à sa famille, aux malades de la salle, aux petits enfants qu'elle aimait tant d'ordinaire, à ses propres intérêts, au secret de ses confidences, à la chasteté même des attitudes, etc., montrent perpétuellement ce rétrécissement. On le retrouve dans l'inaction de tous les béats intoxiqués et dans les inactions de Cécile. Le travail par lequel certains mystiques cherchent à amener l'extase est une suppression graduelle de tous les intérêts et un rétrécissement de l'esprit. Inversement tous les commandements que je faisais à Madeleine, tous les intérêts que je réveillais contribuaient à diminuer l'état de béatitude. M. Lucien Roure qui connaît ces faits « ne veut pas que l'on emploie le mot de rétrécissement parce qu'il ne s'agit pas d'une simplification par appauvrissement, mais d'une simplification par coordination ³ ». Il faudrait montrer que les idées restantes sont si bien coordonnées, ce qui serait fort difficile, mais nous n'avons pas à rechercher ici l'origine de ce rétrécissement, nous constatons seulement qu'il y a rétrécissement.

C'est à cause de cette disposition au rétrécissement que beaucoup d'auteurs et moi-même nous avons été amenés à chercher un rapprochement entre l'état mental des extatiques et l'état mental hystérique ⁴. Il ne faut pas pousser la comparaison trop loin : dans l'ensemble de leur vie ces sujets ne conservent pas la conduite hystérique, leurs périodes de doute et leurs mélancolies n'ont pas la même allure. Il y a un rétrécissement jusqu'à un certain point analogue à celui des hystériques pendant l'extase, mais le plus souvent, il se présente d'une autre manière.

Le rétrécissement peut se faire de bien des manières différentes suivant le groupe des tendances qui sont supprimées. Une forme banale, qui se rencontre en effet dans l'hystérie, c'est la suppression pure et simple d'un groupe d'actions extérieures en conservant d'autres actions extérieures. Le malade supprime les actes alimentaires, ou les actes sexuels, ou les actes de la parole, etc., la localisation se faisant tantôt par suggestion, tantôt par association émotionnelle, tantôt par des épuisements locaux. Une deuxième forme encore plus fréquente conserve toutes les actions primaires extérieures, mais supprime toutes les actions secondaires de régulation, c'est-à-dire

¹ MAURY, *Le sommeil et les rêves*, 1861, p. 215.

² MURISIER, *op. cit.*, p. 10.

³ ROURE, *En face du fait religieux*, 1908, p. 154.

⁴ Cf. W. THOULESS, *op. cit.*, p. 238.

tous les sentiments. C'est la forme que nous avons étudiée à propos du vide et des sentiments du vide. Dans le jeu ordinaire le rétrécissement ne porte que sur les parties terminales de l'acte, les plus difficiles, et transforme les consommations. Mais il y a une autre forme de rétrécissement plus curieuse qui se fonde sur la distinction de l'action extérieure et de l'action intérieure et qui réduit l'activité à la seule action intérieure.

La disposition à fuir les actions pénibles, à s'écarter de la société, à rechercher la solitude est fréquente chez tous les névropathes, c'est la forme générale des états si nombreux de l'inaction morose. Le refuge dans le jeu, puis dans la pensée, puis dans le jeu de la pensée ne sont que des étapes de plus de ce rétrécissement progressif. Il est ébauché chez tous, mais il se manifeste d'une façon plus grave chez quelques-uns : ce sont ces inactifs moroses d'une forme un peu spéciale que l'on a considéré comme des introvertis et dont on a fait les schizophréniques. Chez ces malades l'inaction, la tristesse générale sont à peu près semblables à celle de tous les moroses, quoique un peu moins fortes. L'extension de la rêverie, la substitution de la vie de la rêverie à la vie réelle indiquent déjà que l'action réelle a perdu de son importance et que le sujet y est plus indifférent. Sans doute Cécile n'exprime pas comme Claudine les sentiments d'irréalité, mais elle se plaint de ne jouir de rien, de ne trouver aucun intérêt à la vie qu'elle mène. Il y a pour elle moins de différence que pour les autres entre la rêverie et la réalité et elle passe plus facilement de l'une à l'autre. L'abus de la rêverie est déjà par lui-même une preuve de la diminution des actes secondaires et du rétrécissement de l'esprit. Cécile a énormément réduit sa vie : elle a complètement supprimé les relations sociales, les études, les lectures, etc., non seulement elle ne fait rien, mais elle ne prépare rien de réel. Elle ne rêve pas à un voyage qu'elle fera ou à un mariage qu'elle désire, elle se raconte des histoires qui n'ont aucun rapport à rien de réel, ni même à rien de futur, elle a passé peu à peu de la vie réelle à la pensée et aux jeux de la pensée.

Quand le rétrécissement a pris cette forme particulière du jeu de la pensée les malades introvertis se rapprochent des béats et des extatiques. Mais chez Cécile et en général chez les schizophrènes de M. Bleuler le rétrécissement de la pensée n'est pas tout à fait complet parce qu'il est trop continu et parce que cette attitude est impraticable pendant toute la vie. Cécile rêve tout le temps autant qu'elle le peut, mais elle est constamment dérangée par les nécessités de la vie physique et de la vie sociale qui l'obligent à sortir de son introversion. Les béatitudes ou du moins les plus belles d'entre elles nous présentent des introversions beaucoup plus parfaites parce qu'elles sont momentanées. Madeleine peut se déclarer « sourde, aveugle, insensible à toutes les choses de la terre » parce que son extase ne dure que deux jours et qu'elle peut rester sans boire et sans uriner pendant deux jours. La béatitude se présente donc à ce point de vue comme une introversion perfectionnée, mais périodique.

Quelle que soit la forme différente que prenne ce rétrécissement dans son évolution, il a chez tous ces malades le même point de départ. C'est une conduite qui est amenée par les réactions de la halte ou les réactions de l'échec qui toutes les deux réduisent l'action. Cécile répète : « Je suis fatiguée, surfatiguée », et toute sa conduite est une recherche du repos et une perpétuelle économie des forces. Quand elle consent à s'occuper un peu de ses parents ou du ménage, elle cherche toujours à remplacer l'acte par des paroles : « J'ai dit en entrant que l'on fasse cela, n'est-ce pas suffisant ? - Mais savez-vous si on vous a entendue ? - Non, je n'y ai pas fait attention, je l'ai dit, c'est tout. » Son état de petite morosité va bien avec cette réaction perpétuelle de fatigue. Nous retrouvons chez une autre rêveuse, chez Laetitia, la

réaction typique de la fatigue, le sommeil, et chez beaucoup d'autres l'exagération du mensonge et le mensonge à soi-même qui ont la même signification.

Immédiatement avant les extases de Madeleine, nous voyons une véritable crise de mélancolie avec horreur de l'action. Tant que l'action réelle subsiste en partie, la malade lutte contre elle et conserve son délire mélancolique. Elle en arrive à fuir si bien toutes les actions qu'elle aboutit à l'idée de la mort comme les autres mélancoliques qui arrivent au suicide. Mais à ce moment le rétrécissement est suffisant et l'action qui ne subsiste plus que sous la forme étroite du jeu de la pensée n'est plus repoussée.

Sans revenir sur le point de départ de ces réactions de rétrécissement, nous rappelons seulement qu'elles sont toujours en rapport avec l'épuisement des forces psychologiques qui amène des troubles de l'activation et avec des habitudes de réagir promptement à ces troubles d'une manière particulière. Il faut éviter une erreur dangereuse qui consisterait à rattacher l'inaction de ces malades à leurs rêveries et à dire que Cécile ne s'intéresse plus à rien parce qu'elle est toujours absorbée dans des souvenirs plus ou moins délirants, que Laetitia dort tout le temps pour pouvoir rêver plus facilement à de belles histoires. On cherche minutieusement dans le passé de ces malades une aventure qui soit le point de départ de ces rêveries envahissantes : on n'a pas hésité à construire dans la vie de Cécile des aventures dramatiques et des amours extravagantes qui alimenteraient encore aujourd'hui ces rêveries. Après une enquête précise, je suis arrivé à la conviction que ces constructions des thérapeutes sont encore plus imaginaires que celles de la malade. Ces jeux de la pensée ne présentent aucunement le caractère de réminiscences traumatiques qui jouent un rôle dans les accidents d'autres malades. Les rêveries ne sont pas ici antérieures à l'épuisement, mais postérieures ; loin d'être une cause d'épuisement elles seraient plutôt une réaction de défense. Si Cécile ne présente pas les symptômes de l'inaction morose aussi nettement que le malade Max qui nous a servi d'exemple, si elle a conservé les sentiments de l'inquiétude et de l'ennui qui indiquent une dépression moins profonde, c'est justement parce qu'elle a remplacé l'action par la rêverie et qu'elle se remonte un peu en rêvant : « Pourquoi voulez-vous, dit-elle, m'enlever mon seul plaisir, il m'empêche de me désespérer. »

Les schizophrènes, qui ne sont qu'une variété des asthéniques psychologiques, sont des faibles épuisés par les circonstances de la vie dans lesquelles ils sont placés, comme je l'ai sans cesse montré par une foule d'exemples. On a de la peine à comprendre l'épuisement de ces malades, parce que les circonstances de leur vie ne paraissent pas justifier cette dépense ruineuse des forces. Cécile, dira-t-on, n'a réellement souffert de rien et n'a pas dû s'apercevoir du changement de situation momentané de ses parents. M. H. Claude a fait à propos de ces réflexions des témoins une remarque fort juste, c'est « qu'il s'agit chez ces malades d'un surmenage non pas effectif, mais surtout relatif. Il semble que pour ces cerveaux une certaine activité psychique, un changement des conditions sociales qui serait facilement supportées par d'autres, produisent la déchéance fonctionnelle de l'organe ¹ ». Si je puis un jour aborder le gros problème des asthénies et des forces psychologiques en général, je rappellerai aussi qu'il ne s'agit pas uniquement de surmenage fonctionnel, mais de troubles vitaux déterminés par toutes les intoxications, par toutes les infections, par des lésions qui ne sont pas uniquement dans le système nerveux, mais dans une foule

¹ H. CLAUDE, *Annales médico-psychologiques*, avril 1926, p. 337.

d'autres organes et qui se traduisent toujours par un épuisement des forces et par des réactions à ces épuisements.

C'est ce que l'on observe en particulier dans les crises d'introversion qui suivent l'abus des toxiques : ceux-ci, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, déterminent d'abord une mobilisation des forces avec réaction de gaspillage, puis un épuisement des forces qui chez quelques-uns amène le rétrécissement sous la forme du jeu de la pensée.

Les choses se passent de la même manière chez les extatiques religieux. Il y a d'abord chez eux des dispositions qui facilitent cette forme du rétrécissement : les idées courantes sur la distinction de l'âme et du corps, de ce qui est spirituel et de ce qui est corporel, sur le monde des esprits, etc., permettent de concevoir sans trop de difficultés cette vie réduite aux attitudes et aux langages intérieurs. Madeleine a depuis longtemps considéré comme réel le monde intérieur, s'y réfugier ce n'est pas, pour elle, se jeter dans le néant. N'oublions pas qu'il y a une éducation de cette vie intérieure, de cette conversation avec soi-même, comme il y a une éducation de la peur de l'action ou de la réaction de l'inquiétude. Il y a de l'habitude même dans l'épilepsie et « on apprend à entrer dans le kief de l'opium », me disait un morphinomane, nous ne devons pas être surpris de voir qu'il y a de beaux extatiques et des extatiques médiocres, le talent et l'exercice jouent leur rôle.

Mais ce sont là des conditions accessoires, car les croyances religieuses et l'habitude de la méditation existaient déjà dans le reste de la vie, dans les autres états et n'apportaient pas perpétuellement l'extase. Il est facile de vérifier que les crises d'extase surviennent chez des malades très faibles dont les forces sont encore momentanément abaissées par une circonstance accidentelle. Nous avons cité des béatitudes à la suite de maladies, de vomissements incoercibles (observation de Osa., h., 50)¹, d'hémorragies graves. Si nous revenons à l'observation plus précise de Madeleine nous pouvons dans bien des cas suivre l'évolution de l'épuisement qui aboutit à l'extase.

Il y a chez elle des petites crises d'extase accidentelles, en général ne durant pas plus de quelques heures, précédées tout au plus par quelques sentiments d'angoisse. Ces petites crises d'extase accidentelles ont toujours la même origine : après des émotions tristes, après la nouvelle de grands malheurs de famille, elle a des troubles de digestion et pendant huit jours elle vomit tout ce qu'elle mange, elle a des diarrhées et quelquefois un peu de fièvre. Au cours de cet embarras gastrique fébrile, elle a de petites extases : « Mes douleurs physiques et morales semblent augmenter au point de devenir insupportables, puis tout d'un coup elles disparaissent et mon être entier se trouve plongé dans un abîme de volupté inconnue ». Elle est sortie et a été à l'église de Montmartre, puis est revenue de même sur la pointe des pieds : les pieds sont malades, comme je l'ai dit, et elle est courbaturée, survient une crise d'extase. À plusieurs reprises, quand elle est déjà mal disposée, des visites trop nombreuses dans la salle l'ont fait entrer dans les consolations. « Le dentiste, écrit-elle, m'a arraché une dent assez brutalement, j'étais déjà assez fatiguée par les souffrances précédentes et j'ai mal supporté cette douleur... Malgré moi j'ai eu sur la bouche et sur les lèvres des sensations délicieuses et je me suis sentie transportée au ciel des bienheureux, le dentiste a cru que je m'évanouissais et il a eu peur. »

¹ *Obsess. et psychast.*, II, p. 242.

Dans certains cas il suffit de moins encore: une émotion plus ou moins forte qui est aussi en rapport avec un épuisement suffit pour déclencher la crise d'extase. Des extases sont survenues quelques heures après la lecture d'une lettre annonçant de mauvaises nouvelles de la famille : « Cette épreuve m'a d'abord causé une grande peine, puis la lumière s'est faite, j'ai compris le pourquoi de tous ces malheurs... Des flots d'un amour inexprimable inondent mon cœur et je sens brûler mon corps d'un feu qui lui donne une surabondance de vie... » Il suffit d'un cauchemar, d'un de ces cauchemars obscènes et diaboliques contre lesquels elle lutte toute la nuit, pour amener le lendemain l'épuisement plus grand et le rétrécissement qui fait l'extase : « Tout d'un coup il m'a semblé planer dans les airs, alors j'éprouve un bien-être inexprimable, il m'est doux de respirer, les mouvements tout à l'heure si pénibles se font sans la moindre fatigue (en réalité ils ne se font plus du tout) et rien ne peut plus troubler ma félicité. »

J'ai déjà fait allusion à cette crise d'extase qui a commencé subitement sous mes yeux : Madeleine était torturée par ses idées de condamnation religieuse et de damnation. Je lui dis pour la calmer que ce sont des idées délirantes et que l'Église ne peut pas condamner des idées inspirées par la maladie. Elle murmure : « C'est bien, vous me considérez comme une folle et je dois faire le sacrifice de ma raison » et rapidement elle entre dans l'extase. D'ordinaire mes précautions et mes recherches à propos de ses stigmates lui donnent l'idée que je mets en doute sa sincérité et « lui font passer des jours et des nuits d'Apocalypse », mais une fois la discussion la laisse très troublée car elle a fait un gros effort pour comprendre la nécessité d'une vérification et peu après elle a une crise d'extase. Elle écrit à ce sujet : « Je constate qu'après chaque sacrifice pénible mon âme se trouve pendant quelques jours plus séparée des choses et plus unie à Dieu. Les choses de la terre qui m'ont blessée me touchent de moins en moins, rien ne me distrait plus de mon Union intime et j'éprouve une joie ineffable. » Traduisons : « Après un gros effort pour m'adapter à une situation réelle, je suis épuisée, je renonce à toute adaptation aux choses extérieures et je me réfugie complètement dans le rêve ». Les extases qui surviennent dans ces conditions sont en général imparfaites et courtes.

Considérons la grande extase à la suite des périodes de tentations, de sécheresse, de torture. Le début de la crise est déjà une conséquence d'un état de malaise et d'affaiblissement, il succède à des fatigues, à des insomnies, à des émotions pénibles : il y a déjà dans l'état de doute et d'obsessions un état de dépression des forces. Les agitations, les recherches indéfinies, les efforts qui caractérisent cet état ne diminuent pas l'épuisement, bien au contraire ; le passage des tentations à la sécheresse est une réaction de rétrécissement sous la forme de l'abandon des sentiments, des réactions internes de régulation avec conservation des actes extérieurs et même des réflexions. Au bout d'un certain temps de sécheresse Madeleine change d'état et de réaction ; les croyances s'abaissent au stade asséritif, les actions elles-mêmes sont troublées et voici la réaction de la peur de l'action : nous sommes dans un état de délire mélancolique. J'ai l'impression que ces journées de délire pendant lesquelles elle ne mange pas et ne dort pas, pendant lesquelles elle se contorsionne et s'affole par des représentations terrifiantes portent au dernier degré l'épuisement qui a été croissant depuis le début. Elle est à bout de forces à la fin des tortures et avance vers les états agoniques et le suicide. C'est à ce moment que l'extase apparaît comme une dernière forme de l'épuisement graduel : Madeleine est arrivée à l'état où une grande hémorragie a mis un des malades que nous avons décrits. C'est un dernier rétrécissement de l'action, c'est une renonciation complète à l'action extérieure, c'est un refuge dans une vie qu'elle croit dépourvue de toutes actions et qui n'est en somme que l'action sous sa

forme la plus réduite. Le rétrécissement de la conduite n'est qu'une réaction de fatigue, il est tout naturel qu'il se présente quand Madeleine est tout à fait épuisée à la fin des tortures. Elle est épuisée par la souffrance même, qui est une action, ne l'oublions pas ; elle est épuisée par la peur de l'action, qui est une conduite de fuite coûteuse, elle tombe dans l'absence d'action, ou dans ce qu'elle croit l'absence d'actions, parce que le jeu de la pensée intérieure est l'action qui dépense le moins de forces. Tous ces malades introvertis nous présentent le même mécanisme à des degrés différents, ils aboutissent toujours au jeu de la pensée intérieure par une réaction de rétrécissement à la suite de l'épuisement.

7. - Les sentiments de tristesse dans les introversions

[Retour à la table des matières](#)

L'état d'introversión ne nous fournit pas immédiatement une explication des béatitudes, car il se présente souvent avec un accompagnement de sentiments tout différents.

Cécile, quand elle sort un moment de sa rêverie pour nous parler, ne semble guère heureuse. Les sentiments qu'elle exprime, comme on vient de le voir, se rattachent quelquefois au groupe des sentiments de péjoration propres à la mélancolie. D'autre part je note chez elle des sentiments d'inquiétude : elle s'attend à des accidents dès qu'une personne de sa famille ne rentre pas exactement à l'heure. Elle exprime surtout de toute manière le sentiment d'ennui qui n'appartient pas à la morosité proprement dite et que Max ne connaît pas quand il reste dans la période d'inaction. Ces sentiments sont en rapport avec quelques efforts, quelques essais d'activité, ils appartiennent aux groupes des sentiments de pression, ils apparaissent chez Cécile par période, précisément quand elle rêve moins, et ils ne sont pas prédominants.

À côté de ces sentiments passagers on trouve bien plus souvent les sentiments qui se rapprochent de la série des sentiments du vide : « Plus rien ne m'alarme, plus rien ne me touche, tout est vide autour de moi, c'est comme si je venais de tomber du ciel dans un monde où il n'y a plus rien... Tout le monde est loin et absent, je ne peux plus parler avec maman, elle est encore plus loin que tout le monde... Mes amies sont lointaines elles n'ont plus de réalité... Je ne suis plus moi, j'ai perdu la voix, il y a en moi huit voix différentes dont aucune n'est la mienne, la voix que vous entendez est celle d'une octogénaire qui parle dans du coton, ce n'est pas la mienne, je suis vague, éthérée, je mène une drôle de vie... » Si elle prononce rarement le mot d'irréel, elle a quelquefois un sentiment voisin, celui de déjà-vu. Quand elle est venue chez moi pour la première fois, elle reconnaissait l'appartement, les portraits sur les murs et elle me demandait si je ne l'avais pas déjà soignée elle-même ou sa mère. Cette forme de déjà-vu se rattache bien aux cas que j'ai décrits et à l'explication que j'ai donnée : c'est le sentiment d'un vide, de l'absence des sentiments que doit exciter en nous le

nouveau et le présent ¹. Elle a assez fréquemment le sentiment du mystère : « Est-ce qu'on me cache quelque chose ? Il y a dans tout ce que je vois quelque chose de peu compréhensible. » C'est une forme du sentiment de l'étrange si fréquent parmi les sentiments du vide. C'est ce sentiment très accentué quand il s'agit des relations sociales qui lui fait exprimer des jugements si bizarres sur les figures des personnes qu'elle rencontre. Une foule de gens ont pour elle « des figures de Chinois, de Turcs, de Persans, d'Égyptiens, de Philistins... On dirait une tête de roi des singes, ce sont des têtes de panthères ». Les sentiments qui dominent et qu'elle exprime perpétuellement sont les sentiments de cette tristesse vague et peu profonde que j'ai appelé la morosité : « Je suis triste et faible, triste de ma propre vie... Je suis fatiguée, sur-fatiguée, je suis si lasse quand je vois une autre personne travailler, s'agiter... J'ai le sentiment de vieillir si vite... Je n'ai plus ni liberté, ni volonté, il y a une influence qui pèse sur moi, un charme qui me lie, je suis en captivité... Je n'aime personne, personne ne m'aime, tout m'est égal... Tout ce que je fais est inutile, ne rapporte aucune joie à personne, je suis si peu intéressée à vivre que je ne sais plus si j'existe ». Ce sont là des sentiments et des expressions que nous connaissons bien et qui se rattachent aux diverses formes des sentiments du vide dans les inactions moroses.

Dans d'autres cas, l'introversion existe chez des sujets très inertes et très indifférents aux choses extérieures, et ne paraît accompagnée d'aucun sentiment. Chez beaucoup d'asthéniques très diminués dans les dernières périodes de la démence précoce on observe des rêveries, des bavardages intérieurs tout à fait indifférents. Agathe pendant de longues heures reste immobile sur sa chaise, elle remue un peu les lèvres et je sais par son observation antérieure qu'elle continue à se dire à elle-même les mêmes histoires, mais elle n'a ni joie, ni tristesse. « Mon esprit roule sur un tas de pensées vagues auxquelles je ne m'intéresse pas du tout, dit une autre malade. » L'introversion peut exister, évidemment sans grande richesse, mais sans modifier l'état de vide.

Enfin il faut signaler un groupe de faits plus curieux, ce sont des introversions véritables avec sentiments d'angoisse pendant la rêverie elle-même et en rapport avec elle. On trouve quelquefois chez les écrivains religieux des allusions à des extases tristes, à des extases douloureuses. Il s'agit probablement de ces états de stupeur anxieuse qui occupent une certaine période de la maladie mélancolique. On trouvera une description de certains de ces états dans l'intéressante étude de M. Auguste Wimmer (de Copenhague) sur l'état de conscience pendant la stupeur et sur les psycho-mécanismes du délire de négation de Cotard ². L'auteur signale la discordance frappante entre la vie riche des idées et l'inhibition psycho-motrice massive accompagnée de mutisme : les sentiments dominants sont des sentiments de vide et d'irréalité, puis des sentiments de péjoration et d'angoisse. M. Masselon étudie aussi les périodes de stupeur par lesquelles passent les mélancoliques, quand leur état est grave. Il y a probablement de ces stupeurs pendant lesquelles les malades pensent peu, mais il y en a aussi pendant lesquelles l'agitation sous forme de pensée est considérable, quoique les sentiments restent de l'ordre mélancolique.

Je rappelle seulement la première crise de Max à laquelle j'ai déjà fait allusion. Il est tombé rapidement dans un état d'immobilité avec une certaine raideur de tout le corps et il est resté une quinzaine de jours dans un état physiologique très grave, avec gâtisme, sans faire un mouvement et sans dire une parole. Quand il a pu parler, il m'a

¹ À propos du « déjà vu », *Journal de psychologie*, 1905, p. 289.

² A. WIMMER, *Annales médico-psychologiques*, janvier 1919, p. 14.

raconté un délire énorme qui avait rempli cette période, des histoires de démons qui le suppliciaient, de sangliers qui le poursuivaient et le mangeaient indéfiniment. C'est un état analogue à la période de torture de Madeleine, mais sans les mouvements, les cris et les paroles de celle-ci, avec une immobilité extérieure et une introversion complète. Loin de trouver le calme et le bonheur dans le rêve, il continue à y trouver les pensées catastrophiques et la peur de l'action. Dans ces observations les sujets nous présentent les réactions connues de l'effort, de la réduction des actes, de la peur de l'action exactement comme dans les états précédents et l'introversion qui semble les caractériser ne modifie pas ces réactions.

Nous devons d'abord remarquer que dans un grand nombre de cas dont Cécile est le type, nous observons ces sentiments, quand l'introversion est incomplète. Quand Cécile me parle et exprime ses plaintes elle n'est pas dans son état de rêverie : la visite qu'elle fait chez moi et mes questions l'en ont fait sortir. Elle est à ce moment et, souvent dans la journée, dans une situation ambiguë. Elle continue à entendre au moins de temps en temps les personnes qui l'entourent, elle garde un peu d'affection pour elles et ne peut s'empêcher de tenir un certain compte de leurs réclamations perpétuelles. C'est à ce moment qu'elle me dit : « Vous me faites du mal avec vos discussions, vous me rendez malheureuse. » En un mot, elle a encore assez de réflexion pour apprécier l'absurdité de ses rêveries, elle est encore assez rattachée au réel pour essayer de s'y adapter. Ses actions présentent alors des troubles qui provoquent les réactions précédentes. Quand Cécile est au contraire bien tranquille, roulée sur son fauteuil, sans que personne vienne la déranger, elle a un sourire sur les lèvres et elle reconnaît qu'elle a un moment de bonheur. Les tristesses précédentes ne sont pas précisément le fait de l'introversion, elles dépendent plutôt de son interruption et de son insuffisance.

Dans les états de vide avec introversion que nous venons de signaler, toutes les actions secondaires qui sont le point de départ des sentiments ont disparu, mais un certain nombre d'actions primaires subsistent. Chez certains sujets ces actions primaires sont elles-mêmes très réduites et n'y a plus qu'une activité interne probablement fort petite. L'équilibre entre les recettes et les dépenses psychologiques s'est établi en ne permettant qu'une minuscule activité sous forme de langage intérieur, sans aucun sentiment. Pour qu'il y ait un triomphe de quelque intérêt, il faut encore que la pensée interne ait quelque force. Il ne suffit pas de jouer pour s'amuser, il faut jouer assez gros jeu pour que le jeu intéresse un peu. Sans doute il faut un certain rétrécissement pour substituer le jeu de la pensée à l'action. Mais il ne faut pas que le rétrécissement soit poussé trop loin et qu'il supprime toute action secondaire, même celle des sentiments.

L'interprétation de la stupeur mélancolique est plus difficile car nous voyons les réactions mélancoliques persister, quoique le sujet soit complètement inactif et quoiqu'il soit plongé dans la vie des rêves. Nous sommes obligés d'exprimer le fait en disant que l'introversion n'a pas réussi à produire un changement suffisant dans l'équilibre des forces. Quoique l'activité soit énormément réduite, quoiqu'elle ne s'exerce plus que sous la forme du jeu de la pensée, elle n'est pas encore équilibrée. Il y a des cas où on ne réussit pas à remettre un budget en équilibre, même en faisant de grosses réductions dans les dépenses : il ne sert à rien de réduire les frais de l'appartement et du personnel, quand la ruine est tout à fait complète. Si les modifications viscérales qui ont amené l'épuisement des forces psychologiques continuent leur action néfaste, si la pensée elle-même reste encore difficile, si le malade sent que sa pensée s'embrouille, qu'elle est lente, qu'elle présente des arrêts, il continuera

automatiquement comme Max, à faire la réaction de la peur de l'action et même dans l'introversion on constatera des extases mélancoliques et des stupeurs. L'introversion nous a semblé une des conditions de la béatitude, mais il est évident que ce n'est pas une condition suffisante.

8. -La réaction de triomphe dans les introversions

[Retour à la table des matières](#)

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a certaines formes d'introversion dans les intoxications et dans les extases névropathiques qui déterminent de tout autres sentiments. Il y a dans les béatitudes des sentiments de joie et d'orgueil tout à fait analogues à ceux que nous avons étudiés dans les grands délires de jubilation, quoiqu'il n'y ait plus aucune action réelle et qu'il n'y ait que des jeux de la pensée. Quand Rk., pendant l'ivresse de l'éther entrevoit la racine carrée de - 2, il sent « que le mot de l'univers lui a été chuchoté à l'oreille, mais de façon qu'il ne puisse s'en souvenir : c'est dommage car c'était magnifique ». « J'ai passé toute la matinée dans une méditation profonde, disait Amiel, quel voyage et quel coup d'aile ! Parcouru, sondé tout l'espace, tous les mystères, décrit des cercles autour de toute activité et de toute individualité... C'est magnifique de métaphysique. On porte le monde dans sa poitrine, on touche aux étoiles, on possède l'infini, on se sent grand comme l'univers et comme Dieu. » Le morphinomane n'a plus aucun remords, « car l'état où le met la drogue est bien supérieur au point de vue moral à la vie des hommes ordinaires... Que dites-vous que je m'empoisonne, je sens que je m'élève et que je me perfectionne, vous ne comprenez pas les vraies valeurs de la vie ». Dans toutes les béatitudes ce sont toujours des chants de triomphe.

Nous devons constater en effet que les béats font à propos de tous les faits de leur pensée cette réaction de triomphe que nous avons considérée comme l'essentiel de la joie. Le premier phénomène du triomphe, l'arrêt de l'action primaire par la réaction du succès est parfaitement nette. Il y a une différence énorme entre les attitudes de Madeleine au cours de sa vie précédente et son attitude pendant l'extase. Toute sa vie, cette femme inquiète et mécontente d'elle-même a été obligée de s'efforcer et de lutter. Il fallait lutter contre le péché et conserver malgré les tentations une chasteté immaculée, il fallait se défier de Satan toujours dangereux et être prête à lui résister, il fallait conserver les croyances correctes au point de vue de l'orthodoxie, malgré les dispositions à inventer une religion personnelle, et si elle tenait trop à une de ses inventions, il fallait aller à Rome sur la pointe des pieds et la faire admettre par le pape ; il fallait surtout et avant tout obtenir par ses mérites l'affection de Dieu sans être jamais certaine d'avoir réussi et tout cela sans compter le dévouement aux autres, le désir de peindre des tableaux artistiques, le désir de s'instruire et de comprendre, etc. Même dans l'état immédiatement précédent, celui des tortures, elle est en lutte contre Satan, elle a horreur des actions immorales qu'elle est entraînée à faire, elle est

condamnée par l'Église, c'est la défaite et le désastre ; mais cette défaite ne supprime pas la lutte, il faut recommencer autrement, que d'efforts !

La voici en extase : tout est changé, plus de précautions à prendre, elle ne peut plus pécher. « Je n'ai plus à me préoccuper de rien, grâce à Dieu, je ne peux plus faire de fautes, c'est fini. Satan est vaincu définitivement, - la Vierge lui a mis le pied sur la tête. (Satan a repris son rôle de bon garçon, inventé pour nous procurer des triomphes faciles). Mes croyances sont parfaitement orthodoxes et admises par tous. Le voyage à Rome n'est plus à faire : Dieu a envoyé un ange, c'est fini. » Elle n'a plus à se dévouer au prochain, Dieu rendra tous les services possibles si elle les lui demande. Elle contemple des merveilles d'art, elle sait tout, elle comprend tout, elle est définitivement la bien-aimée de Dieu, comme elle le dit : « Tout est fini ». J'ai même constaté dans des actions cet arrêt perpétuel par le triomphe. Au début de mon étude, je voulais constater l'existence des mouvements pendant l'extase et, comme je l'ai raconté, je voulais lui faire serrer un dynamomètre ou tirer la corde de l'ergographe. Elle consentait, acceptait de le faire, me laissait placer la main correctement, puis ne bougeait plus et me disait : « C'est fait, c'est fini ». Il m'a fallu beaucoup de peine pour obtenir le mouvement réel et l'empêcher de triompher trop tôt.

Ce changement d'attitude est manifeste dans les descriptions de tous les extatiques. Les extatiques hindous dont parle M. Thouless « sentent également que tous les problèmes sont résolus, qu'il n'y a plus rien à chercher ¹ ». C'est d'ailleurs, comme je l'ai montré en étudiant les extases de Madeleine, ce qui joue le plus grand rôle dans le sentiment d'intellection. « La carrière des mystiques, dit M. Marcel Hébert à propos de Ruysbroeck, n'est qu'un long effort pour se rendre moralement dignes de leur Seigneur », dans l'extase ils ont le sentiment d'avoir réussi et ils prennent possession de la plus haute moralité, comme de la beauté et de la vérité. L'opium, c'est là son grand caractère, débarrasse de tous les soucis de la vie, comme il débarrasse de la douleur. L'un de nos malades, Web, est continuellement tourmenté par deux choses : d'un côté il a des scrupules religieux et craint d'offenser Dieu par sa conduite, de l'autre il a des dettes criardes et il est harcelé par ses créanciers. Quand il est suffisamment grisé par la morphine il murmure : « Je suis enfin tranquille, tout est arrangé, Dieu et mes dettes. - Vos créanciers ont donc été payés ? - Non. - Comment vos dettes sont-elles supprimées ? - Je n'en sais rien, peu importe, elles sont supprimées, c'est l'essentiel, j'en suis absolument certain. » Il en est de même pour les déments béats qui acceptent comme certaines toutes les absurdités satisfaisantes. Sans doute on peut, comme le fait Mignard, critiquer cet arrêt de toute action par le succès : « Le sentiment du bonheur n'est pas toujours la conscience d'un bien véritable ². » Nous nous bornons seulement à constater le « délire du sentiment », l'exécution perpétuelle de cet acte d'arrêt triomphal pour toutes les actions primaires.

La seconde partie de la réaction du triomphe était un gaspillage des forces mobilisées pour l'action primaire et rendues libres par son arrêt. Nous constatons d'abord que tous nos béats, si épuisés qu'ils fussent précédemment, quand il s'agissait de faire des actes réels, sentent maintenant une grande quantité de forces à leur disposition ³. Quand elle passe de la torture à l'extase, Madeleine répète : « Je ne me sens plus mourir comme tout à l'heure, je reprends des forces. Est-ce le mieux de la fin ? Vais-

¹ THOULESS, *op. cit.*, p. 230.

² MIGNARD, *op. cit.*, p. 239.

³ Cf. 1er vol.

je donc entrer en Paradis ? Quelle vie intense je sens en moi ! Il y a en moi une force comprimée qui échappe de tous les côtés. »

Nous ne voyons pas apparaître après l'arrêt rapide de toutes les actions primaires le sentiment de l'ennui qui dépend d'un essai d'action sans cesse arrêté par le sentiment de la faiblesse. Le béat ne s'ennuie jamais, quoiqu'il ne fasse rien : « Comment pouvez-vous supposer que je m'ennuie un moment : si mon esprit était un moment sans occupation, il me suffirait de prier et de chanter. » Remarquons aussi la disparition du sentiment de la faim qui est en rapport avec le sentiment de faiblesse. Enfin notons la puissance du sentiment de réalité et la conviction perpétuelle toujours en rapport avec la force de l'affirmation.

Tous les béats gaspillent en réalité leur force dans une foule d'actions, comme s'ils étaient libres de faire n'importe quoi. Nous avons vu le drame en cent actes divers qui est constitué par le ménage de Dieu et de Madeleine : voyages merveilleux en traversant tous les obstacles, enseignements, conversations, amours, accouchements, supplices, rien n'y manque. Au fond rien de tout cela n'était indispensable, même au point de vue religieux, c'est du pur gaspillage. Tous les opiomanes construisent des palais merveilleux, dont parle de Quincey, ils font des banquets, des galas, des fêtes somptueuses, des récitations et des descriptions interminables¹. Certains de nos béats font même des mathématiques, tandis que de belles spéculations remplissent les extases d'Amiel. J.-J. Rousseau disait dans sa lettre à M. de Malesherbes : « Mon esprit était ébloui de mille lumières, des foules d'idées vives se présentaient à la fois. Ah ! si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre. »

Pour comprendre cette multiplicité d'actions qui s'écoulent si facilement, il faut se souvenir qu'il y a dans notre vie deux catégories d'actions. Il y a les actions utiles imposées par les stimulations extérieures qui ne tiennent pas compte de nos dispositions. Certaines de nos tendances sont fortes et bien chargées, elles sont tout à fait disposées à s'activer, mais les conditions dans lesquelles nous sommes placés ne réclament pas du tout leur fonctionnement et exigent l'activation d'autres tendances mal chargées, auxquelles il faudra ajouter l'effort. Vous savez chanter et vous le feriez facilement, eh bien dansez maintenant. Ce sont ces actions-là que les béats suppriment par l'arrêt du triomphe. Mais les autres actions, celles qui peuvent être exécutées facilement par la seule charge des tendances, ils les laissent s'écouler librement et même ils les favorisent en gaspillant sur elles la force résiduelle des autres tendances arrêtées. Au fond Madeleine a des tendances amoureuses, des tendances maternelles, des tendances d'institutrice ; ces tendances étaient dans la vie réelle inhibées au profit des actions morales et religieuses, maintenant elles s'activent indéfiniment. Elle est amante, elle est mère, elle dorlotte son bébé et quel bébé ! C'est le plus complet gaspillage.

Ce genre d'activité détermine chez eux un sentiment bizarre. Ils répètent tous, comme nous l'avons déjà vu dans les jubilations : « Enfin je fais ce que je veux, je suis mon maître, je suis le maître de tout, je suis libre, libre comme l'air, infiniment libre. » « Il y a, dit James, une sensation d'abondance et d'aise, une sensation d'activité de pensée qui ne rencontre pas d'obstacles². » Quand Zc. nous décrit ses sentiments dans l'eau glacée du puits, elle s'écrie : « Quel changement ! C'est un ouragan de liberté, d'inconditionné, de puissance, de divinité... Tous mes souhaits se réalisent,

¹ LAURENT, *Bull. de l'Institut psych.*, décembre 1902.

² W. JAMES, *L'expérience religieuse*, trad., 1906, p. 255.

j'ai maintenant le pouvoir d'avoir tout ce que je veux ; je vois l'avenir, je joue de la musique sans avoir appris. » Web., sous l'influence de la morphine, devient généreux : « Puisque je n'ai plus de dettes, je peux donner mon argent à qui je veux. » Le paralytique général dont j'ai parlé s'étonne que sa femme critique ses achats : « Je peux bien acheter ce que je veux. » Om. qui dans la vie réelle est un homo-sexuel arrêté par des difficultés sociales et par une impuissance déterminée par l'abus des poisons, imagine, quand il a pris de l'héroïne, des romans d'amour magnifiques avec le jeune homme blond à la peau hâlée qu'il cherche toujours sans le trouver jamais : « Enfin je puis faire ce que je veux, c'est bon de retrouver la liberté avec le pouvoir. » Ce caractère devient singulier dans les extases de Madeleine qui se débarrasse des obstacles physiques comme des règles morales. Elle peut être à sa fantaisie amante et mère, « elle traverse les montagnes, les portes de fer, je vais partout où je veux ». Nous avons déjà remarqué qu'elle voit aussi tout ce qu'elle veut.

Nous avons déjà vu à propos du même sentiment de liberté chez les jubilants qu'il dépendait de la réaction de triomphe et du gaspillage des forces résiduelles. Cela est bien confirmé par ces observations sur les béats qui ont à la fois le sentiment de liberté et le triomphe perpétuel avec gaspillage, qui ne sentent jamais la nécessité d'arrêter une action et de la changer parce qu'elle ne réussit pas.

Ce sentiment de liberté des jubilants et des béats me cause cependant un certain étonnement : ce sont les mêmes malades qui expriment sans cesse un autre sentiment, celui de l'automatisme et de l'inspiration. C'était Dieu ou le génie qui les entraînait avec une puissance irrésistible, et maintenant les voici qui éprouvent un sentiment de puissance personnelle et de liberté illimitée. Les philosophes qui parlent sans cesse de la liberté humaine et du sentiment de la liberté devraient bien commencer par réunir toutes les expressions du sentiment de la liberté et analyser les diverses circonstances dans lesquelles il se présente. Pour le moment je dois simplement remarquer que ce sentiment de liberté paraît être complexe et dépendre d'une combinaison de deux sentiments plus simples, que nous venons d'étudier. Dans les conditions ordinaires de la vie réelle, le sentiment de liberté apparaît quand il y a sentiment d'action personnelle et en même temps quand il y a sentiment de l'effort et sentiment de succès. Dans certaines conditions anormales, ces deux phénomènes se dissocient, l'effort disparaît et le succès persiste ; nos béats ne font plus d'efforts, mais ils continuent à triompher. Suivant que leur attention se porte sur l'un ou sur l'autre phénomène, l'appréciation sera différente. Si le sujet se rend compte que, dans son acte, il n'y a pas d'effort personnel, il se dira entraîné et aura le sentiment de l'automatisme, s'il insiste au contraire sur le triomphe perpétuel, il sera disposé à se croire libre comme celui qui renverse tous les obstacles. En réalité dans les états d'élation, ni l'un ni l'autre de ces deux sentiments n'est tout à fait net, car il est toujours incomplet et quand on interroge ces sujets on peut leur faire exprimer soit l'un, soit l'autre de ces deux sentiments. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons chez tous les béats les caractères essentiels du triomphe, l'arrêt définitif de l'action primaire et le gaspillage libre des forces résiduelles, leur joie se ramène toujours à cette même conduite fondamentale.

Pourquoi les béats se conduisent-ils ainsi et font-ils perpétuellement cette réaction de triomphe ? Chez quelques-uns des croyances religieuses sur la vie future viennent donner un certain appui à ces idées triomphales, chez tous il y a un affaiblissement de la réflexion et de la critique qui favorise l'illusion. Cela n'est pas suffisant, car dans d'autres états les mêmes croyances religieuses et le même abaissement de la croyance n'amène pas l'attitude triomphale. L'extase est sur certains points analogue à l'émotion qui est une anticipation de la régulation avant l'action, ce serait un triomphe

prématuré¹. Pourquoi imaginent-ils qu'ils auront de la force pour réussir quand ils sont faibles et quand précédemment ils se sentaient faibles ? L'émotion anticipatrice du jubilant avait son point de départ dans des décharges réelles, dans une richesse momentanée produite par un véritable gaspillage de force. Mais ici il n'y a pas au point de départ ces colères, ces agitations réelles qui servaient de prétexte à la réaction de triomphe : nos béats sont calmes depuis le début de leur état de béatitude.

Nous trouvons une première réponse indiquée de divers côtés au moins d'une façon vague et qui repose sur la considération des faits importants réunis dans l'idée de la détente psychologique, de la rupture de l'attention à la vie. M. Bergson expliquait le sommeil par la détente de l'attention à la vie. M. Legrain dans ses études sur l'alcoolisme citait le mot de Pascal : « L'âme ne trouve rien en elle qui la contente, sa joie consiste dans un oubli, il faut détourner l'homme du sentiment de ses maux. Musset, Barbey d'Aurevilly, Edgar Poe, Verlaine ont cherché l'ivresse pour abolir le sentiment des déboires, des chagrins ; ils fuyaient dans l'ivresse comme dans une tombe préparatoire. Tous ceux qui ressentent la tragique absurdité de vivre n'ont qu'un cri : oublier. » M. de Monmorand, comme Ribot, comme Murisier parlent d'une simplification progressive de la conscience qui arrive à se désintéresser de tout. M. Leuba insiste sur la détente, la passivité des mystiques qui s'abandonnent à la volonté divine². M. L. Dupuis rappelait à ce propos les vers de Sully-Prudhomme :

Hors du néant, mais loin des secousses du monde,
Un instant j'ai goûté cette douceur profonde
De vivre sans dormir tout en ne veillant pas.

Dans certaines conditions la seule détente de l'esprit engendre un sentiment voluptueux. Cet auteur semble disposé à expliquer par la suppression de toute attention, des battements de l'attention le sentiment de la durée énorme si bien décrit par Moreau (de Tours) dans le haschish : « Le changement de la tonicité spirituelle produit cette illusion d'une durée interminable, d'une ubiquité de la vie sortant du temps pour entrer dans l'éternité. » Tout cela est peu précis, mais cela indique d'une manière générale qu'une certaine détente psychologique joue un rôle dans ce sentiment de bonheur et provoque le triomphe.

Nous sommes embarrassés quand il s'agit de donner un sens précis à cette notion de la détente psychologique. Nous avons essayé de préciser une certaine forme de l'abaissement psychologique en considérant l'abaissement hiérarchique des tendances. Un individu se détend quand il renonce aux conduites supérieures, expérimentales, rationnelles ou réfléchies, quand il se borne à effectuer les actions sous une forme inférieure. Il se passe quelque chose de ce genre dans les fêtes populaires, dans les carnivals où le peuple cherche à se détendre en abandonnant les règles de convenance et quelquefois les règles morales. Cette renonciation change la répartition de forces, remplace la faiblesse des opérations supérieures par la force des inférieures et fournit une occasion à la réaction de triomphe. Un abaissement de ce genre joue un rôle dans certaines béatitudes et on voit les intoxiqués perdre le contrôle moral. Dans le rêve la

¹ Cf. *Médications psychol.*, II, pp. 78, 277-280.

² J. LEUBA, *op. cit.*, pp. 227, 247

réflexion a disparu et la croyance, si elle existe, ce dont je ne suis pas certain, est d'un ordre très inférieur. M. Kaploun montre que cet abaissement joue un rôle dans le sentiment de satisfaction et de rationalité des rêves ¹. Cette absence de réflexion joue un rôle dans les croyances de Madeleine et dans son bonheur extatique, puisqu'à la fin de sa vie, quand elle devient plus capable de réflexion, elle n'apprécie plus la joie de l'extase : « Il vaut mieux, disait-elle, faire la classe à des enfants que de s'abandonner à l'extase », et elle avoue qu'elle y trouve plus de joie.

J'hésite à expliquer toutes les béatitudes par un abaissement de ce genre : chez nos extatiques cet abaissement n'est pas considérable. Madeleine ne perd pas toutes les opérations psychologiques, elle reste intelligente, bien orientée et ne devient pas confuse ; elle garde même la croyance immédiate qui a chez elle beaucoup de force. Un abaissement de ce genre qui se retrouve dans tous les délires psychasténiques augmente un peu la force, comme nous l'avons vu, mais ne détermine pas chez les autres délirants de ce genre un tel triomphe : Sophie ne jouissait pas de ce bonheur merveilleux. Il y a d'ailleurs dans le cas de Madeleine une difficulté beaucoup plus grave, c'est que l'extase est précédée par la période de torture où le sentiment est tout à fait opposé, quoique l'état de la croyance soit tout à fait le même. La chute de la tension, l'abaissement au-dessous de la réflexion a lieu au moment du passage de la sécheresse à la période de torture. L'augmentation de force disponible déterminé par cet abaissement a permis un certain retour des sentiments, le passage du sentiment du vide dominant pendant la sécheresse au sentiment mélancolique, mais c'est tout. Dans l'extase, Madeleine ne s'abaisse pas davantage et cependant le sentiment change de signe, comme s'il y avait de nouveau une décharge et une grande augmentation des forces.

Le passage à l'introversion, la substitution du jeu de la pensée à l'action, a amené une nouvelle économie considérable des forces psychologiques. Tous les efforts s'épuisent contre les résistances du monde physique et du monde social, si vous supprimez la société réelle, si vous la remplacez par des personnages imaginaires, créés comme il vous convient, vous avez immédiatement une vie beaucoup plus facile. « Il est si difficile d'expliquer à des hommes qui ne vous comprennent pas, il faut des mots et des phrases... Il y a une manière de s'entretenir avec Dieu qui n'a besoin d'aucun mot, c'est si facile d'être comprise par Dieu... Je suis si loin des hommes, il m'est devenu si facile de leur pardonner les peines et les injures qu'ils ne peuvent plus me faire... Je puis m'abandonner à tous les sentiments sans avoir à lutter contre le besoin de les exprimer par crainte des opinions humaines. Je ne suis plus que devant Dieu qui me permet tout et qui s'arrange de telle manière que rien ne souille son regard, cela suffit. » Il en est de même dans toutes les autres béatitudes. « L'opium, dit Laurent, supprime la colère, les sentiments violents, les efforts, tout paraît facile et agréable ². » Peu importe la force ou la faiblesse réelle, quand on n'a plus rien à faire. « Ce qui nous rend mécontents et inquiets, disait M. Kaploun, à propos de la tranquillité dans le rêve, c'est notre attitude d'expectation et de précaution par rapport à notre action possible sur les choses et à l'action des choses sur nous. » Si on supprime complètement les appréciations des choses, tout devient beaucoup plus simple. « Tout moyen manque à l'extatique, disait Guyau, pour apprécier la force réelle et l'étendue de sa pensée. Ce moyen en temps normal, c'est l'action, celui qui n'agit pas est toujours porté à croire à la supériorité de sa pensée ³. »

¹ KAPLOUN, *Psychologie générale tirée du rêve*, 1919, pp. 117-118.

² LAURENT, *Psychologie du fumeur d'opium*, 1896.

³ GUYAU, *L'irréligion de l'avenir*, 1887, p. 181.

La réduction des dépenses est également visible dans les maladies et les grands affaiblissements, c'est pour cela que les asthéniques aiment tant à se réfugier dans la maladie « qui permet le désintéressement des affaires ». J'ai noté avec curiosité ces réflexions d'un malade qui après guérison quittait la maison de santé où il était resté dans un état de demi béatitude : « Quel ennui de rentrer dans la vie. Il va falloir reprendre une foule d'actes déplaisants, je n'en voyais pas les difficultés dans mes rêves au sanatorium. » La rupture de tous les liens du réel donne une sorte de liberté : quand on a renoncé à tout, à l'argent, à la considération, à l'honneur, on peut évidemment faire ce que l'on veut.

Cette réduction de la dépense laisse une plus grande quantité de force à la disposition de l'action abaissée et restreinte qui persiste et on peut constater même objectivement que ces actes restants sont devenus bien plus forts. J'ai souvent insisté sur ces malades en apparence épuisés, qui parlent bas avec une voix que l'on entend à peine, quand ils répondent exactement aux questions posées avec un peu de réflexion, et qui crient avec force dès qu'on les laisse exprimer leur délire. Nadia remarquait elle-même : « Je suis paralysée et agitée, je voudrais disparaître sous terre quand je fais attention aux choses et quand je sens qu'elles sont la réalité; j'agis facilement et rapidement, je fais même des choses difficiles quand je rêve et quand je suis dans le vide. » J'ai insisté sur l'observation frappante de Mme Z., f., 70¹, cette femme, autrefois si intelligente et si puissante, était réduite au dernier degré de la faiblesse : elle ne pouvait sortir de son lit sans aide et ne faisait quelques pas que soutenue. Sa voix était faible et souvent difficile à entendre et ses perceptions paraissaient très réduites, elle se plaignait constamment d'être sourde et aveugle. Pendant la dernière année de sa vie, comme par une sorte d'épuisement plus grand, elle a présenté à plusieurs reprises des périodes délirantes : elle perdait toute orientation, ne reconnaissait plus les personnes qui l'approchaient, ni la chambre dans laquelle elle était, elle se plaignait violemment qu'on l'eût déménagée et répondait aux questions à tort et à travers. Pendant ces périodes délirantes qui duraient plusieurs jours, elle montrait une énergie physique qui provoquait l'étonnement de ses gardes. Sa parole était claire et haute et ses bavardages, absurdes il est vrai, se prolongeaient sans fatigue apparente pendant des heures entières. Les sens mêmes paraissaient avoir récupéré leurs fonctions : cette malade semblait entendre tous les bruits et lisait de loin l'heure à sa pendule, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années. Quand Mme Z. reprenait sa lucidité habituelle, elle retombait dans son impuissance. Dans l'étude du délire psychasténique de Sophie, nous avons noté l'hésitation et la faiblesse quand il s'agissait de faire des actes réfléchis, l'affirmation hardie et forte dans le délire. Tous les abaissements de tension et tous les rétrécissements augmentent la force des actes résiduels.

Il n'est pas étonnant que les malades fassent eux-mêmes une observation analogue à la nôtre. L'appréciation des forces, comme l'appréciation de la fortune, est une chose toute relative : même en ayant de grosses sommes entre les mains, nous nous sentons pauvres si nous avons beaucoup à payer et nous nous sentons riches avec peu de chose si nous n'avons rien à dépenser. Nous ne devons pas être surpris, si nous entendons les idiots, les déments et les extatiques célébrer le retour de leurs forces, la désorganisation chez les premiers et le rétrécissement chez les derniers a réduit à un petit nombre les tendances qui fonctionnent encore d'une manière diminuée et ils ont le sentiment de forces surabondantes.

¹ *Médications psychol.*, II, p. 298.

Les réactions de triomphe ont comme point de départ les conditions dans lesquelles s'exécutent les actes et non point la valeur de ces actes, et les sentiments de satisfaction apparaissent dès que ces actes deviennent faciles. Les faibles qui pendant un voyage ont été tout le temps fatigués et tristes à cause de la dépense des forces ont de ce même voyage un excellent souvenir et se figurent avoir fait un voyage magnifique et très gai parce que la représentation dans le souvenir coûte beaucoup moins de force que l'action réelle et qu'ils peuvent maintenant triompher. Je remarquais que If., f., 32, asthénique facilement délirante, consentait facilement à parler avec moi de voyages et qu'elle s'en réjouissait fort, quand je les plaçais dans un avenir lointain, mais qu'elle se fâchait dès que j'essayais de rapprocher la date et de préciser l'idée du départ. Le triomphe n'apparaissait que dans des représentations lointaines et faciles et devenait impossible même pour une simple représentation quand celle-ci devenait plus coûteuse par un degré plus grand de réalité. On observe les mêmes faits chez des béats : si on insiste trop sur des actions réelles, si j'oblige un peu trop Madeleine à faire des actions, je trouble son bonheur. Elle-même, quand elle rentre un peu dans la vie réelle à la fin de l'extase, constate qu'elle ne peut plus arriver qu'à des consolations incomplètes. C'est dans la période d'introversión complète que ces individus sont dans les meilleures conditions pour triompher : « Le bonheur se dissipe, si je reprends quelque activité. »

On peut expliquer de la même manière les conséquences fréquemment observées à la suite de la crise d'extase, les améliorations de la santé consécutives. Ces améliorations, ne sont guère à espérer dans les démences ou dans les intoxications, mais elles sont souvent caractéristiques après les béatitudes névropathiques quand celles-ci sont un peu prolongées. Pendant les périodes précédentes, Madeleine était dans de mauvaises conditions pour se rétablir de l'épuisement qui avait déterminé le début de la crise de tentation. Les tourments pour rechercher des solutions impossibles, le défaut de régulation dans les sécheresses qui amenait de l'agitation, les efforts dans la peur de l'action entretenaient ou augmentaient la faiblesse. L'excès du mal amène le remède : l'organisme renonce à toute action et à toute dépense, il se place dans un monde de rêve où les dépenses sont presque réduites à rien. On place ces épuisés dans l'isolement du sanatorium sans leur procurer un isolement aussi réel, aussi remarquable. Les forces économisées se restaurent et s'accumulent : le rétrécissement a rétabli une certaine proportion entre l'état des forces disponibles et la tension et on voit au cours de l'extase le fonctionnement s'améliorer. Madeleine reprend peu à peu de l'intérêt aux choses : je puis plus facilement lui parler de sa famille le second jour de l'extase que le premier ; puis elle est plus disposée à répondre à d'autres personnes et elle entre dans les consolations, où l'intérêt pour le monde est plus grand et où elle marche vers un équilibre plus normal.

Enfin il ne faut pas oublier que les idées religieuses, les triomphes, les sentiments de joie et d'orgueil qui apparaissent à propos de cette introversión sont des conditions favorables. Les succès de toute espèce, les compliments, les amours heureuses, les dominations sont des excitations dont nous avons étudié le mécanisme. Ces phénomènes mobilisent des réserves de forces et favorisent le relèvement de l'esprit.

Toutes ces interprétations sont arrêtées cependant par une difficulté. Nous venons de voir la même introversión, le même abandon de la vie réelle remplacée par le jeu de la pensée, avec de tout autres sentiments. Il y a de l'introversión chez des schizo-phréniques qui n'ont pas de joie, il y a de l'immobilité et du rêve même dans la stupeur mélancolique.

Nous répondrons d'abord qu'il faut éliminer les introversions incomplètes comme celle de Cécile, dans lesquelles le sujet se laisse trop souvent rappeler à la réalité et ne peut s'abandonner complètement au rêve facile. Cécile mélange par courtes périodes tous les états psychologiques et elle essaye de rendre perpétuelles les conduites béates, ce qui est impossible. Madeleine a systématisé et localisé ses divers états, ce qui lui permet de s'abandonner complètement à la béatitude pendant deux ou trois jours.

Ce n'est pas suffisant : il faut évidemment pour des crises de béatitude des conditions particulières et rarement réalisées dans la répartition des forces psychologiques. Les belles extases ne sont pas fréquentes : bien des blessés ont eu des pertes de sang sans avoir les huit jours de Paradis dont nous a parlé un homme de soixante ans après un accident d'automobile. Le kief de l'opium est difficile à atteindre, beaucoup de sujets n'y parviennent jamais. Après quelque temps les morphinomanes sont obligés de forcer leurs doses et ne réussissent pas toujours. Il y a dans ces béatitudes une certaine rencontre délicate.

La détente et le rétrécissement amènent une réaction de triomphe et de gaspillage, mais à une condition, c'est qu'il y ait à ce moment des forces suffisantes dans l'organisme pour que leur concentration puisse amener une apparence d'enrichissement. Or le rétrécissement est déterminé par une faiblesse croissante, il risque de se produire trop tard quand il n'y a plus de forces à concentrer : c'est ce qui arrive dans les stupeurs mélancoliques. Un certain afflux de force au début des empoisonnements, une certaine précipitation de la réaction de rétrécissement dans les extases sont nécessaires.

On observe que ces malades paraissent épuisés pour une action et ne le sont pas pour une autre. Cécile remarque un jour qu'elle n'a plus la force d'aimer ses amies réelles. Cela est juste, nous verrons dans l'étude des sentiments sociaux que l'amour demande une dépense supplémentaire, l'addition de la réaction de triomphe à certaines actions sociales et qu'il disparaît dans le sentiment du vide. Mais la malade ajoute qu'elle a encore « la force d'aimer un peu ses amies imaginaires ». Cet amour des amies imaginaires est évidemment moins coûteux que l'autre, mais il demande encore une certaine puissance. Si le rétrécissement survient quand il n'y a plus aucune puissance pour aucune action, il ne pourra pas avoir ses heureux effets. Madeleine abandonne le monde et l'action réelle, quand elle a encore des forces suffisantes pour penser beaucoup, pour jouer beaucoup, pour imaginer facilement et rapidement. Elle s'est réduite à la pensée et elle garde l'immobilité, mais elle n'est pas incapable de mouvements et c'est pour cela que je peux, sans trop de difficultés, la faire parler, remuer et serrer un dynamomètre assez vigoureusement. Elle s'est arrêtée à temps avant la ruine et il n'est pas étonnant qu'avec les restes de sa fortune elle puisse triompher dans une vie restreinte.

Les béatitudes nous offrent donc un exemple de la forme que peuvent prendre les réactions sentimentales dans des conditions un peu anormales. Elles se rapprochent des émotions et, comme elles sont constituées par des régulations prématurées qui n'attendent pas la stimulation de l'acte réel et complet. Mais elles ne sont nécessairement régressives comme l'émotion, elles succèdent à une régression et à un rétrécissement, qui peut avoir été déterminé par l'émotion ou par toute autre cause d'épuisement, mais elles y ajoutent une transformation. Les béatitudes sont des réactions à l'état produit par la régression et le rétrécissement. Elles comportent une réaction de triomphe quelquefois considérable à propos de cet état qui était en lui-

même une réduction de la vie, elles rentrent dans le groupe des sentiments déterminés par le jeu et par l'art. Elles peuvent dans certains cas jouer le rôle d'une réaction de défense qui favorisera le relèvement des forces et permettra plus tard l'action plus complète.

De l'angoisse à l'extase. Tome II :
troisième partie " L'organisation des sentiments "

Chapitre III

L'évolution des sentiments

[Retour à la table des matières](#)

Les études précédentes sur l'effort, la fatigue, la tristesse et la joie nous ont permis de décrire et de grouper un certain nombre d'observations intéressantes à propos de ces sentiments fondamentaux. Il est utile dans ce dernier chapitre de réunir ces études, de les résumer au risque de quelques répétitions en considérant les sentiments d'une manière plus générale. Ce résumé nécessairement systématique et par conséquent erroné n'a pas à mes yeux autant de valeur que les observations particulières qui sont toujours le but principal de mes écrits. Les théories systématiques me semblent seulement indispensables pour l'enseignement, elles réunissent par un fil ténu un très grand nombre de faits que l'on ne pourrait pas conserver sans ce groupement. J'espère seulement indiquer ainsi une direction de recherches utiles dans l'étude des sentiments ; elle permettra de considérer les relations des divers sentiments les uns avec les autres, leurs combinaisons et leur évolution.

1. - Les régulations de l'action

Les actions des êtres vivants présentent en apparence une diversité infinie dans laquelle la science psychologique essaye de discerner une certaine régularité. La conception des tendances apporte une première solution du problème. Une tendance est une disposition de l'organisme à effectuer une action déterminée, caractérisée par un certain nombre de mouvements de tels ou tels organes, se succédant dans un certain ordre, en réaction à une certaine stimulation sur la périphérie de l'organisme.

On peut classer de cette manière un grand nombre de conduites ; on peut déterminer, surtout quand il s'agit d'actions élémentaires, les organes périphériques sur lesquels s'effectue la stimulation et les organes moteurs par lesquels se réalise le mouvement. On peut même découvrir des centres nerveux correspondant à telle ou telle action qui sont indispensables à l'exécution de la réaction et dont la constitution correspond à l'organisation de la tendance. Un progrès important sera obtenu quand on remarquera que ces diverses tendances sont superposées les unes aux autres, qu'il y a des tendances inférieures et des tendances supérieures disposées dans un ordre hiérarchique et que, suivant l'état de perfectionnement des différents organes ou suivant le degré d'activité d'un même individu, les tendances de tel ou tel degré fonctionnent d'une manière plus ou moins complète. C'est ce que nous avons étudié dans le premier volume à propos des divers degrés de la tension psychologique.

Un autre progrès de la théorie consiste à distinguer des degrés ou des phases d'activation des diverses tendances : celles-ci, surtout quand il s'agit de tendances déjà un peu élevées dans le tableau hiérarchique sont susceptibles non seulement de rester à l'état de latence et de passer à l'activité, mais encore de s'arrêter plus ou moins longtemps à diverses phases de cette activation, en particulier à la phase de l'érection avant d'arriver à la phase de la consommation.

Les actes d'une même tendance déterminés par une même stimulation présentent de nombreuses variétés, c'est ce que nous avons constaté en étudiant le problème des sentiments. Nous avons été amenés surtout par l'étude du sentiment du vide, à admettre que les actions précédentes déterminées par une stimulation périphérique devaient être considérées comme des actions primaires qui pouvaient être compliquées et diversifiées par l'addition d'autres actions secondaires. Ces actions secondaires ne sont point des mouvements associés avec les premiers, faisant partie intégrante de la même action d'ensemble, car ils ne surviennent pas régulièrement et ils peuvent être absents sans que l'acte primaire soit supprimé ou perde son caractère. Ces actions secondaires se présentent comme des réactions à l'acte primaire, analogues à des réflexes proprioceptifs. « On est étonné disait autrefois Guyau, de la complexité de ce qu'on appelle un état de conscience et du nombre indéterminable de sensations simultanées qu'il suppose ¹ ». Nous dirions plutôt aujourd'hui du nombre des actions et des commencements d'action qui se groupent autour d'une action primaire déterminée par une stimulation extérieure.

Les plus importantes de ces réactions secondaires sont des actes de régulation qui modifient l'exécution des actes primaires : les uns augmentent les actions primaires par addition d'autres actes qui ajoutent la force de nouvelles tendances, les autres restreignent les actions primaires, les ralentissent, les rétrécissent de toutes manières. Un groupe important d'actions secondaires détermine la terminaison des primaires d'une manière définitive en amenant le changement complet de l'action, tantôt en faisant commencer une autre action, tantôt sans susciter aucune action déterminée, mais en provoquant le gaspillage des forces mobilisées pour l'action primitive. Dans une automobile il n'y a pas seulement un moteur, il y a des accélérateurs, des freins, des mécanismes de marche en arrière et des mécanismes d'arrêt. Il y a des fonctions de régulation de l'action comme des fonctions de régulation de la circulation ou de la respiration.

¹ GUYAU, *Genèse de l'idée de temps*, 1890, p. 18.

Ces réactions secondaires qui modifient l'action ont été signalées depuis longtemps dans mes différents ouvrages à propos des conduites de rétrécissement, des conduites de la peur de l'action ou du triomphe. Elles ont été depuis bien des années l'objet de mon enseignement au Collège de France. Elles commencent à être aujourd'hui mieux connues. M. E. Hocking en particulier disait que « nos instincts ne se déclenchent pas comme une pièce d'artifice, quand on met le feu à la fusée. Ils sont sujets à des ajustements qui sont comme des instincts de second ordre... ¹ ». J'ai essayé dans cet ouvrage de préciser cette notion en montrant la nature, la constitution, le point de départ de ces actes secondaires à propos des principales régulations qui sont l'essentiel de l'effort, de la fatigue, de la tristesse et de la joie.

Bien entendu il n'est guère possible d'expliquer maintenant le mécanisme par lequel ces actes secondaires modifient les actes primaires. Il y a là bien des problèmes de dynamique psychologique qui sont loin d'être résolus. Tout au plus peut-on dans quelques cas faire quelques observations sur l'addition de force qui semble résulter de l'éveil d'une autre action simultanée, ou dans d'autres cas de l'inhibition que l'activation d'une autre tendance opposée peut produire sur une action. Il est probable que certaines lois règlent le drainage des forces d'une tendance par une autre tendance éveillée simultanément. J'ai essayé de supposer que le sens du drainage est déterminé par les différences de tension psychologique et de degré d'activation des tendances en présence. Un acte supérieur draine un acte inférieur, une tendance déjà avancée dans son activation draine une tendance qui vient de s'éveiller et qui est simplement à la phase de l'érection.

Une seule chose est certaine c'est que ces régulations de diverses espèces déterminent des modifications de tout l'organisme par des phénomènes d'arrêt, de dérivation des forces qui transforment non seulement le mouvement des membres mais un certain nombre de fonctions viscérales. Les théories périphériques admettaient que les modifications de la respiration, de la circulation centrale et vasculaire étaient primitives et que les sentiments n'en étaient que le contre-coup. Déjà plusieurs critiques avaient émis une supposition différente. M. L. Pearl Boggs disait : « Les accompagnements physiologiques ne doivent pas être des processus déterminés directement dans l'organisme par les agents externes, mais des réactions qui sortent indirectement de ces premiers agents ² ». J'ai essayé de montrer que ces modifications viscérales ont des significations très variées : une grande partie d'entre elles sont des conséquences des transformations apportées dans l'exécution des actions par les diverses régulations. Les autres sont plus primitives ce sont des troubles de l'action, rendue difficile ou facile par la situation externe et interne et qui servent de point de départ au réflexe de régulation. Il est souvent très difficile de distinguer ces divers troubles les uns des autres. Ce sont surtout les modifications de l'activation des tendances qui deviennent le point de départ des actes secondaires et des régulations. Sans doute les modifications de l'activation des tendances dépendent en grande partie des circonstances extérieures. Il faut en général que les objets extérieurs déterminent sur la périphérie du corps certaines impressions pour que les tendances puissent être amenées à leur dernier degré d'activation qui est la consommation et pour que l'organisme puisse faire à leur propos les régulations de la terminaison sous la forme de la réaction de l'échec ou de la réaction du triomphe. Cela résulte de l'organisation des tendances et des conditions de leur stimulation. C'est pourquoi les sentiments de présence ou

¹ E. HOCKING, The conception of instinct, *Journ. of abnormal psych.*, juin 1921, p. 86.

² L. PEARL BOGGS, Une étude expérimentale sur les accompagnements physiologiques des sentiments, *Psychol. Rev.*, 1904, p. 232.

d'absence qui dépendent du développement ou de la suppression de ces réactions terminales sont d'ordinaire en rapport avec un certain état du monde extérieur. Mais il peut y avoir des illusions même sur la présence ou l'absence, c'est-à-dire que les réactions de terminaison peuvent apparaître même quand l'objet extérieur n'existe pas ou disparaître même quand il existe. C'est donc que les circonstances extérieures ne déterminent pas à elles seules la facilité ou la difficulté de l'activation et par conséquent les régulations. Celles-ci dépendent surtout de l'état de l'organisme, de l'état de ces forces psychologiques si inconnues qui modifient de leur côté l'exécution des actes.

Une conception déjà ancienne présentée par Spinoza, reprise par Dumont, par Marshall et bien indiquée dans le livre de F. Rauh considère les sentiments « comme des jugements plus ou moins inconscients sur l'état des forces d'un organisme donné ; ce jugement peut porter sur l'accroissement et la diminution brute ou sur le caractère utile ou nuisible de ces forces ¹ ». Le mot « jugement inconscient » est fâcheux, il s'agit d'une réaction analogue aux réactions réflexes ; la difficulté consiste à se représenter les points de départ de cette réaction. S'agit-il d'une modification des éléments du système nerveux sensitif ou moteur, d'une influence de ces éléments les uns sur les autres, ou faut-il que l'acte soit en partie exécuté dans le système musculaire pour déterminer des réactions régulatrices. M. E. Hocking n'hésite pas à parler « de conditions centrales comme stimuli ² ». M. L. Bard parle de « modifications dans l'amplitude des ondes de l'influx nerveux ³ ». Ces conceptions seraient un rajeunissement intéressant des idées de Maine de Biran et de Charcot sur la sensation du courant nerveux. Je me suis borné à montrer que c'est l'exécution de l'action dans son ensemble, déterminée par toutes sortes d'influences, qui provoque les réactions secondaires du sentiment. Dans mes cours sur la conscience, je rapprochais ces régulations de la réaction du faux pas et nous avons ici à plusieurs reprises étudié cette comparaison. Quand le pied a buté ou s'est posé de travers, l'action qui ne s'exécute pas correctement est immédiatement arrêtée et transformée. Pour que nos actions produisent des réactions chez un autre homme séparé de nous, il nous faut faire des mouvements assez étendus, si cet homme est tout près de nous, il suffira de mouvements plus petits. Mais quand il s'agit simplement de provoquer des réactions en nous-mêmes, les mouvements peuvent être à peine ébauchés, à peine indiqués.

Dans un grand nombre de cas on observe d'une manière précise cette relation des sentiments avec les modifications des forces de l'organisme. Les individus dans l'état d'inaction morose ou dans l'état mélancolique nous paraissent réellement affaiblis, nous constatons les troubles digestifs et circulatoires, l'amaigrissement, la perte des forces quelque temps avant le début de la crise de dépression psychologique. Toutes les modifications physiologiques, les maladies infectieuses, les chocs humoraux, les spasmes artériels, les modifications de l'état électrique du corps ont une influence déterminante sur les états de sentiment. On commence à entrevoir le mécanisme des accès épileptiques, des migraines, des crises d'asthme qui surviennent quelque temps après une modification humorale, un choc colloïdo-clasique, il est bien probable qu'il en sera de même pour les crises d'obsession ou les crises de mélancolie.

Dans d'autres cas nous pouvons constater qu'il y a eu une grande dépense de force dans des crises convulsives, dans des états émotionnels graves quelques jours avant la

¹ F. RAUH, *La méthode dans la psychologie des sentiments*, 1899, p. 210.

² E. HOCKING, *The conception of instinct*, *Journ. of abnorm. psychol.*, juin 1921, p. 89.

³ L. BARD, *De la transmission des sensations*, *Journ. de psych.* février 1927, p. 113.

crise mélancolique. Cze., f., 50, à propos d'une émotion grave, se bouleverse, fait des efforts désespérés et à la suite est réellement épuisée pendant huit jours au point de ne pouvoir ni marcher, ni digérer : c'est ensuite qu'apparaissent les obsessions, puis les peurs de l'action. Il est probable qu'il y a au début des spasmes de toute espèce et des accidents viscéraux analogues à ceux que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de crise colloïdo-clasique et que M. Lumière interprète par des flocculations colloïdales. Ces troubles viscéraux ont déterminé un épuisement, des troubles de l'action et à la suite des réactions sentimentales. La dépense des forces dans certains efforts qui précèdent la dépression est bien probable : Flore retombe après une visite de sa mère qui l'effrayait beaucoup et que d'ailleurs elle a vaillamment supportée. Noémi après une consultation médicale dans laquelle on décide une opération sur l'œil qu'elle a acceptée avec courage. J'ai déjà indiqué une foule d'observations de ce genre bien typiques.

Nous avons pu présenter d'une manière générale les conditions qui déterminent l'apparition de la tristesse ou de la joie. Toutes les circonstances qui rendent l'action difficile longue et coûteuse, la nouveauté, la complexité, la rapidité de l'action, les complications sociales, l'absence d'assistance, les conditions internes qui affaiblissent les tendances, interviennent pour amener les réactions d'économie, de fatigue et si elles se prolongent les réactions de la peur de l'action, de la tristesse. Toutes les conditions qui facilitent l'action, et rendent les dépenses de force inutiles, l'ancienneté de l'action, sa simplicité, les assistances sociales, la force de l'individu doivent préparer des triomphes fréquents et l'état de joie.

Je croyais en commençant cet ouvrage que je serais amené à le terminer par une étude sur les nombreux cas d'asthénie que j'ai recueillis par une étude sur les modifications des forces psychologiques, sur leur accumulation, leur décharge et je comptais reprendre avec de plus nombreuses observations des études indiquées ailleurs. Sans doute un semblable travail sur les forces psychologiques ne pourrait être aujourd'hui que bien incomplet au point de vue psychologique et au point de vue physiologique. Mais il poserait des problèmes, dont aujourd'hui on ne se préoccupe pas assez par crainte des spéculations philosophiques. Un tel chapitre, je m'en aperçois maintenant serait beaucoup trop long à la fin de cet ouvrage et nous engagerait dans des études trop différentes, il suffit d'indiquer la place de ces études.

D'ailleurs il ne faut pas exagérer le rapport des sentiments avec l'état apparent des forces de l'organisme, il ne s'agit pas d'un parallélisme. F. Rauh remarquait déjà une des difficultés de la théorie de Spinoza sur les passions : « On ne sait pas exactement si les passions correspondent chez lui à la force réelle du corps ou à l'opinion que nous avons ¹ ». Il y a des tristesses affreuses qui ne correspondent pas à de grands épuisements et des joies profondes qui n'accompagnent pas des augmentations réelles des forces, en un mot, on observe souvent des sentiments qui paraissent absurdes. J'ai essayé d'aborder ce problème en étudiant les délires du sentiment. Le délire mélancolique ne consiste pas seulement dans les croyances qui se superposent au sentiment, mais dans le sentiment lui-même qui ne correspond pas à l'état réel des forces de l'organisme. Le trouble des sentiments exagère les affaiblissements, il peut disparaître subitement sans qu'il y ait à ce moment un réel changement des forces. Ces faits constituent des objections encore plus nettes que celles de Rauh à la théorie banale du parallélisme entre l'état des forces et les sentiments.

¹ F. RAUH, *op cit.*, p. 113.

Le sentiment est une réaction, une adaptation à cet état des forces et il présente toutes les difficultés ; toutes les irrégularités des adaptations. L'essentiel pour la théorie des sentiments n'est donc pas de connaître cet état réel des forces de l'organisme, mais de constater l'existence de cette fonction de régulation qui réagit à des modifications plus ou moins apparentes de cette force elle-même.

Il y a chez certains individus des éréthismes de la tristesse, comme chez d'autres des éréthismes de la vanité. C'est ce qui nous explique l'apparition irrégulière de sentiments que nous trouvons inattendus. Il y a des entêtements, des persévérations dans la tristesse chez des individus « qui ont pris la résolution de ne rire jamais ». Il y a des accrochages à l'attitude de la peur de l'action ou du gaspillage de l'action : « Si je n'étais pas malheureuse, je serais inquiète de ne pas être malheureuse... Je dois être malheureuse, ce serait mal de ma part de ne pas être malheureuse ». On constate même des entêtements dans la joie : « Il me faut de la joie, je dois l'avoir, je dois être joyeuse tout le temps ». La conduite impulsive dont parle James ¹ se manifeste dans la joie comme dans la tristesse.

La continuation des sentiments ne dépend pas toujours de la même cause que leur apparition. Cette persistance peut être un phénomène pathologique en rapport avec la faiblesse même des malades qui ne savent pas changer leurs attitudes. Nous avons remarqué que Sophie tombe dans la saleté pour des raisons psychologiques assez curieuses, par exagération du scrupule de propreté, par délire de propreté poussé à l'extrême dans un état de croyance particulier. Mais, à la fin de la crise, elle continue pendant des mois à être sale sans aucun délire, simplement parce qu'elle n'a pas la force de changer de mauvaises habitudes. J'ai l'impression que beaucoup de mélancoliques ou de maniaques continuent à être tristes ou joyeux, parce qu'ils sont tombés dans cette attitude et qu'ils ne peuvent plus en sortir.

Inversement il y a des épuisements de la réaction sentimentale, comme il y a des épuisements de toutes les tendances et nous constatons avec étonnement des absences de sentiment dans des circonstances où nous nous attendions à leur grand développement. Il est impossible de comprendre l'état de vide et les sentiments du vide si on considère le sentiment comme un éphiphénomène de l'état organique ou même de l'état des forces, on ne peut le comprendre que si on considère le sentiment comme une réaction vitale surajoutée, qui peut être épuisée ou se désagréger.

Cette réaction sentimentale dépend encore des phénomènes par lesquels l'état des forces peut stimuler une réaction plus ou moins sensible. L'organisme s'adapte peut-être mal à des variations électriques du milieu ambiant, si ces variations n'agissent pas sur des organes capables d'éveiller une réaction primaire. L'état des forces peut de même se modifier à l'insu de l'organisme lui-même. Il est bien probable qu'il y a des affaiblissements graduels qui ne font pas naître de réactions sentimentales. L'état des forces semble déterminer ces réactions lorsqu'il modifie d'une manière assez rapide l'exécution des actions. C'est la difficulté croissante ou la facilité trop grande des actions qui détermine la réaction sentimentale. Ici encore nous voyons l'origine d'une foule d'erreurs analogues comme toujours aux erreurs des réactions externes. Une certaine stimulation sur les organes du goût et de l'odorat peut déterminer un acte d'alimentation absurde et dangereux. Une facilité plus apparente que réelle des actes inférieurs à la place des supérieurs peut amener une réaction de succès et de joie, quand il faudrait au contraire une réaction d'échec et de tristesse. Nous savons

¹ W. JAMES, *Principles*, II, p. 537.

combien il est difficile d'apprécier la fortune véritable d'un ménage d'après ses dépenses, d'après les signes extérieurs et nous savons que certains individus se trompent eux-mêmes sur l'état de leur fortune. Il en est de même pour les appréciations des forces et il ne faut pas être surpris des fausses joies d'un malade qui croit avoir bu du Champagne et des absurdités sentimentales d'un mélancolique.

Enfin rendons-nous compte de la variabilité de la réaction sentimentale qui s'est constituée par des tâtonnements et des progrès lents après bien des erreurs. Il y a eu dans l'évolution de la vie la découverte du repos comme la découverte des conduites visuelles, la découverte de l'effort comme la découverte de l'acte d'obéissance. Il y a des progrès et des retours en arrière dans les conduites sentimentales comme dans les autres et il y a des génies du sentiment comme des arriérés sentimentaux.

Une des conséquences les plus importantes de cette difficulté des réactions sentimentales, c'est la précipitation de la réaction. Normalement cette régulation de l'action dans un sens ou dans un autre doit se faire pendant l'exécution de l'action ou après une certaine durée de l'action. Dans un grand nombre de circonstances par suite de l'éréthisme de la tendance ou par suite de la gravité de la stimulation, la réaction sentimentale se produit avant l'action et prend des formes grossières et exagérées, comme nous l'avons vu en étudiant l'émotion. Celle-ci est une réaction sentimentale primitive, mal spécialisée, qui a cédé la place aux régulations plus précises et mieux adaptées de l'effort, de la fatigue, de la tristesse ou de la joie, mais qui réapparaît encore dans des états de dépression et au moment où la réaction à l'action est trop rapide.

Cette conception des réactions sentimentales me paraît conserver ce qu'il y avait d'exact dans les anciennes études: Elle donne une place non seulement aux idées et aux croyances, mais aussi aux modifications viscérales qui transforment la santé, la force psychologique et les actions. Mais en outre elle permet de classer dans la théorie des sentiments une foule de faits intéressants auxquels on n'avait pas accordé une importance suffisante.

2. - La localisation anatomique des sentiments

[Retour à la table des matières](#)

Cette conception des sentiments, quoique différente des théories périphériques garde un caractère physiologique. Chaque science a ses nécessités et ses méthodes : on doit supprimer la finalité dans les recherches d'astronomie ou de physique, on ne peut supprimer la finalité, la considération de l'utilité des fonctions dans les études de biologie, ni surtout dans les études de psychologie. M. Goblot montre le rôle du raisonnement téléologique dans l'étude de certains faits ¹, M. Bergson insiste sans cesse sur ce fait qu'une fonction psychologique n'existe pas sans une raison pratique

¹ GOBLOT, *Traité de logique*, 1918, p. 350.

et il montre que pour comprendre ces fonctions, il faut chercher le rôle de l'oubli, le rôle de la mémoire, etc. Les anciennes conceptions des sentiments ne tenaient aucun compte de cette nécessité de méthode : les sentiments étaient le type du fait de conscience, reproduction, reflet dans un miroir d'un état de l'âme ou d'un état de l'organisme et en tant que reflets ne servaient absolument à rien.

Quelques auteurs ont déjà indiqué l'utilité de certains actes qui jouaient un grand rôle dans les sentiments. M. Claparède a bien montré que le sommeil n'est pas un reflet de l'épuisement, mais qu'il est une conduite faite pour éviter l'épuisement. M. Sherrington, remarquant que les fatigues locales suppriment momentanément un réflexe particulier ajoute : « C'est un phénomène de préservation pour empêcher qu'une voie commune ne soit trop longtemps occupée par une réception ». J'ai essayé de généraliser ces remarques isolées à tous les sentiments et de leur donner un rôle dans les fonctions vitales. Les sentiments rentrent dans le groupe des fonctions de régulation, ils jouent un rôle utile dans l'adaptation en contribuant, malgré bien des erreurs à régler la dépense des forces dans les actions.

S'il en est ainsi et si cette fonction est très élémentaire il n'est plus absurde de lui chercher une place dans l'organisme et de parler de la localisation des sentiments. Les philosophes qui se faisaient une idée assez vague de la nature des sentiments ne leur donnaient pas de siège anatomique particulier; W. James soutenait qu'il ne pouvait pas y avoir de siège spécial pour les sentiments, ni pour les émotions ¹. Höffding admettait que le sentiment n'était qu'une face des états psychologiques et qu'il ne pouvait correspondre à des processus spéciaux ni être localisé dans un centre propre. Si on considère les faits psychologiques comme des actions de l'organisme plus ou moins transformées et se superposant les unes aux autres, si on considère les sentiments comme des régulations de ces actes, il est aussi légitime de chercher les centres de cette régulation que de chercher les centres de l'équilibre du corps. Sans doute une fonction comme celle de la locomotion n'est pas uniquement dans un centre nerveux, elle est aussi bien dans les jambes. Sans doute la marche n'est pas expliquée par la découverte d'un centre anatomique, pas plus d'ailleurs que par la constatation de l'existence des jambes ; la construction du centre comme celle des jambes et le fonctionnement actif de la tendance resteront à expliquer. Mais la découverte de ces organes que l'on appelle les centres nerveux des fonctions est importante pour montrer qu'il s'agit d'une fonction distincte, qu'elle est fort primitive et qu'elle joue un grand rôle dans la vie de l'organisme.

Les localisations des sentiments ont été des plus variées : Claude Bernard aimait à rappeler que Leucippe et Démocrite plaçaient le siège de la pensée dans le cerveau et le siège des sentiments dans le cœur et dans le foie ². Les théories périphériques de l'émotion ont rappelé ces anciennes idées et beaucoup d'auteurs se sont laissés entraîner à localiser les sentiments dans les organes viscéraux, dans le cœur, les poumons, les artères. L'interprétation des sentiments par les fonctions du sympathique qui innerve ces organes se rattache à ces conceptions.

Ces interprétations qui contiennent un élément de vérité me paraissent déplacer le problème : elles étudient les conditions de la vie elle-même et de la production de la force psychologique. Cette production de force indispensable pour l'exécution des actes est évidemment un élément du sentiment, puis que celui-ci doit en régler la

¹ JAMES, *Principles*, II, p. 472.

² Claude BERNARD, *Leçons sur la physiol. et la pathol. du système nerveux*, 1, p. 15 ; II, p. 12.

distribution. Mais ce fonctionnement viscéral joue également un rôle dans toutes les actions quelles qu'elles soient : les modifications de la nutrition, de la circulation, de la tension artérielle, de la composition du sang, de la sécrétion des glandes influent également sur la marche, sur la mémoire, sur le langage, sur n'importe quoi. Expliquer ces fonctions viscérales et montrer le rôle du sympathique qui les gouverne, c'est expliquer la vie, à la rigueur c'est expliquer la force, mais ce n'est pas expliquer le phénomène particulier du sentiment qui, comme nous l'avons montré à chaque pas, ne présente pas un parallélisme rigoureux avec ces fonctions trop élémentaires.

On peut dire qu'il y a eu un progrès, quand on a cherché à localiser le sentiment dans le bulbe (Spencer, Laycock, Hack Tuke, Marshall Hall, Brown Séquard, Meynert, Lange). Le nœud vital de Flourens devait être le centre du plaisir et de la douleur qui ne sont que des modifications de la vie organique. François Franck, Sergi ¹ insistaient sur le rôle des vaso-moteurs gouvernés par la moelle allongée. On peut faire la même remarque que précédemment : il s'agit encore d'organes trop élémentaires, gouvernant des fonctions vitales qui existent même chez des êtres inférieurs, sans qu'il y ait de sentiments proprement dits.

Aussi beaucoup d'auteurs ont-ils passé à l'extrémité opposée. Gall disait déjà que les passions et l'intelligence sont des fonctions du même ordre et les localisait également dans le cerveau ². Flechsig considérant que la sphère corticale tactile prend une part importante dans les processus musculaires qui accompagnent les passions voulait mettre dans cette zone un foyer cérébral des émotions et des passions ³. Sergi, quand il ne localise pas les sentiments dans le bulbe, en fait une fonction spécifique de la couche corticale, les troubles nutritifs de celle-ci donnant lieu à l'angoisse. Mosso et Tanzi (Milan, 1874) soutenaient des opinions du même genre et constataient une augmentation de la température corticale dans les émotions ⁴. Tamburini cite un grand nombre de physiologistes qui placent au voisinage de la zone sensori-motrice des centres réglant l'augmentation ou le ralentissement de l'activité fonctionnelle motrice ou sécrétoire des organes viscéraux. Sestilio Montanelli dans l'ouvrage intéressant que j'ai déjà signalé considère « comme une erreur d'expliquer les émotions par le bulbe et par les modifications du cœur et des capillaires qui en dépendent, tous les centres cérébraux y participent ⁵ ». Pitres, François Franck lui-même n'étaient pas éloignés de chercher un centre cortical des émotions.

Aucune de ces interprétations ne s'est imposée d'une manière intéressante. Il est certain que les sentiments surtout quand ils deviennent élevés se mêlent à toutes les opérations supérieures de l'intelligence, mais il s'agit là de complications des sentiments plutôt que des sentiments eux-mêmes. Il me semble que d'une manière générale les sentiments sont des fonctions psychologiques supérieures à celles qui ont leurs conditions dans le bulbe, mais inférieures à celles que l'on rattache avec le plus de vraisemblance à la corticalité.

¹ SERGI, *Dolore e piacere*, 1894.

² J. SOURY, *Le système nerveux central, Structure et fonctions, Histoire critique des théories et des doctrines*, 1899, I, p. 507.

³ *Id. ibid.*, II, p. 1329.

⁴ *Id. ibid.*, II, 1336.

⁵ S. MONTANELLI *L'antagonisme émotionnel*, Florence 1905 ; R. D'ALLONNES, *Journ. de psychologie*, 1906, p. 17.

La tendance la plus intéressante me paraît être aujourd'hui celle qui cherche l'organe des sentiments dans cette région intermédiaire si intéressante pour la psychologie, des centres encéphaliques inférieurs, intermédiaires entre le bulbe et l'écorce. Quelques auteurs en petit nombre ont parlé du cervelet et de la protubérance, les plus nombreux ont parlé des corps lenticulo-striés et du thalamus.

Pagano a insisté sur le rôle du noyau caudé et M. Revault d'Allonnes a montré l'intérêt de ses études. Il montre que chez un animal intact cet organe fait partie des circuits nerveux en action dans la colère et dans la peur, que cette région est un important carrefour des voies mimico-émotionnelles et des voies viscéro-sensitives ¹. Je crains que ces auteurs n'aient pas suffisamment distingué ce qui dans la peur et dans la colère est un acte primaire appartenant au stade perceptif et ce qui dans ces phénomènes est une réaction secondaire sentimentale plus ou moins indépendante du premier fait. Que les centres lenticulo-striés soient les centres d'un grand nombre des actes automatiques de ce stade, cela semble aujourd'hui assez probable et par conséquent ils doivent jouer un rôle dans la fuite et dans l'attaque. Cela ne montre pas qu'ils interviennent autant dans le sentiment surajouté.

La plupart des études les plus intéressantes ont été faites à propos des couches optiques. On les a d'abord étudiées au point de vue de l'expression des sentiments : Rosembach, 1886, Nothnagel, Huguenin et A. Magnus, Bechterew surtout les ont étudiées au point de vue de l'expression des sentiments ². Ces auteurs distinguent les mouvements de l'expression volontaire et les mouvements de la mimique involontaire par lesquels se manifestent les passions et les émotions. Ils ont montré que ces deux expressions pouvaient être paralysées isolément par des lésions distinctes, les mouvements d'expression volontaire par une lésion de l'écorce et ceux de la mimique involontaire par une lésion des couches optiques ³. Les enfants anencéphales et idiots conservent le mécanisme de la mimique émotionnelle. Quand dans les hémiplegies on observe aussi la paralysie de cette mimique, il y a compression ou destruction du thalamus.

Les irritations de la couche optique par les lésions non destructives et surtout l'isolement de la couche optique de l'écorce par la destruction de la capsule interne, du faisceau psychique de Brissaud, déterminent des phénomènes curieux qui ont été décrits par Brissaud sous le nom du rire et du pleurer spasmodiques ⁴. « Après section de ce faisceau le sujet ne peut plus rire volontairement de ce côté de la face, mais les centres de la couche optique sont encore mis en jeu d'une manière réflexe ; les noyaux sont en quelque sorte en état d'ébriété et le rire se développe sans contrôle et sans frein, ainsi que les larmes. » On en a conclu qu'il existe dans les couches optiques un centre d'innervation réflexe des muscles qui jouent un rôle dans l'expression des états affectifs.

Aujourd'hui cette opinion est surtout représentée par les travaux de M. Head (de Londres) ⁵. Le thalamus est pour lui le centre principal de la conscience (awareness) de certains aspects de la sensation... Il répond à tous les stimuli capables de provoquer

¹ PAGANO, Les fonctions du noyau caudé, Contribution à la psychophysiologie des émotions, *Archives italiennes de biologie*, juillet 1906 ; R. D'ALLONNES, *Journ. de psychol.*, 1907, p. 520.

² SOURY, *op. cit.*, II, pp. 1341, 1345, 1354.

³ Cf. R D'ALLONNES, *Journ. de psychol.* 1906, p. 135 ; SOURY, *op. cit.*, II, p. 1367.

⁴ BRISSAUD, *Rev. scientifique*, 1894, I, p. 45 ; Cours de 1895, 21e leçon.

⁵ HEAD, *Sensation and the cerebral cortex*, *Brain* 1918, p. 88.

la sensation d'un changement d'état et surtout capables d'évoquer la conscience du plaisir ou du discomfort. Le sentiment du plaisir ou de la peine dépend du thalamus tandis que l'appréciation de la force, de la taille, du poids, de la position dépend de l'écorce. M. Head distingue, justement à mon avis, la douleur et la souffrance, qu'il appelle discomfort, distinction qui me semble capitale pour comprendre la distinction des actions primaires et de leur régulation. « Il faut, dit-il, distinguer discomfort et douleur, la douleur est une sensation qualitative comme le chaud et le froid, avec ses degrés, le discomfort est un ton opposé au plaisir. Il peut même accompagner des sensations non douloureuses... Des sensations tactiles peuvent changer suivant les modifications du ton de sentiment. » Cet auteur insiste sur la généralisation des réactions émotives à tout le corps quand il y a suppression du contrôle cortical. Il montre qu'il ne s'agit pas seulement d'expressions mais de ces réactions d'ensemble qui constituent les phénomènes émotionnels et les souffrances élémentaires. Ces remarques sont fort intéressantes, quoiqu'il y ait des discussions difficiles à propos de la sensibilité protopathique de Head, qu'il rattachait d'abord à des lésions nerveuses périphériques et qu'il veut ensuite mettre dans le même groupe que les troubles dépendant de l'émancipation du thalamus ¹.

Quel que soit l'intérêt de ces études sur les couches optiques, il est probable que dans l'avenir on accordera une importance plus grande aux recherches qui ont été commencées par Jean Camus et continuées par M. L'Hermitte sur des centres spéciaux à la base de l'encéphale. Ces centres seraient voisins de la région qui semble jouer un rôle important dans le mécanisme du sommeil et du réveil. Les auteurs précédents leur supposent un rôle de régulation générale pour les fonctions cérébrales dans leur ensemble. Un jour, peut-être, il faudra attacher de l'importance aux observations de malades analogues à Laetitia, à laquelle j'ai souvent fait allusion, qui présente à la fois des troubles du sommeil, des troubles des sentiments et des troubles de la sécrétion urinaire. Laetitia, qui depuis la puberté a présenté d'abord par crises distinctes, puis d'une façon continue les sentiments du vide sous leur forme la plus exagérée, est tombée dans un état de sommeil qui s'est prolongé cinq ans. Depuis le réveil qui est à peu près complet, elle présente une polydipsie et une polyurie invraisemblables : elle absorbe 24 litres d'eau par jour et rend 17 à 22 litres d'urine. Ces derniers troubles rendent probables des lésions dans le voisinage du tuber cinereum, quoique le fond de l'œil soit normal et quoique la radiographie n'apporte aucune indication nette. Si une telle lésion existe, on peut supposer qu'elle a joué également un rôle dans le sommeil exagéré et dans le trouble des sentiments.

Ces problèmes de localisation anatomique des sentiments sont aujourd'hui fort difficiles à cause du vague des notions psychologiques sur les sentiments eux-mêmes. Nous espérons y apporter une petite contribution en précisant la nature de leur fonction psychologique. Nous nous bornons à remarquer pour le moment que notre ancienne conception du sentiment, régulation des actions, s'accorderait bien avec ces nouvelles recherches anatomiques de Camus et de M. L'Hermitte sur un centre dont la fonction spéciale serait la régulation des dépenses corticales.

¹ HEAD, *Release of function in the nervous system, Proceed. of the R.S.*, 1921, pp. 189, 194, 203. Cf. PIERON, *Journ. de psych.*, 1907, p. 337.

3. - Le développement des sentiments

[Retour à la table des matières](#)

Les conduites régulatrices ont présenté une longue évolution comme toutes les autres conduites des êtres vivants.

Il est probable que chez des êtres primitifs et très simples elles n'existaient pas. Les premiers actes que nous avons appelés réflexes sont explosifs : leur force dépend uniquement de la charge de la tendance. Si la stimulation est trop faible et n'arrive pas à la force suffisante par l'accumulation rapide des stimulations ou, si la charge de la tendance est encore trop faible, l'acte ne se produit pas du tout. Quand l'acte se produit la tendance se décharge complètement, c'est le régime du tout-ou-rien. Tant que la tendance n'a pas eu le temps de se recharger, l'acte ne peut pas être déterminé par la stimulation. C'est ce qu'on observe dans les expériences de M. Sherrington sur les animaux décérébrés, c'est ce que l'on constate également dans les accès épileptiques ou même dans les véritables automatismes épileptiques. Il en résulte qu'il ne faut pas considérer le sentiment et surtout la conscience du sentiment comme des faits psychologiques primitifs dont les autres dériveraient : le sentiment est au contraire un perfectionnement de l'action qui s'y ajoute à un certain stade de l'évolution.

Les actes que nous avons appelés perceptifs sont plus complexes, ils se composent d'une série de mouvements associés, faisant partie régulière d'une même action, ils sont capables de présenter des suspensions à la phase de l'érection. Ils sont plus que les premiers actes réflexes susceptibles d'être inhibés par une autre action éveillée pendant leur accomplissement et qui draine leur force. Cet arrêt de l'action dépend du hasard d'une autre action opposée éveillée dans de bonnes conditions, il ne dépend pas de l'organisme qui agit et ne constitue pas une régulation. Cependant on peut trouver dans ces actes le germe des réactions secondaires si on considère le maintien de l'attitude et de la direction des mouvements segmentaires que l'on a décrit bien vaguement sous le nom de sens kinesthésique et surtout les réflexes de l'équilibre qui maintiennent la position correcte du corps malgré la diversité des mouvements. Ce sont là des actes secondaires apparaissant comme des réflexes déclenchés par les actes primaires, ce sont les premiers germes des régulations.

Plus tard probablement à l'époque du stade socio-personnel, se sont développées des conduites sociales dans lesquelles l'attitude d'un de nos semblables est le point de départ de conduites spéciales qui deviennent des réactions à la conduite des hommes. Par un mécanisme que je n'ai pas à étudier ici et dans lequel la perception du corps propre et probablement la confusion du corps des semblables avec le corps propre jouent un rôle se sont formées les conduites de l'imitation et de la coopération. M. Guillaume a repris d'une manière intéressante ces études sur la formation des actes

d'imitation¹. L'être social apprend à collaborer avec les actes de ses semblables, à les surveiller, à les continuer ou à les arrêter.

Grâce à un développement dont les principaux caractères ont été indiqués par Josiah Royce, par Baldwin, puis à un niveau plus élevé par Tarde et par Durkheim, l'être vivant applique à lui-même, aux actions de son corps propre les conduites sociales qu'il appliquait aux autres. Il s'imité lui-même², il s'aide lui-même, il s'arrête lui-même. Il y a une corrélation perpétuelle entre les actions vis-à-vis des « socii » et les actions vis-à-vis de soi-même. Les tendances personnelles se développent parallèlement aux tendances sociales : l'être vivant participe à ses propres actions, collabore à ses propres actions comme à celles des autres. C'est ainsi que se constituent les premières régulations de l'augmentation, du freinage, de l'arrêt total, du gaspillage, réglant la décharge primitivement explosive.

Cette intervention de l'organisme tout entier dans une action complique beaucoup celle-ci. La phase de l'érection intercalée entre la latence et la consommation prend diverses formes dans lesquelles nous avons distingué le besoin, l'envie, le désir, l'effort, le jeu. Les conduites réflexes primitives se transforment sous cette influence. La douleur par exemple qui n'était au début que la simple réaction d'écartement, puis la fuite au stade perceptif, devient maintenant la souffrance, puis la peur ; l'attaque du stade perceptif devient la colère. Malgré ses complications, ces premières régulations appartiennent encore à des stades de développement anciens et élémentaires, elles ne déterminent plus la formation d'organes extérieurs qui sont en rapport avec des actes primaires, mais elles sont encore localisées dans des centres nerveux assez précis, ce qui a permis les études sur leur localisation.

L'apparition de ces réactions secondaires de régulation soulève un gros problème, celui de la conscience psychologique. Suivant la définition que j'ai proposée, la conscience est un ensemble de réactions de l'individu à ses propres actions ; la conscience est comme une flamme qui s'entretient elle-même, la première action provoquant une réaction et celle-ci encore une autre indéfiniment, tant que nous vivons. La prise de conscience d'un acte consiste toujours à superposer à un acte une réaction nouvelle « chaque pensée naissante, disait James, se rattache à la pensée qui disparaît et l'adopte³ ». Un enfant fait d'abord l'acte de marcher grâce à une certaine combinaison de réflexes, il prend conscience de la marche, quand il fait effort pour marcher, quand il désire marcher, surtout quand il demande à marcher, quand il ajoute à la marche une nouvelle réaction, une expression verbale. La prise de conscience est de plus en plus élevée suivant que les actions secondaires sont des actions hiérarchiquement plus élevées. L'enfant, après avoir parlé de la marche, se souvient de la marche, croit à la marche, acquiert la certitude réfléchie qu'il sait marcher, acquiert l'idée que les hommes marchent, etc.

Un acte totalement inconscient est un acte primitif du stade réflexe qui se décharge isolément sans provoquer aucune réaction secondaire. Les mots « actes subconscients, actes automatiques » sont plus difficiles à préciser parce qu'ils ont un sens relatif. Un acte est subconscient relativement à telle ou telle opération d'ordre plus élevé : une croyance impulsive du stade assératif présente une certaine prise de conscience par rapport à des actes plus élémentaires non accompagnés de croyance, mais

¹ P. GUILLAUME, *L'imitation chez l'enfant* 1925.

² W. JAMES, *Principles*, II, p. 550.

³ W. JAMES, *Principles*, I, p. 340.

elle est subconsciente par rapport aux croyances réfléchies dont l'individu est supposé capable. Le mot « automatique » est pris souvent d'une manière assez vague : tantôt il désigne des actes complètement inconscients, sans aucune réaction surajoutée, tantôt il désigne des actes du niveau perceptif ou même social qui sont privés de la réaction du langage, de la réaction mémorielle et surtout de l'attribution à la personnalité ¹. On peut dire que la conscience commence sous une forme très élémentaire, comme une préconscience, avec les réactions du sens kinesthésique et de l'équilibre et qu'elle se constitue d'une manière plus nette au moment où apparaissent les réactions de régulation qui font intervenir tout l'organisme à propos d'une action.

Rauh demandait s'il est possible de parler de sentiments inconscients, cela dépend bien entendu de la définition que l'on donne au mot sentiment et du degré de complication des réactions que l'on baptise au nom de conscience. Mais d'une manière générale il est juste d'observer que les sentiments n'étant au fond que des régulations de l'action ne peuvent pas exister sans une réaction à l'action, c'est-à-dire sans une certaine conscience. Mais dans cette question il s'agit presque toujours d'une conscience verbale, d'une conscience supérieure et le problème revient à la distinction des sentiments inférieurs et des sentiments supérieurs ².

Les premières prises de conscience des régulations dynamiques donnent naissance à l'intervention de l'instinct vital, de l'amour de soi-même construit en même temps que l'amour des autres. Il y a là pour employer l'expression de M. Sherrington un développement de « l'intégration » des actes, car, à propos d'une action, il y a une remise en équilibre de toutes les forces de l'organisme et une nouvelle répartition de ces forces. On voit bien chez certains malades comment cet amour pour soi-même dérive des relations sociales. Ces individus quand ils font des efforts, se traitent eux-mêmes comme ils feraient pour une autre personne, ils se parlent à eux-mêmes, se donnent des conseils, se gourmandent, se soignent eux-mêmes. Dans un état de somnambulisme Irène murmure : « Tu as soif, ma petite, eh bien bois un peu, ma cocotte » et elle se verse à boire à elle-même. Nous avons bien souvent remarqué ces interventions de la personnalité dans l'effort, dans la fatigue : nous avons signalé la régression des sentiments quand, dans l'état de vide, le sujet cesse de faire intervenir sa personnalité dans les actions et « ne s'aime pas lui-même ». Quand les régulations ont pris cette forme on peut commencer à parler d'un état affectif et d'une conscience élémentaire des sentiments inférieurs.

Un grand progrès est caractérisé par l'expression de ces régulations grâce à des mouvements extérieurement perceptibles aux autres hommes et surtout grâce au langage. On peut, si l'on veut employer le mot dans un sens précis, réserver le terme de « sentiment conscient » aux régulations des actes devenues capables d'être exprimées aux autres et à nous-mêmes. Il sera nécessaire d'apporter plus de précision dans l'étude des expressions des sentiments. Il y a des modifications du corps extérieurement visibles qui ne sont pas des expressions : elles peuvent appartenir à ces modifications de l'action antérieures aux régulations et qui les provoquent, elles peuvent aussi être des conséquences de ces régulations, sans intention expressive : « Beaucoup des mimiques que l'on observait chez l'animal sans écorce cérébrale

¹ Cf. *Le problème du subconscient*, rapport au VI^e congrès de psychologie, Genève, 1909. Rapport sur la suggestion au congrès de psychiatrie de Zurich, *Archiv. ves de neurologie et de psychiatrie*, Zurich, 1927.

² Cf. BRIDOU, *L'éducation des sentiments*, 1911, p. 83.

étaient sans signification, remarquait Soury ¹ ». Les rires et les pleurs spasmodiques décrits par Brissaud n'expriment pas de la gaieté ou de la tristesse véritable ; le malade dit lui-même : « C'est idiot, c'est une gaieté que je ne sens pas ». L'expression des sentiments ne commence véritablement qu'au stade des tendances intellectuelles élémentaires, quand se forment les actes relationnels, intermédiaires entre deux actes primaires, Il s'agit ici d'une combinaison entre les conduites sociales et les conduites individuelles. Il y a, en effet, des circonstances où il est utile que les sentiments individuels soient perçus par les « socii », c'est-à-dire déterminent chez eux des réactions. Si le soldat est près de succomber et de faire la réaction de l'échec définitive, il est bon que ses camarades puissent venir à son secours et peut-être l'empêchent de faire cette réaction. On secourt ceux qui sont fatigués, ceux qui sont tristes, on se sert de ceux qui sont en état de pression ou qui triomphent. Ce sont ces besoins qui ont amené l'expression sociale des sentiments. Il y a eu une exagération, une insistance sur certaines manifestations des sentiments susceptibles d'être perçus par les autres, insistance qui d'ailleurs contribue aussi à préciser le sentiment. M. G. Dumas, dans ses études sur le sourire, a bien marqué cette transformation sociale d'une contraction de la face autrefois sans importance.

L'expression la plus intéressante du sentiment aux autres et à nous-mêmes devient le langage. Mais ici survient une difficulté dont on a souvent vu l'importance dans les études précédentes ². Le langage, issu du commandement au stade des tendances intellectuelles élémentaires, s'applique primitivement à des actes externes parvenus à leur consommation que les autres hommes peuvent voir, imiter et continuer. Les régulations internes peuvent difficilement être commandées et peuvent difficilement être exprimées. Le langage populaire qui a fait la psychologie avant les psychologues a construit des expressions verbales des sentiments très peu claires. Presque toujours il exprime les sentiments en les comparant à des actes primaires externes bien connus de tous auxquels les actes de régulation ressemblent plus ou moins vaguement. On les a présentés comme des écartements, des rapprochements, des fuites, des poursuites, on a parlé de douleur morale, de peur morale, d'aspiration morale. On a insisté sur de petits caractères accessoires, des spasmes, des gênes respiratoires, des chaleurs, des dégoûts, etc. J'ai déjà souvent signalé cet abus des métaphores qui caractérise le langage des malades quand ils essayent d'exprimer leurs sentiments.

Ces expressions du sentiment quoique confuses ne sont pas inutiles, elles précisent le sentiment et souvent le construisent : « Un sentiment nouveau disait M. Paulhan, nous ne pouvons pas l'éprouver, pas plus que nous ne comprenons une idée nouvelle, l'habitude de l'éprouver naîtra par des essais répétés, par des souvenirs successifs... ³ » et j'ajoute par des tentatives nombreuses d'expression. Mais ces confusions de langage ont souvent contribué à rendre plus difficile l'étude des sentiments.

Enfin ajoutons le rôle important des croyances qui viennent perfectionner la conscience des sentiments. Les régulations se mêlent à des actes primaires qui ont une portée extérieure, elles sont exprimées extérieurement, aussi ne tardent-elles pas à être objectivées et à transformer les croyances sur les objets et les événements extérieurs. Les objets, les personnes, les situations deviennent intéressantes ou insignifiantes, réelles ou irréelles, sacrilèges, dangereuses, laides, immorales, catastrophiques.

¹ SOURY *op. cit.*, II, pp. 916, 1376 ; cf. R. DALLONNES, *Journ. de psychol.*, 1906, p. 136.

² Cf. BLONDEL, *La conscience morbide*, 1914, pp. 173-174.

³ PAULHAN, Sur la mémoire affective, *Rev. philosoph.*, 1903, I, p. 53.

ques ou bien flatteuses, avantageuses, superbes, etc. Cette coloration que le sentiment prête aux choses devient un des éléments les plus importants de la croyance.

D'autre part, au niveau de la croyance réfléchie commence à se développer la notion psychologique de l'interne et de l'externe, de l'esprit et du corps, la notion de la vie intérieure. Tandis qu'une partie du sentiment passe dans les objets, une autre prend la même nature que les idées et se rattache à la vie intérieure. Le sentiment va apprendre à se cacher, à se dissimuler, à devenir secret et intime, ces deux formes du sentiment alternent et se mêlent suivant les directions de la croyance. Cette division des sentiments en deux groupes les uns objectivés et transformés en propriétés des objets externes, les autres subjectivés en quelque sorte et devenant des caractères purement internes de l'esprit soulève bien des problèmes et nous engagerait dans de nouvelles études. Considérons l'effort par exemple, il apparaît quand l'action présente des troubles et des difficultés, mais ces difficultés ont des origines bien différentes. Elles sont toutes confondues au début dans la réaction commune de l'effort : elles sont distinguées peu à peu surtout par les conduites sociales et la comparaison des efforts de différents hommes les uns avec les autres. Il y a des difficultés de l'action qui sont communes, que tous les hommes éprouvent régulièrement dans les mêmes circonstances : s'il s'agit de soulever un poids de vingt kilos tous les hommes éprouvent une difficulté dans leur action et font à peu près tous les mêmes efforts qu'ils expriment de la même manière. Ce sont ces efforts-là qui seront objectivés et qui deviendront des propriétés de l'objet pesant. Dans d'autres cas au contraire, la difficulté de l'action et l'effort deviennent des caractères individuels et même des phénomènes variables à divers moments de notre vie. Pour un malade, un poids d'un kilo est difficile à soulever, la prononciation d'une langue étrangère est difficile pour moi et ne l'est pas pour mon voisin. Dans ces cas on résistera à la tendance à l'objectivation et le sentiment de l'effort restera davantage interne et subjectif.

Il y a un phénomène intermédiaire qui me semble bien remarquable, c'est que certaines difficultés de l'action sont communes à tous les hommes et cependant ne peuvent pas être rattachées à des objets. Quand la même action facile se répète pendant longtemps elle se transforme et devient difficile, elle provoque peu à peu des réactions de l'effort et même des réactions de fatigue qui n'existaient pas du tout au début. Cette difficulté est commune à tous les hommes, mais elle ne s'associe avec aucun objet particulier puisqu'elle peut survenir à propos de tous. Si je ne me trompe c'est là que se trouve l'origine du sentiment de la durée : combiné avec les efforts spéciaux du démarrage, avec les sentiments de triomphe et de terminaison, avec les sentiments de changement dans les réactions de l'échec, ce sentiment d'effort spécial engendrera toutes nos idées sur le temps. La prétendue sensation de durée est une construction philosophique ; comme les autres sensations, celle-ci n'est pas un phénomène primitif, elle suppose avant elle toutes les conduites de l'attente et de l'absence et tous les sentiments de régulation. Mais il ne faut pas nous engager ici incidemment dans l'étude psychologique du temps, il suffit de remarquer que ces réactions sentimentales simples sont au point de départ d'une foule de faits psychologiques et se transforment par une longue évolution ¹.

Les régulations des actions qui devaient être au début très confuses et très simples, comme nous l'avons vu à propos de l'émotion, se sont beaucoup diversifiées

¹ On trouvera quelques indications sur ce rôle des sentiments dans la formation de la notion de temps dans mes cours sur « la pensée intérieure et ses troubles », sur « l'évolution de la mémoire et de la notion du temps », 1924-25, 1926-28. Publication Chahine, 1927, 1928.

en se précisant et ont donné naissance à bien des variétés de sentiments. Non seulement les sentiments varient avec les expressions et les croyances qui les transforment, mais encore ils diffèrent les uns des autres suivant leurs combinaisons avec les diverses actions primaires. La joie et la tristesse, jointes à l'acte de manger ou à l'acte de parler avec une personne déterminée, n'auront pas le même aspect et créeront, si l'on veut, autant de sentiments distincts. Peut-être pourrions-nous un jour étudier les combinaisons des sentiments avec les conduites sociales et religieuses qui sont particulièrement intéressantes. Mais pour l'étude des sentiments eux-mêmes il est nécessaire de faire une abstraction et de considérer les tons principaux du sentiment à part des actes primaires auxquels ils s'appliquent.

Une régulation de l'action dans un certain sens, quand elle est isolée, ne constitue pas véritablement un sentiment conscient d'une manière précise, car elle est peu remarquée et ne détermine ni une attitude durable ni un langage particulier. Mais quand une certaine régulation toujours dans le même sens se reproduit régulièrement chez un individu à propos d'un grand nombre d'actions pendant une période de temps assez prolongée, elle donne à cet individu une allure particulière. Les autres hommes la remarquent, ils en tiennent compte dans leurs réactions aux actes de cet individu, comme s'il s'agissait d'un caractère de sa personnalité. Le sujet lui-même prend conscience de cette modification de sa conduite, il l'exprime et transforme sa personne dans un certain sens. Ce sont ces sentiments durables, relativement indépendants des actions particulières, que les moralistes et les psychologues ont essayé de classer.

Même ainsi entendue cette classification présente bien des difficultés, Rauh disait en 1899 que dans cette classification on n'est d'accord sur aucun point et M. Johnston dans un article intéressant sur « l'état présent de la psychologie des sentiments » concluait que tout dans cette étude était fort confus¹. Une des difficultés me paraît dépendre d'abord de la confusion que je viens de signaler entre les actes primaires modifiés par les sentiments qui sont innombrables et les sentiments eux-mêmes. Dans les classifications de Bain, de James Sully, de Mercier qui compte 23 genres, dans lesquels il range 128 sentiments divers, il s'agit toujours des modifications que les régulations sentimentales apportent à des actes divers². M. M. Johnston demande où placer les sentiments de relation de James ou les sentiments de certitude ou de doute de Krüger. Il s'agit là à mon avis d'un mauvais emploi du mot « sentiment ». Les idées de relation, de ressemblance, de contenance sont des extraits de certaines conduites externes, des conduites que j'ai appelées relationnelles, des conduites relatives au panier de pommes, à la statue, etc. La certitude et le doute sont des formes des actes de croyance, de ces actes qui établissent des liens entre la parole et l'action des membres. Ces divers actes peuvent se présenter de diverses manières, ils peuvent être exprimés par le langage, transformés par la réflexion, ils peuvent même, si l'on veut, se compliquer par l'adjonction d'un sentiment de régulation, mais on ne peut pas en faire de véritables sentiments.

Une autre difficulté de ces classifications provient de la méthode et du langage ambigus de la psychologie contemporaine qui hésite indéfiniment entre l'ancienne analyse de la conscience et la nouvelle description de la conduite. Les philosophes constatent que le sentiment se présente sous certaines formes à la conscience surtout quand ils considèrent des formes élevées de l'intelligence des sentiments et d'autre

¹ JOHNSTON, *Psychological bulletin*, 1905, p. 171.

² JAMES SULLY, *The human mind*, 1887, Appendice, F. p. 357 ; MERCIER, *The nervous system and the mind*, 1882, p. 279.

part ils ne peuvent pas méconnaître que le sentiment impose certaines modifications aux actions. Ces deux points de vue donnent naissance à deux langages différents et à deux descriptions différentes des mêmes faits. Comme ils veulent les conserver toutes les deux, ils juxtaposent dans des classes différentes les sentiments considérés au point de vue de la conscience et les sentiments considérés comme des modifications de l'action. C'est ce qui me paraît caractériser la célèbre classification de Wundt ¹ : (Lust-Unlust, Erregung-Beruhigung, Spannung-Lösung ; Joie-tristesse, excitation-dépression, tension-relâchement), classification admise avec de légères modifications par Royce et par Ribot, mais violemment attaquée par MM. Titchener, Angell, Lehman ². Il me paraît impossible de classer des objets en se plaçant simultanément à deux points de vue différents.

C'est pour éviter cette difficulté et ces confusions de langage que j'ai essayé depuis bien des années de présenter tous les faits psychologiques même les sentiments et les pensées, en me plaçant toujours au même point de vue et en employant le même langage. Dans un premier groupe nous avons placé les sentiments simplement régulateurs de l'action pendant qu'elle s'exécute, l'effort et la fatigue, considérés comme des accélérations et des freinages. Dans un second groupe nous avons placé des régulations plus profondément modificatrices, qui suppriment l'action primaire par les réactions de l'échec et du triomphe. Nous avons étudié de cette manière quatre états fondamentaux du sentiment, les états de pression et les états d'inaction morose, les états de tristesse et les états d'élation, et la prédominance de l'un ou de l'autre de ces états donne déjà quelques indications précises sur les dispositions du caractère et de la conduite.

Les aliénistes avaient déjà été amenés par l'examen objectif des malades à une classification analogue, mais moins précise. Ils distinguaient (les états de dépression et les états d'excitation ou avec des termes plus techniques les états hypothymiques ou dysthymiques et les états hyperthymiques. La conception de ces états présentait quelque vague parce que dans leur définition on se plaçait encore souvent aux deux points de vue différents de la psychologie. On caractérisait souvent ces états en parlant de l'état de la conscience interne, quand on disait que dans la dépression il y a une tendance à la tristesse et dans l'excitation une disposition à la joie, ce qui est juste dans certains cas, mais non dans tous. On était obligé de reconnaître que dans les états de vide que l'on rangeait dans la dépression il n'y avait pas de tristesse et que les maniaques, type d'excitation, n'étaient pas toujours joyeux.

Il me semble que l'on conserverait à ces deux mots « dépression, excitation » une signification plus utile et plus précise en caractérisant ces deux états par la direction qu'ils donnent à l'activité surtout en se plaçant au point de vue de la quantité des actes. Dans la dépression il y a une restriction de l'action et une tendance vers la suppression de toute activité. Cela est simple si on considère les inactions moroses qui ralentissent l'acte primaire, le rétrécissent, le retardent. Cela est moins clair dans les mélancolies, qui suppriment, il est vrai, l'action primaire, mais qui déterminent le changement, l'inversion des actes, ce qui amène souvent de l'agitation anxieuse. Mais même dans ce cas on peut dire qu'il y a au point de départ des faiblesses de l'action, que la réaction consiste à arrêter l'action primaire et à fuir l'acte. Les dépenses qui apparaissent quelquefois sont accidentelles et sont un effet indirect de la tendance à la restriction :

¹ WUNDT, *Philosophische Studien*, 1899.

² Cf. S. PERKINS HAYES, Études sur les qualités affectives des sentiments, *American Journal of psychol.*, 1906, p. 359.

souvent en voulant économiser trop, on arrive à dépenser plus. Dans l'excitation il y a essentiellement accroissement de l'action et de la dépense. Il ne s'agit pas seulement de la décharge automatique qui résulte d'une paralysie des fonctions supérieures et d'un échappement des fonctions inférieures, il s'agit d'une réaction active de dépense qui peut avoir des points de départ différents. Nous la trouvons dans l'effort des états de pression qui à propos d'un trouble de l'action ajoute de la force, nous la trouvons dans les états d'élation où le sujet gaspille des forces qu'il croit surabondantes. Sans doute cette augmentation de l'action est souvent stérile, quand elle se fait aux dépens de la tension psychologique, mais nous nous sommes placés surtout au point de vue de la quantité des actes et à ce point de vue la différence entre ces deux états est manifeste.

Nous dirons seulement que cette dépression et cette excitation peuvent avoir deux formes, suivant que la modification dans un sens ou dans l'autre trouble plus ou moins profondément l'acte primaire. Dans l'inaction morose, première forme de la dépression, celle-ci ralentit, rétrécit l'action, mais ne la supprime pas, dans la mélancolie la dépression plus profonde aboutit à la fuite de l'acte, à sa suppression, à la suppression même de la vie. Dans les états de pression il y a une première forme de l'excitation dans laquelle l'action primaire est simplement augmentée et troublée par des complications. Dans la seconde forme des états d'élation, l'action primaire est tout à fait troublée et souvent complètement supprimée par le gaspillage qui la remplace. Nous revenons aux quatre formes principales des états de sentiment qui m'ont paru utiles dans l'interprétation des grands syndromes psychologiques.

4. - La succession des états de sentiment

[Retour à la table des matières](#)

Cette revue rapide des divers états de sentiment nous permet de comprendre un peu les combinaisons et les successions de sentiments qui remplissent le cours de la vie.

Il semble au premier abord que la succession des sentiments qu'un homme traverse au cours de sa vie doit être déterminée par la succession des événements extérieurs. Il y a des périodes où il est malheureux parce que les conditions dans lesquelles il est placé sont mauvaises ; puis il sera heureux parce qu'il lui arrivera des bonheurs. Cela est juste en partie, je dirais même en petite partie. Les états de sentiment ne dépendent pas uniquement des événements extérieurs qui rendent nos actes faciles ou difficiles, mais dépendent surtout des dispositions intérieures avec lesquelles l'homme réagit à ces circonstances. C'est pourquoi il faut tenir compte de certaines lois de l'évolution des conduites que nous commençons à entrevoir.

Le sentiment qui est une régulation devrait chez un individu tout à fait parfait être suivi par un retour au calme relativement rapide. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Il

faut reconnaître d'abord que l'un ou l'autre des états de sentiment peut avoir une très longue durée et occuper la plus grande partie de la vie de certains individus. J'ai déjà insisté sur l'observation de Lise que je suis depuis trente ans ; depuis l'âge de 16 ans jusqu'à l'âge de 56 ans cette femme est restée à peu près la même, elle est restée une obsédée scrupuleuse. Sans doute il faut noter dans sa vie une période de 15 mois où, à la suite d'une opération chirurgicale, l'ablation de la vésicule biliaire, les phénomènes d'asthénie ont augmenté et pendant laquelle la malade débarrassée de ses obsessions ordinaires était tombée dans un état d'inaction morose. Il faut remarquer aussi que sous l'influence de l'âge et sous l'influence de la direction morale l'état de la malade s'est amélioré et que les interrogations obsédantes sur les problèmes insolubles de la morale et de la religion sont graduellement devenues moins graves. Mais ces réserves faites, le caractère sentimental de la malade est restée toujours le même : elle est constamment dans un état de tension avec un fond de malaise moral et un effort perpétuel « pour faire mieux, pour comprendre mieux » qui n'aboutit qu'à des obsessions.

Il en est de même de Lydia que je suis depuis quinze ans. Le sujet de ses obsessions s'est graduellement transformé : maintenant il s'agit, moins du problème de sa beauté que du problème de la vérité, de la peur qu'on ne lui mente, de la recherche d'une vérité absolue, etc. Mais il est curieux de remarquer que malgré tous les événements de sa vie, malgré le développement de maladies physiques graves, la malade est toujours restée une obsédée de la même espèce. Les affaiblissements qui semblent graves n'ont pas transformé la réaction psychologique et n'ont pas fait naître l'état d'inaction morose. C'est toujours un sentiment de mécontentement et d'effort : « Le bonheur se rapproche parfois de moi, mais je ne réussis jamais à l'atteindre... C'est toujours une lutte désespérée pour vivre... Il faut toujours appuyer pour voir, pour entendre, pour comprendre, pour surveiller, pour tout, pour se rapprocher de la vie sans y parvenir tout à fait... et c'est bien fatigant. » On trouverait le même caractère chez Nadia, chez Lox. et chez bien d'autres, c'est une forme commune de dépression légère, constitutionnelle et à peu près invariable. Un résultat curieux de cette permanence d'un même état de sentiment, c'est que le malade connaît bien ses propres symptômes, mais ignore complètement ceux d'un état cependant voisin du sien. Lise qui peut décrire avec précision les obsessions, les doutes, les recherches interminables ne connaît rien du sentiment du vide. Dans sa courte morose période d'inaction morose, elle n'a pas atteint le degré du sentiment du vide et elle ne l'a jamais éprouvé d'aucune manière. Cette observation a contribué à me faire diviser en deux le groupe que j'avais établi autrefois des sentiments d'incomplétude, à considérer une partie seulement de ce groupe comme des symptômes de l'état de pression et à rattacher l'autre partie à l'inaction morose.

Un autre état peut se présenter d'une manière chronique et constitutionnelle, c'est l'état d'inaction morose et la réaction dominante est ici celle de la fatigue. Il s'agit de malades, asthéniques psychologiques constitutionnels, chez qui la faiblesse psychologique dans le sens où nous l'avons sans cesse décrite est plus apparente que dans les cas précédents. Bien souvent aussi la maladie mentale est méconnue : ces individus sont diagnostiqués de toutes les manières, on en fait des tristes, des simulateurs, des malades imaginaires, ce qui a souvent les résultats les plus déplorable.

Je prends comme exemples Gkn., f., 35, Led., h., 20 et surtout Wi., jeune homme de 25 ans dont l'observation complète montrerait les erreurs de diagnostic qui ont été commises et leurs conséquences. Ces jeunes gens, qui se plaignent constamment de quelque misère physique ou mentale, ne sont pas des obsédés dont ils n'ont ni

l'agitation inquiète, ni les manies, ni surtout les efforts continuels. Ils ne sont pas non plus des mélancoliques quoiqu'ils aient de temps en temps des « break down » comme dit Wi., de courtes périodes où dominent les angoisses, les peurs de l'action. Ce sont avant tout des « inactifs moroses » toujours tristes dès l'enfance, ils n'ont jamais pu avoir de gaieté, ils prennent tristement la vie, ils prennent mal toute chose, ils exagèrent les difficultés, se retirent de toute activité et surtout de toute société. Ils ne restent pas avec les camarades de leur âge, ils ne fréquentent que des gens âgés, etc. C'est qu'ils ne peuvent pas agir beaucoup, que toute activité un peu prolongée devient vite mauvaise et est troublée par des distractions, des négligences, des arrêts. Dès leur jeunesse ils sont mal vus par leurs professeurs qui répètent sans les comprendre : « Ce sont des élèves intelligents, qui ne font pas ce qu'ils pourraient faire ». Ils n'ont pas d'amis, quoiqu'ils aspirent toujours à en avoir, parce qu'ils manquent d'habileté, de persévérance et surtout de force d'action. Ce sont des jeunes gens de ce genre qui aboutissent à des tentatives de suicide, au cours d'une dépression plus grande, ou qui s'acheminent vers les schizophrénies ou les démences asthéniques, si on ne sait pas les reconnaître, les traiter, ou du moins leur donner le genre de vie restreint qui leur convient.

Quelquefois, mais plus rarement cette forme d'activité restreinte s'établit chez des personnes plus âgées à la suite de grands changements qui bouleversent l'équilibre des forces psychologiques. Mbe., f., 55, appartenait dans sa jeunesse au type actif et même au type joyeux, avec un certain degré de l'état de pression et même de l'état d'élévation. « Autrefois j'avais une passion de vie extraordinaire, une joie énorme et continue je réveillais la maison. » À l'âge de 40 ans, elle a été bouleversée par la mort de ses deux fils : « Elle a perdu l'optimisme, l'activité et la décision rapide. La vie active semble avoir été arrêtée subitement, il ne reste plus en elle qu'une apparence toute désorganisée, c'est une paralysie totale de la joie, ce qui produisait de la joie est devenu un supplice, je me sauve de la musique que j'adorais, ce qui produisait le bonheur amènerait la pire souffrance. Je m'en éloigne avec soin et je cherche à ne plus rien sentir... J'ai perdu la beauté du monde. » Elle n'est pas mélancolique à proprement parler, elle n'a plus guère de sentiments, ni d'intérêts, c'est un état d'inaction morose qui s'est prolongé jusqu'à sa mort pendant près de 20 ans.

Les grands états de tristesse et de joie sont plus rarement constitutionnels et complètement chroniques. Mais il est certain que des mélancolies s'installent à partir d'un certain âge et peuvent durer indéfiniment : Mf., f., 57, est depuis quinze ans en état mélancolique, Gkv., f., 65, était constitutionnellement à l'état de pression avec malaise moral, obsessions scrupuleuses et hypocondriaques. Vers l'âge de 50 ans elle est entrée dans un état mélancolique qui a débuté par des tentatives de suicide. La malade a continuellement la peur de toute action, la péjoration des situations, des hommes et d'elle-même et elle est restée jusqu'à sa mort, pendant dix-sept ans dans cet état mélancolique.

Les états maniaques et hypomaniaques chroniques sont plus rares, Arnaud m'en a montré dans la maison de Vanves des cas fort curieux. Ces individus conservent toute leur vie une disposition à la joie et au triomphe faciles qui constitue un trait essentiel de leur caractère. Ces états tout à fait chroniques sont fort intéressants et ils seront plus tard l'objet d'études importantes sur les formes de la production de la force psychologique et sur son équilibre, sur les réactions qui s'installent en rapport avec un revenu donné de force et qui deviennent habituelles et immuables. Ces faits montrent bien qu'il ne faut pas rattacher les sentiments à des modifications rapides de certaines fonctions viscérales analogues à des crises colloïdiques, ces obsédés, ces

inactifs, ces maniaques chroniques n'ont pas tous des troubles chroniques de leur santé physique, il faut faire intervenir dans cette permanence du sentiment des régulations et des adaptations. Les tendances à telle ou telle régulation sont susceptibles de prendre des habitudes et même de mauvaises habitudes, il y a des tics de sentiments comme il y a des tics et des manies de mouvement. M. Minkovski signalait justement dans la schizophrénie un trouble particulier des sentiments : « L'affectivité, disait-il, devient fixe et rigide, « steife Affectivität ». C'est la raideur et la difficulté du changement dans l'acte de régulation, comme dans les autres ; mais il y a bien d'autres états en dehors de la schizophrénie où cette raideur se manifeste. Pour le moment la connaissance de ces formes fixes de régulation des activités, de ces sentiments constitutionnels et chroniques doit se combiner avec ce que nous savons des tendances motrices et verbales propres à un individu et du degré hiérarchique de son esprit pour apprécier un peu son caractère individuel.

La forme chronique n'est cependant pas la forme la plus fréquente que prennent ces états de sentiment. Bien plus fréquemment on observe des sujets qui sont d'ordinaire dans un état d'équilibre ou de calme relatif et qui à propos d'un changement de leur santé ou d'un trouble dans les conditions de leur activité tombent dans un de ces états de pression ou d'arrêt et y restent pendant une certaine période, de quelques mois à plusieurs années. L'état anormal s'efface et permet soit le retour au calme, soit le passage à un autre état de sentiment. C'est ce qu'on observe chez des malades qui ont des crises d'obsession de quelques mois, des crises de mélancolie ou de jubilation plus ou moins passagères. Les crises d'élévation de Max ne durent que de deux à quatre mois, sa première crise de mélancolie très profonde à forme d'agonie morale et de stupeur a duré 24 mois, la seconde crise n'a pris la forme mélancolique que pendant deux mois et a gardé la forme d'inaction morose pendant deux ans et demi. Une foule de malades ont des crises de ce genre de durée variable, tantôt d'élévation, tantôt de dépression, c'est la forme banale des troubles de sentiment.

Une chose sur laquelle je voudrais insister un peu parce qu'elle ne me paraît pas suffisamment reconnue, c'est que ces mêmes états de sentiment, exactement les mêmes, peuvent avoir des durées beaucoup plus courtes : nombre de sujets traversent des crises d'état obsédant, d'état mélancolique ou même d'état maniaque qui durent quelques jours ou quelques heures. On hésite d'ordinaire à employer le même diagnostic à propos de ces sujets. On dira bien qu'un homme a une crise de mélancolie si l'état de sentiment dure un mois ou six semaines, mais on n'ose pas dire qu'il s'agit d'une crise de mélancolie, quand la crise n'a duré que deux jours ou quelques heures. Ce sont des difficultés créées par l'interprétation du mot maladie. Ne parlons donc que d'un état de sentiment, puisqu'aussi bien nous ne savons guère en quoi consiste la maladie mélancolique. Notons seulement que pendant une courte période, les sujets présentent le même état psychologique que nous avons étudié pendant de longues crises : tout au plus peut-on remarquer que la durée influe sur certaines manifestations et certaines interprétations.

Prenons d'abord des cas où le diagnostic soulève moins de difficultés parce qu'il s'agit de malades ayant déjà eu dans leur vie des crises de longue durée bien reconnues. Qha., h., 46, est catalogué comme un vrai périodique, il a eu des crises de dépression et d'élévation de plusieurs mois, qui ont nécessité l'internement. Il est considéré comme guéri, au moins de la crise précédente, et il mène une vie normale. Mais de temps en temps il traverse « des états bizarres qui durent deux ou trois heures... Ces états sont si différents l'un de l'autre et si différents de ma vie ordinaire que dans chacun d'eux je ne peux pas du tout comprendre l'autre et que je vais pres-

que jusqu'à l'oublier, il me semble qu'il s'agit d'un autre homme. Dans l'un je me sens épuisé et surtout indigne de vivre, ridicule, odieux à tous, bon à être mis à la porte de mon cercle... Dans l'autre, je suis enchanté et je me découvre du génie, je veux écrire de grands livres philosophiques sur la civilisation, sur les progrès de la chimie ou sur le raffinage du sucre. Je veux mobiliser toute ma fortune pour fonder des institutions modèles que tous les autres copieront, mais qui feront de grands bénéfices avant que les autres ne les aient imitées... Il est bien heureux que ces états s'arrêtent après quelques heures ». Cea., h., 44, a eu aussi des crises de dépression ou d'élation caractéristiques. Il a maintenant de petites crises au milieu d'un état d'équilibre à peu près normal : « Suis-je bête ! La rencontre d'une jolie femme me transforme pendant deux jours. Je suis un autre homme, ma nature s'oppose à la vie bourgeoise, je vis la tragédie héroïque, je deviens un homme dans le genre de Pascal, mais en beau. Puis tout tombe, les doutes et les jalousies me rendent méchant et triste... Puis il n'est plus question de rien, le lyrisme finit par les pantoufles et les tisanes. » Pendant la guerre, exposé à des bombardements terribles, il a eu « de ces journées admirables avec exaltation de la facilité, de la joie, de la puissance... Je me sentais un demi-Dieu, un tempérament héroïque et j'ai écrit des livres enthousiastes, quel dommage que cela ne dure pas. » Gk., h., 53, qui est bien rétabli depuis trois mois a tout à coup le matin à 9 heures un emballement magnifique : « J'ai envie de chercher des choses étranges, d'embrasser tout le monde, d'aller dans tous les théâtres, de mener une grande vie de plaisirs... A 5 heures de l'après-midi, je trouve déjà que ce serait bien fatigant et je renonce à tout cela. » Je pourrais signaler bien d'autres exemples, plus on étudiera ces malades, plus on trouvera de ces transformations de courte durée, qui jouent un grand rôle dans l'explication de nombreux faits psychologiques.

Je voudrais rappeler un autre groupe de malades, en apparence tout à fait différents que l'on sépare d'ordinaire des périodiques chez lesquels ces changements de sentiments sont encore plus curieux. On observe chez les malades asthéniques de courtes périodes de tous les états de sentiment. A propos de chacun de ces états nous avons dû faire allusion à Flore qui passe par les états « de mal-mal, d'énervement, de vide, de noir, de Champagne ». Sans doute certains états peuvent se prolonger et j'ai vu chez elle le « noir » durer plus d'un mois, mais c'est l'exception et l'on peut fort bien observer le noir dans la matinée et le Champagne dans l'après-midi. Suivant le moment où on observe cette malade on dira que c'est une psychasthénique obsédée, une morose, une mélancolique ou une maniaque. Les observations de Claudine, de Ko., f., 35, sont absolument semblables. La nature psychologique de ces états de sentiment ne dépend pas de sa durée chacun d'eux peut avoir toutes les durées et alterner avec tous les autres.

Je suis disposé à croire que toutes ces formes d'état d'obsession, d'inaction morose avec sentiment du vide, de mélancolie, d'élation et même de schizophrénie, de démence asthénique sont très voisines les unes des autres et qu'il s'agit de variantes dans l'évolution d'un même état. Il s'agit toujours de malades dont la production de force psychologique est mal réglée et qui font des efforts de régulation plus ou moins heureux. « La névrose, disait-on, n'est pas autre chose qu'un effort infructueux pour résoudre les conflits de la vie ¹ ». Il ne s'agit pas uniquement de conflits plus ou moins hypothétiques, la névrose n'est le plus souvent qu'un effort infructueux pour établir un certain équilibre dans les forces psychologiques.

¹ Paul BJERRE, *Psycho-analysis*, 1913.

Cet effort de régulation peut être trop bref : de même que l'on observe des sentiments de trop longue durée, on rencontre chez d'autres malades des sentiments trop courts qui disparaissent sans avoir rempli leur rôle. Cécile, cette jeune fille à laquelle j'ai déjà fait allusion à propos de l'état schizophrénique ne s'intéresse d'ordinaire à rien : un jour elle remarque dans une revue un sonnet de Verlaine et comme elle s'est beaucoup occupée autrefois de littérature, elle y jette les yeux et présente à ce moment un éclair d'intérêt. Elle refuse de se lever, car elle désire continuer sa lecture, elle lit même à haute voix les premiers vers et présente une figure expressive. Mais elle n'arrive pas à la fin du sonnet, elle laisse retomber la revue et reprend sa figure sans expression et ses yeux vagues. « Est-ce que ce sonnet vous déplaît ? - Non, je ne l'ai pas lu. - Eh bien, relisez-le. - Non, ce n'est pas la peine » : je ne peux rien obtenir de plus. D'ailleurs cette conduite est caractéristique chez elle : au début d'une conversation, elle paraît suivre avec intérêt, elle écoute et répond aimablement. Suivant ses dispositions cet intérêt dure cinq ou quinze minutes, puis il tombe presque subitement et la malade se roule dans son fauteuil, se tient mal, ne répond plus rien et semble tout à fait indifférente. Chez elle l'intérêt, la joie ou même le chagrin causé par une triste nouvelle ne durent que quelques instants. Mais il ne s'agit pas ici d'un retour au calme après une régulation correcte, car l'action pour laquelle la régulation avait commencé n'est aucunement terminée. Cécile voulait connaître ce sonnet de Verlaine et le juger, non seulement elle ne l'a pas lu jusqu'au bout, mais elle n'en a fixé aucun souvenir et elle n'a aucune opinion à son sujet. Elle a abandonné l'effort d'intérêt beaucoup trop tôt et c'est pour cela qu'elle n'aboutit à aucune action pratique.

Dans le cas de Cécile l'instabilité des sentiments n'est pas complète, car il y a un état de sentiment qui persiste indéfiniment chez elle et qui vient trop vite remplacer les autres, c'est l'état d'inaction morose qu'elle exprime tout de suite en disant : « Je suis fatiguée, surfatiguée ». Chez d'autres malades cette brièveté caractérise tous les sentiments quels qu'ils soient. Simone, f., 26, comme Cécile, n'a que des attentions brèves, des chagrins très passagers, des joies très courtes, il faudra étudier plus tard chez elle une conséquence importante de cette brièveté de la tristesse et de la joie, c'est la brièveté des sentiments sociaux de haine et d'amour. M. Masselon en parlant de la démence précoce signalait justement « cette labilité de l'humeur, cette versatilité excessive des sentiments ». Mais cette malade a aussi des sentiments de fatigue extrêmement brefs : « C'est vrai que je suis fatiguée, vous avez raison, j'ai envie de me reposer un peu. » On ne pourra pas la maintenir tranquille plus de deux minutes, car elle va se lever, s'agiter, récriminer en déclarant qu'elle n'est plus fatiguée du tout. Le sentiment de la fatigue, c'est-à-dire l'acte du repos n'a cependant pas produit son effet. Je connais bien l'état de restauration des forces chez Simone, tel qu'il survient parfois après des sommeils. Cet état n'est pas du tout obtenu et la régulation du repos s'est arrêtée beaucoup trop tôt. De tels malades n'ont guère le sentiment du vide qui n'a pas le temps de se développer, ils marchent vers l'état de vide avec l'absence plus ou moins complète des régulations de l'action et des sentiments. C'est ce qui a donné naissance à la conception en général exagérée de l'indifférence complète des déments précoces. Les fonctions de régulation sont en général conservées chez ces malades comme toutes les tendances, c'est leur fonctionnement qui est réduit par l'asthénie.

Chez des malades de ce genre, on observe souvent un caractère fort étrange, c'est que l'expression même du sentiment, quand elle apparaît, paraît anormale. Simone au moment même où elle fait un effort d'attention, où elle fait sur ce qu'on lui montre des remarques précises et fines « prend un air bête, comme si elle pensait à autre chose et, inversement, elle prend des petits airs spirituels et attentifs, quand elle ne fait rien ou

quand elle parle au hasard sans aucune attention ». On a souvent observé que ces malades rient et prennent des attitudes joyeuses, quand ils ont du chagrin et inversement. C'est à ce propos que Chaslin avait proposé la conception de la folie discordante. Récemment M. Minkowski a insisté sur ces faits d'une manière intéressante¹ : il remarque d'abord, ce qui me paraît fort juste, que l'on a beaucoup exagéré la prétendue indifférence des déments précoces, celle-ci étant souvent bien plus apparente que réelle. Mais il reconnaît des désordres dans les sentiments et dans leur manifestation. Les sentiments apparaissent souvent à tort et à travers, « sans suivre les changements de la situation externe, ni la propre pensée du sujet ». Ces sentiments, quand ils existent, ne semblent plus déterminer les jeux de physionomie, ni les idées du malade. « Ils semblent rester à la surface comme séparés de la sphère intellectuelle et de tout l'individu en général : le malade a le même ton pour se lamenter sur les persécutions qu'il subit et pour demander une tablette de chocolat, le sentiment reste séparé du reste de l'individu. »

Il y a chez ces malades un épuisement des tendances régulatrices qui constituent les sentiments, comme chez les précédents il y avait une exagération de la force et de la fixité de l'une ou de l'autre tendance sentimentale. Faut-il aller plus loin et rappeler que l'expression correcte des sentiments, l'union des croyances avec les sentiments sont des perfectionnements des réaction simples de régulation. Il y a des régressions dans les sentiments, comme dans les tendances primaires, et le défaut de tension psychologique qui supprime les réflexions supprime aussi les synthèses des sentiments et des croyances. Dans certains cas il s'agit d'une désorganisation définitive et nous retrouvons ici les idées de M. Bleuler sur la dissociation, dans beaucoup d'autres il s'agit d'une réduction à une forme inférieure. Ces études sur les sentiments momentanés et sur les sentiments discordants sont l'amorce des recherches sur l'évolution, les désorganisations, les retours en arrière des tendances sentimentales.

Ces oscillations, ces passages d'un état de sentiment à un autre peuvent se faire avec différentes rapidités. Le plus souvent elles se font graduellement et progressivement. Nous considérons comme des oscillations lentes celles qui demandent pour être complètes des semaines et des mois. Fkv., h., 62, a toujours été depuis sa jeunesse un méticuleux, inquiet, facilement obsédé, vers l'âge de 50 ans il semble plus fatigué et moins capable de ses efforts obsédants. Peu à peu il refuse tout travail, toute occupation et il entre dans une période d'inaction morose qui s'est prolongée plusieurs années, Vers l'âge de 57 ans, des crises d'angoisse ont apparu de plus en plus fréquentes et peu à peu le malade est devenu nettement mélancolique avec un délire de damnation, puis avec des tentatives assez sottes et maladroites de suicide. L'évolution progressive dans le même sens a duré une dizaine d'années. Dans ces conditions et à cet âge on pouvait craindre une forme chronique et j'ai été heureusement surpris de voir le malade se relever lentement en une année et revenir graduellement à son état psychasthénique.

Les oscillations de Max ne sont guère plus rapides, puisqu'il part d'un état à peu près normal pour arriver en quelques mois à un état d'agitation joyeuse et à un petit délire de jubilation. Il tombe ensuite en quelques jours dans un état de mélancolie grave qui a pris une fois la forme de stupeur anxieuse. Puis il devient plus tranquille, mais il reste en général deux ans dans l'état d'inaction morose, ce n'est que très lentement qu'il devient plus actif, qu'il s'intéresse un peu aux conversations, qu'il travaille un peu, mais il est alors tourmenté par des inquiétudes et il devient méticu-

¹ MINKOWSKI, *Notion de la perte de contact avec la réalité*, Thèse, 1926.

leux et obsédé. Enfin après plusieurs mois il sort des obsessions et revient à un état à peu près normal. On peut observer chez lui à des semaines d'intervalle le changement graduel des idées et des sentiments. De l'idée de la ruine complète et irrémédiable, il passe à l'idée d'une ruine complète, mais à laquelle on pourra peut-être remédier un peu par des années d'une économie sordide. Puis il entrevoit que l'on peut sortir de la ruine en gagnant quelque argent par son travail. Puis il devient satisfait de son travail et de ses bénéfices, enfin il exagère ses bénéfices et il aime à les dépenser. Il lui a fallu près de trois ans pour passer de l'avarice à la prodigalité.

Il faut connaître un autre fait, c'est que ces changements peuvent se faire ou paraître se faire d'une manière beaucoup plus rapide en quelques heures ou en quelques minutes. J'ai désigné sous le nom de crises de psycholepsie, par analogie avec l'épilepsie qui en est un cas particulier, des chutes brusques de l'état plus ou moins normal à un des états de pression, d'inaction morose ou de mélancolie¹. Les plus curieuses et les plus nettes de ces crises font tomber le sujet brusquement dans cette forme d'inaction morose avec rétrécissement qui détermine le sentiment du vide. Il a tout d'un coup le sentiment de l'irréel, de l'automatisme, de la mort des choses et de lui-même : ce sont ces cas que j'ai décrits le plus souvent. Mais on peut observer des chutes plus profondes avec sentiments de péjoration et angoisses mélancoliques survenant brusquement. J'ai déjà signalé des cas intéressants de ce genre². Nous venons de voir ce jeune homme conduisant une automobile qui, en quelques minutes, passe d'un paysage riant à un pays sombre et lugubre : « Nous roulons entre des cimetières perpétuels ». « En quelques minutes, dit aussi Zb., f., 23, la maison et tous les objets deviennent laids, ignobles, lugubres. » Je rappelle encore l'observation de Noémi qui, quelques jours après l'accouchement, regarde sa petite fille et se réjouit de voir comblés tous ses vœux : « Un mari qu'elle aime, une petite fille blonde, son bonheur n'est-il pas parfait ?... Non, puisqu'il ne durera pas toujours, puisqu'il faudra mourir un jour. » Tout s'obscurcit, le monde est noir et mauvais, elle a horreur de toute action et n'a plus que les angoisses de la mort.

Il y a aussi des changements rapides en sens inverse : les malades entrent rapidement dans des états divers d'élévation avec sentiments de joie et activité accrue au moins en apparence, ils présentent des agitations joyeuses et des jubilations. Wa., h., 30, au milieu de ses crises d'angoisse et de folie a « des illuminations subites avec sentiments de bien-être... Je me retrouve tout d'un coup dans une bonne et honnête réalité qui a un relief normal et je jouis de la réalité du monde. » Wc., h., 18, sort de même de l'irréel et retrouve « l'intérêt aux choses réelles » ; il se plaint que « ce bonheur ne dure souvent que quelques minutes et que tout retombe ». C'est ce que j'ai appelé autrefois « des instants clairs » et c'est un fait dont la signification est fort importante : en général l'apparition des instants clairs, même s'ils ont au début peu de durée, est un signe de restauration. Il suffit souvent d'une excitation pour les faire apparaître, mais il faut que cette excitation soit petite, sinon elle produit un effet d'épuisement et amène des réactions inverses de peur de l'acte.

Une des observations des plus intéressantes qui aient été faites par les psychiatres, c'est que ces passages rapides ou lents d'un état de sentiment à un autre, se font très souvent d'un état à un autre tout à fait opposé. Non seulement on voit des malades passer alternativement de l'état de pression à l'état d'inaction morose, mais on observe

¹ *Obsessions*, 1903, p. 501 ; The psycholeptic crises. *Boston medical and surgical journal*, January, 26, 1905.

² *Médications psychol.*, II, p. 278.

une succession régulière des états de jubilation et des états mélancoliques. Morel, Moreau (de Tours), Delasiauve, Baillarger, Falret, avaient déjà noté l'association de ces états dans la folie alternante, la folie périodique, la folie à double forme. Krœpelin a tiré les conséquences extrêmes de ce rapprochement en faisant de ces deux syndromes une même maladie, la psychose maniaque-dépressive. L'édification de cette maladie est encore fort artificielle, mais elle repose sur une observation psychologique fort juste. Quoique la joie et la tristesse nous paraissent aux antipodes l'une de l'autre, l'excès de la joie et l'excès de la tristesse sont dans la maladie très voisins.

Nous avons déjà remarqué à plusieurs reprises que de grandes crises d'états mélancoliques chez Alexandre et chez Max sont précédées ou suivies immédiatement de grandes crises de délire jubilatoire. Mais il ne faut pas croire que cette succession d'états inverses ne se présente que dans les grandes formes de la psychose maniaque-dépressive. Il n'y a dans cette maladie qu'une exagération d'un fait banal et on observe dans toutes les formes ces renversements de sentiment. Je rappelle l'observation de Pby. : il entraîne à son bras une femme qu'il aime et contemple avec elle le coucher du soleil au bord de la mer: « Mon cœur est inondé d'une joie que je n'ai jamais connue si pure et si belle, c'est une vie extraordinaire... Crac, un dé clic dans ma tête et tout est devant moi noir et lugubre, j'ai de nouveau l'obsession que je dois me battre avec un individu antipathique que je détestais quand j'étais au collège et que je n'ai pas revu depuis dix ans, quelle stupidité ! ¹ » Flore nous présente à chaque instant des faits de ce genre : d'une manière générale elle passe « d'un noir fou à un beau Champagne ». Elle attend une visite et elle est envahie par toutes les pensées catastrophiques ; cette visite se passe bien et elle saute en l'air en criant : « Je suis guérie, je suis guérie ». « Je le sais bien, dit-elle, quand j'ai des noirs très forts, je vais avoir du Champagne très fort, et réciproquement ». Nous observons chez Cea., h., 40, le passage d'un amour fou, emballé, pour une femme au dégoût et à la peur de cette même femme. Ou., h., 47, a une crise d'angoisse à propos de son père, de sa mère ou de sa maîtresse: « C'est tellement douloureux de craindre horriblement ce que l'on voudrait aimer. » Puis subitement, changement de décors : « Je les adore, je ne crains plus pour eux aucun effort, aucune fatigue, je passerais pour eux devant une mitrailleuse ». A la moindre contrariété, il retombe, il les a de nouveau en horreur, puis il les adore de nouveau. Nous reprendrons ces exemples avec plus de détails à propos des sentiments sociaux et des oscillations entre l'amour et la haine. « Même dans la vie normale, ² disait Hëffding, un sentiment prépare souvent la voie au sentiment contraire ».

Ce renversement complet de la réaction est assez fréquent dans les études de psychologie, il y a un certain nombre de processus qui, en croissant régulièrement amènent, à un certain point, le changement de signe de la réaction. Le délire de persécution, qui est en réalité un délire de haine, se développe souvent contre une personne qui a été pendant longtemps l'objet d'un délire ou d'une obsession d'amour : la haine, dit-on, est plus près de l'amour que l'indifférence. Noémi, qui pendant tant d'années a souffert d'une terrible obsession de peur de la mort, évolue vers l'impulsion au suicide. Nous avons vu Hermine prendre d'énormes précautions contre l'impudicité et en arriver à de grandes impulsions obscènes. En étudiant les béatitudes nous avons également signalé le passage des tortures à l'extase, et de l'extrême mélancolie au triomphe perpétuel.

¹ *Médications psychol.*, III, p. 278.

² HOFFDING, *Psychologie*, p. 359.

il y a là une loi dont nous n'osons pas donner la formule générale, mais dont nous avons analysé des cas particuliers à propos de l'inversion des sentiments chez les mélancoliques, et à propos des béatitudes. Ce que nous pouvons ajouter de plus net, c'est que les réactions sentimentales tendent précisément par leurs actions régulatrices à supprimer leur raison d'être. La fatigue consiste, disions-nous, dans un abaissement de la tension et dans un rétrécissement de l'action. Mais une action abaissée et rétrécie est une action qui s'exécute plus facilement avec une moindre dépense de force. Il en résulte que les forces se restaurent, s'accumulent et qu'à un moment donné l'action s'exécutera sans trouble : la réaction de la halte n'aura plus de raison d'être. Si l'abaissement de la tension, si le rétrécissement de l'acte jusqu'à n'être plus qu'un jeu de la pensée, a été trop grand, l'acte sous cette forme, devient trop facile et provoque un triomphe perpétuel : nous avons insisté sur ces faits en étudiant les béatitudes : « Dès que j'ai un peu de force, dit Flore, j'en profite pour faire énormément de choses, je vais bien vite jusqu'au bout de mes forces, alors tout recraque et le noir recommence. » Dans le noir, elle a de nouveau peur de l'action et ne bouge plus, cela épargne les forces et la charge augmente, alors elle va de nouveau s'emballer et ainsi à plusieurs reprises. Cette oscillation du noir et du champagne est chez elle tout à fait caractéristique de certaines périodes avant la restauration complète des forces.

Reprenons à ce propos l'observation d'Alexandre. Ce jeune homme prédisposé, asthénique, est épuisé par la mobilisation et par la vie de garnison loin de ses parents. Cette dépression se manifeste par l'inquiétude, puis par la peur de l'action qui prend la forme systématisée et sociale avec délire de persécution. Il est à bout, quand il va se plaindre au colonel, il s'épuise dans ce dernier effort et sa tension psychologique tombe fortement, ce qui amène une décharge sous forme de colère. Cette décharge se continue encore pendant la première partie de sa maladie, quand il lutte encore avec violence contre ses prétendus persécuteurs. Déjà à ce moment sous l'influence de la décharge, les déclamations deviennent faciles et amènent des actes de triomphe, nous avons remarqué qu'il ne lutte plus comme précédemment, avec crainte et gémissement, mais qu'il lutte victorieusement. Mais la tension baisse encore, il n'est plus capable de contrôler ses croyances, il n'est plus du tout dans le réel, les actes de triomphe deviennent un jeu triomphal, et il n'a même plus la conscience de jouer. L'isolement, le repos, et ce jeu même du triomphe, qui est réconfortant, restaurent peu à peu les forces. La tension se relève peu à peu, le malade reprend le contrôle de ses croyances et le sentiment du réel. Il sait qu'il fait un jeu imaginaire, il ne le donne plus que comme tel, il conserve quelque temps un sentiment de joie exagérée, qui se dissipe peu à peu à mesure que les fonctions supérieures se relèvent, et recommencent à consommer la force surabondante.

Ces faits curieux de renversement des sentiments seront un jour des plus importants pour nous faire comprendre les grandes oscillations de la force psychologique. La succession des états de sentiment ne dépend pas uniquement des événements extérieurs, elle dépend encore plus des changements de la force psychologique et des procédés plus ou moins heureux que l'organisme emploie pour s'y adapter.

5. - Les sentiments simultanés

[Retour à la table des matières](#)

Non seulement les sentiments peuvent se succéder rapidement, mais encore dans bien des circonstances des sentiments différents peuvent se présenter à peu près simultanément.

Dans certains états psychasthéniques on observe à la fois des recherches, des obsessions qui impliquent l'effort et des sentiments de vide, d'irréel qui dépendent de l'inaction morose, c'est-à-dire de la fatigue. On retrouve l'effort dans l'aspiration des malades à faire très bien, à devenir parfaits, à être des hommes exceptionnels et le rétrécissement dans leur isolement, dans leur fuite de la société et dans leur paresse. Les amours d'Amiel nous offrent un exemple incomparable de ce mélange : il resta toute sa vie un amoureux transi tout en ayant la peur de n'être pas un amoureux exceptionnel. On observe des malades qui dans l'ensemble sont des inactifs moroses avec la disposition au rétrécissement et les sentiments du vide et qui en même temps sont des inquiets toujours à l'affût du moindre danger : par crainte des efforts qu'ils pourront avoir à faire plus tard ils dépensent déjà de grands efforts dans des précautions inutiles. Max si inactif ne se réveille que lorsqu'il pense à l'argent et aux dépenses possibles et il va « travailler à restreindre le budget du ménage ». « Je continue à faire les choses, dit une malade, parce qu'il faut les faire, mais sans joie, sans liberté, sans agir de moi-même. Tout me semble incomplet et tout exige des efforts énormes. Il faut que je sois tendue que je m'efforce tout le temps tout en voulant m'arrêter complètement ». Il peut même être difficile de classer de tels malades qui sont à moitié en état de pression, à moitié en état d'inaction morose. D'ailleurs on sait bien que dans la vie normale l'effort se mêle souvent à la fatigue. On ne peut faire effort qu'en ne tenant pas compte de l'avertissement de la fatigue, en triomphant de la fatigue, qui réapparaît toujours et qui coexiste avec l'effort.

Les événements extérieurs ne provoquent pas toujours une joie ou une tristesse absolument pure. Ils modifient presque toujours notre action d'une manière complexe qui donne naissance à des réactions diverses. Flore paraît connaître les théories de Krœpelin sur les états maniaco-dépressifs mixtes quand après avoir reçu une bonne nouvelle, elle nous dit : « Je suis contente et désolée, cela ne pouvait pas lever le voile noir qui était sur ma tête, mais cela me donnait tout de Même des espoirs fous ; j'avais des rires et des pleurs à la fois et je parlais à tort et à travers ». Nous venons de remarquer le voisinage des réactions de joie et de tristesse à propos des sentiments inverses, les deux formes de réactions se présentent souvent presque simultanément.

Ce mélange se comprend facilement : les réactions différentes ont souvent des points de départ fort analogues et difficiles à distinguer. L'effort et la fatigue se déclenchent à propos d'un trouble de l'action : sans doute le trouble qui doit amener la

fatigue est un peu plus grand que celui qui amène l'effort, il porte sur l'effort lui-même et sur l'insuffisance de ses résultats, mais la différence est minime. Il n'est pas étonnant que non seulement il y ait des erreurs, mais même qu'il y ait des confusions. Les deux réactions alterneront ou se présenteront simultanément, les sujets affirment à la fois qu'ils font des efforts et que la montagne est trop haute pour qu'ils puissent la gravir, ils avancent et ils s'arrêtent à peu près en même temps. Cela est surtout fréquent quand l'une des deux réactions se présente seulement à la phase de l'érection : dans le début de la fatigue par exemple, l'attitude du repos n'existe que sous la forme de représentation, de paroles, et on peut se représenter un bon lit tout en continuant à marcher. Il y aura ainsi des mélanges inévitables de ces deux sentiments qui sont si évidents dans les combinaisons des sympathies et des antipathies.

Les sentiments de tristesse et de joie semblent tout à fait différents quand on les considère sous leur forme évoluée ; mais les réactions de l'échec et du triomphe ont un point commun, l'arrêt définitif de l'action primaire. Les circonstances qui provoquent cet arrêt, la difficulté trop grande de l'action ou sa facilité trop grande consistent toujours dans un aspect anormal de l'action, qui ne s'exécute plus de la façon ordinaire. Il n'est pas étonnant que la même circonstance fasse naître : « des rires et des pleurs » et que certains sujets mélangent les deux sentiments. Certains mélancoliques anxieux deviennent agités comme des maniaques et au milieu des agitations maniaques on peut discerner des angoisses. Les deux réactions ne diffèrent que par l'utilisation des forces résiduelles et il y a souvent bien des confusions. C'est ce qui donne naissance aux phénomènes d'agitation produits par des émotions pénibles : « La moindre des choses, disait Flore, me bouleverse, me jette dans le noir ou dans le Champagne ; ou je ris comme une folle ou je pleure, cela chatouille d'autres nerfs, mais c'est la même chose ».

La succession rapide des sentiments opposés n'est pas toujours comprise par le sujet lui-même. On ne réussit guère à émouvoir un mélancolique gémissant en lui rappelant que peu de jours auparavant il était fort joyeux, ce souvenir est souvent pour lui tout à fait insignifiant et il ne comprend pas le changement. Alexandre en particulier, n'a guère de sentiments de changement quand il passe de son état mélancolique avec idée de persécution à son état de jubilation avec idée d'être le généralissime. Il adopte si bien la nouvelle conduite qu'il applique le même sentiment à ses souvenirs et les transforme par une sorte de délire rétrospectif.

La juxtaposition prend chez quelques malades une forme qui paraît très frappante : ces sujets, particulièrement dans les états schizophréniques ou dans la démence précoce, ont à la fois les deux sentiments opposés, mais ils ne semblent pas s'en rendre compte, ils ne sont pas étonnés de la contradiction et ne cherchent pas à la faire disparaître. Ils font à la fois, des gestes contradictoires comme s'ils désiraient et repoussaient le même objet. Simone paraît souvent aimer ou haïr la même personne, presque au même moment, et ne cherche pas à adopter une attitude intermédiaire. Comme disait M. Minkowski, le « oui » ou le « non » ne s'organisent pas sous forme d'hésitation et de doute, ils restent en présence l'un de l'autre¹. C'est ce phénomène qui a souvent été présenté par l'école de la psycho-analyse sous le nom d'ambivalence. Sans doute le phénomène est voisin de l'inversion des sentiments que j'avais décrite auparavant, mais il n'est pas identique. Dans l'inversion des sentiments le sujet a souvent conscience de la bizarrerie de son attitude : « J'ai des sentiments contradictoires, je désire des choses dont j'ai horreur ». Il en souffre et il s'en plaint, tandis

¹ F. MINKOWSKI, *L'Encéphale*, 1921, *Société de psychologie*, 1927.

que dans l'ambivalence l'opposition des sentiments simultanés n'est remarquée que par l'entourage et ne provoque aucune réaction nouvelle de la part du sujet. Elle se rattache simplement à cette loi générale que j'étudiais autrefois à propos de l'allochirie et qui nous montre le voisinage, l'association étroite de deux sentiments opposés à propos de la même action.

M. Minkowski exprime à propos de l'ambivalence une idée intéressante c'est que la contradiction n'a de réelle importance que dans l'action pratique : « Là où la pensée na plus de valeur pragmatique, la négation et l'affirmation sont placées au même niveau, les éléments contraires se mêlent. Là où ni les sentiments ni les tendances ne cherchent plus à aboutir à un acte de valeur pragmatique, les phénomènes de l'ambivalence peuvent se manifester ¹ ». Cette remarque est très juste, c'est là ce qui donne beaucoup plus de liberté à la rêverie, c'est là ce qui, au stade psychologique supérieur, rend nécessaire le recours à l'expérience pour vérifier la possibilité pratique des idées. Mais cela explique seulement une facilité plus grande de la contradiction et n'entraîne pas nécessairement son existence. Bien des rêveries continuent à être logiques, et les mystiques conçoivent justement « la vie spirituelle », la vie des dieux pour réunir les caractères contradictoires de leur action imaginaire, Je succès et l'inaction. Il y a peut-être quelque chose de plus dans cette juxtaposition des sentiments contraires, c'est la disparition du besoin d'unification, de la tendance à systématiser par la construction d'un sentiment d'ensemble même monstrueux. Les ambivalences qui doivent être étudiées davantage se rattacheront à cette régression de la conduite des sentiments dont l'instabilité nous a présenté un premier exemple.

En effet, chez les individus moins abaissés, cette apparition simultanée de sentiments opposés ne se remarque guère, parce que le sujet la dissimule ou la supprime par la construction des sentiments de transition et des sentiments complexes. Quand les changements de sentiments successifs sont assez rapides le sujet s'en aperçoit, il sent qu'il a changé et il apprend à reconnaître le changement à certains signes. Dans les passages de l'état de calme ou d'élation vers les états de dépression, les sujets insistent souvent sur certains phénomènes qui se passent dans leurs viscères, et dont ils ont une sensation plus ou moins vague, ils se plaignent d'avoir la poitrine et le ventre tout resserrés : « Je deviens raide comme un piquet, je sens mes jambes qui se raidissent ou qui ont envie de remuer, je vais encore être malade. » D'autres accusent l'impression de la raideur du visage, du masque sur la figure, du froid de la peau sur diverses régions du corps, à la figure, au nez, aux yeux, de la glace mise sur la tête. Ils accusent surtout diverses sensations dans la tête que j'ai souvent décrites, le fameux choc à l'occiput, la pression ou la douleur à la nuque ou au vertex, le froid à l'intérieur du crâne, les fils qui se cassent dans le cerveau, les vagues qui descendent doucement de la tête au bas de la colonne vertébrale, etc.

À ces descriptions de sensations plus ou moins exactes s'ajoutent des comparaisons avec des blessures, des maladies : « Quelque chose est cassé dans ma tête, il y a une fonte qui amène une fuite des forces de la vie, la vie s'écoule goutte à goutte ». Très souvent les comparaisons avec les actes primaires amènent les expressions de marche vers le bas, de descente : « Je descends un escalier... Je tombe chaque jour un peu plus bas dans un précipice, je recule en arrière, je sombre au fond de ~a mer, je ne trouve aucun appui autour de moi, je m'enlise dans une mer de sable... » Quelquefois il s'agit de comparaisons avec l'évolution dans le temps : « Je reviens à l'âge de dix ans, je retourne à la première enfance. » Plus curieuses sont les comparaisons

¹ E. MINKOWSKI, *L'Encéphale*, 1921, p. 20.

empruntées à la hiérarchie sociale : « C'est un sentiment de flétrissure, d'humiliation, je perds mon rang dans la société... Je me désaristocratise, je suis désolée de devenir la pauvre d'esprit de la ville de X...¹ ».

Le plus communément apparaissent les expressions qui ont caractérisé pour nous les sentiments du vide : « La foi religieuse s'en va, je deviens indifférente... Tout devient drôle et étrange, par moment il me semble que je vis dans un rêve... On peut faire de moi tout ce que l'on veut, puisque je deviens une machine... Est-ce que je ne suis pas enterrée vivante en léthargie dans un cercueil... Quel sentiment abominable de se sentir se désagréger, fondre comme un morceau de sucre, de tomber le nez dans la cuvette, comme si on s'endormait, sans dormir, comme si on disparaissait du monde ». Ensuite par une illusion dont nous avons noté la fréquence le sentiment de transition est objectivé et exprimé comme un changement des choses. Très souvent il s'agit d'une diminution de la taille et surtout de la lumière : « C'est une lumière qui s'éloigne de moi de plus en plus, cela change le monde petit à petit... Tout se voile dans l'univers, les choses perdent leur charme et leur réalité... Un mur s'élève lentement entre moi et les choses ».

On note les sentiments inverses quand le sujet marche vers les états de pression ou d'élévation et surtout quand il avance vers les états de palme. J'ai eu l'occasion d'observer très nettement ces sentiments d'élévation dans mes études sur les procédés d'excitation par l'aesthésiogénie, par la provocation du somnambulisme complet, par les diverses méthodes d'excitation². Le sujet décrit des sensations particulières : « Je sens que je me réchauffe, que tous mes muscles restent plus tranquilles, que je ne me raidis plus... Ma figure ne tombe plus, ne reste plus figée, elle sourit ». Les sensations ou plutôt les sentiments qui accompagnent les sensations sont de nouveau appréciés et l'élargissement de la conscience supprime le sentiment du vide : « Un voile qui était devant mes yeux se soulève, et je vois clair de nouveau, tous les êtres ont repris de la vie... Je sens que je marche et que c'est moi qui marche. » Il est curieux de voir disparaître le sentiment de la fatigue : « C'est bizarre, quand je vais mieux, je suis toute courbaturée, on ne peut plus me toucher, tout le corps me fait mal. Au contraire quand je suis malade, je ne sens plus rien de cette fatigue. »

Comme les précédents ces sentiments sont souvent objectivés et transforment l'apparence des objets : « C'est drôle comme tout est grand ici, les meubles, la salle ont donc grandi. » Très souvent l'agrandissement des objets se joint à une augmentation de la luminosité : « Tout est plus clair, plus brillant, c'est comme si je sortais d'un trou noir, on dirait que mes yeux et mes oreilles se débouchent. » Sans se soucier de la contradiction certains sujets répètent que la chambre est plus grande, mais que les objets, même les murs sont plus près. Ce sentiment de rapprochement s'applique surtout aux personnes : « Pourquoi étiez-vous parti si loin, maintenant vous êtes revenu, il ne faut plus vous en aller. » Je n'insiste pas sur le retour de la réalité des choses qui est bien connu et tout à fait caractéristique : « Enfin, je vis réellement dans un monde réel. » De tels sentiments sont fragiles et on peut noter des oscillations avec les sentiments précédents, quand la force dont le sujet peut disposer n'est pas en proportion avec cette dépense plus grande : « Je suis très bien, mais je ne peux pas rester ainsi, je sens que je m'en vais... Il me semble que je vais m'endormir et me

¹ *Obsessions et psych*, I, p. 551.

² Cf. *Médications psychologiques*, III, p. 75, 139; *État mental des hystériques*, 2e édit., pp. 506, 545, 575.

réveiller malade de nouveau... Laissez-moi retomber malade, cela m'épuise trop de vivre bien portante. »

Bien entendu ces sentiments de transition ont la plus grande influence sur la notion de personnalité. Beaucoup de sujets se disent transformés : « C'est comme si je sortais d'un profond sommeil, comme si je ressuscitais, comme si je commençais une vie nouvelle... Je suis moi et je ne suis pas la même personne, je traverse plusieurs personnalités. » La notion de personnalité ou plutôt les conduites externes et internes relatives à la personne, comme les notions relatives au temps sont surtout édifiées sur ces régulations internes des sentiments, elles sont profondément modifiées par ces transformations. Dans l'édifice de la personnalité, il y a une grande part qui est due à l'organisation des souvenirs, « à la prise de l'observation de nous-même ». La disposition des différents souvenirs de la vie dans le temps et surtout le rangement de ces souvenirs autour d'un même nom, d'un même personnage peut facilement être troublé par les grands changements des sentiments. Il ne faut pas s'étonner si nous voyons apparaître à ce propos les personnalités alternantes. J'ai eu l'occasion d'insister sur ce problème à propos de l'observation de Marceline qui nous présente un ensemble de faits très curieux sur les variations de la personnalité en même temps que celles des sentiments ¹.

Quand les sentiments opposés se présentent simultanément, chez un homme normal, les témoins ne remarquent pas le phénomène de l'ambivalence parce que le sujet n'exprime pas les deux sentiments isolément, il les combine dans un sentiment mixte qu'il rattache à une idée complexe. C'est ce que j'ai étudié autrefois dans les sentiments monstrueux des psychasténiques qui s'attribuent à eux-mêmes des goûts extraordinaires, dépravés, quand ils ont à la fois de l'amour et du dégoût pour le même objet.

Je voudrais signaler un sentiment curieux, mélange d'inaction et d'effort, que l'on retrouve dans les amours des déprimés et dans leur appel au miracle. Beaucoup de ces malades sont amenés par les réactions de la fatigue à demander l'aide des autres hommes. C'est le point de départ des besoins de direction, des besoins d'amour et des besoins de domination. Mais pour obtenir cette direction, cet amour, ces obéissances ou ces égards, il n'est pas d'effort qu'ils ne dépensent, plaintes, descriptions d'effrayantes douleurs morales, supplications, caresses, cadeaux, ou menaces, ils ont recours à tout et indéfiniment sans remarquer qu'ils dépensent beaucoup plus de forces qu'il n'en faudrait pour faire l'acte eux-mêmes. C'est ce mélange de fatigue et d'effort qu'ils réunissent sous le nom de besoin d'amour.

Les inactifs qui restreignent leur action ont l'habitude singulière de « faire appel au miracle ». Ils s'imaginent « qu'une puissance mystérieuse les débarrassera de l'action et de la complication du monde... J'attends pour agir qu'une fée ait tout mis en ordre d'un coup de sa baguette ». Pour obtenir cette assistance ils retournent à ces pratiques magiques des peuples primitifs que M. Piaget nous montre même chez les enfants. Lise désire la conversion d'un oncle ou l'amour d'une certaine personne, elle se sent incapable d'aborder les discussions nécessaires ou de gagner cet amour et de le conserver : elle imagine qu'en donnant au diable son âme et celles de ses enfants elle va gagner cette assistance si précieuse. Alors commence une obsession interminable : « A-t-elle réellement cédé à son désir ? A-t-elle donné au diable l'âme de ses enfants ? » Si par hasard l'événement qu'elle désirait est réellement survenu, elle se

¹ *État mental des hystériques*, 2e édition, 1911, pp. 545, 575.

demande avec terreur si le diable est intervenu, s'il a réellement pris sa promesse au sérieux et si le pacte est bien conclu. Le point de départ appartient à l'inaction morose, le terme nous met en plein état de pression : le sentiment du miracle et du mystère est un essai de conciliation.

On retrouve un mélange du même genre dans le sentiment de la précipitation. Quand une malade comme Jb., f., 26, est obligée de faire quelque chose, elle essaye d'abord de supprimer la corvée, puis, si cela est impossible, il faut en finir, s'en débarrasser le plus vite possible. Il y a une sorte de hâte fébrile de l'action, qui se mêle avec la lenteur et la paresse ordinaire, et ces sujets ont constamment en agissant le sentiment d'être horriblement pressés. La manie de la liquidation, qui peut tourner à l'obsession, se rattache au même mécanisme. J'ai insisté à propos des états de pression sur le sentiment de l'ennui qui me paraissait devoir jouer un rôle dans le diagnostic : il signale en effet au milieu de l'inaction la réapparition de l'effort.

On retrouve le même mélange dans le phénomène important, de l'effort douloureux. L'effort n'est pas pénible par lui-même, il peut se développer avec un sentiment d'aise aussi bien qu'avec un sentiment de malaise. Si l'effort devient pénible et douloureux, c'est qu'il se mélange de fatigue, c'est que la réaction de l'effort doit, non seulement augmenter la force de l'action, mais encore inhiber la tendance à l'arrêt qui se développe en même temps. Enfin la combinaison des sentiments prend surtout une forme intellectuelle quand, en face de deux croyances -opposées, le sujet reste dans l'indécision et qu'il prend conscience de son doute.

La construction de ces sentiments mixtes est analogue à celle des actes intellectuels élémentaires. Ces conduites construisent une action relativement simple et unique en synthétisant dans une conduite intermédiaire plusieurs actions élémentaires qui ont été éveillées simultanément. Un loup qui désire prendre un mouton craint en même temps les morsures du chien qui garde le mouton, il présente deux tendances opposées qui sont éveillées à la fois, celle de l'attaque et celle de la fuite : il les combine dans une seule action nouvelle, qui est l'attaque prudente avec dissimulation et ruse. Les sentiments subissent à divers degrés une transformation de ce genre. Non seulement les sentiments simples d'effort ou de tristesse, se combinent avec les tendances sociales pour donner naissance aux sentiments sociaux de sympathie ou de haine, mais les sentiments eux-mêmes se combinent entre eux : l'intelligence, le langage, la croyance, permettent d'édifier des sentiments mixtes comme le respect, la curiosité, la pitié, qui remplacent des sentiments primitivement opposés les uns aux autres. Le sentiment même de changement dont nous avons vu le point de départ dans les réactions mélancoliques est une synthèse de ce genre, il contient une réaction d'arrêt par rapport aux conduites précédentes et une réaction d'effort pour adopter une conduite nouvelle, c'est un mélange d'échec passé et de triomphe futur, c'est une attitude intelligente. De telles combinaisons, de telles inventions ont été autrefois le point de départ des sentiments les plus élémentaires, qui ont été des découvertes utiles à la vie, elles sont aujourd'hui l'origine des sentiments complexes et nouveaux, qui perfectionnent la vie.

6. - L'équilibre des sentiments et le calme

[Retour à la table des matières](#)

Les sentiments dont on vient de voir l'évolution se présentent chez des malades sous des formes exagérées, qui nous ont permis d'en faire l'étude ; ils semblent avoir un aspect différent chez l'homme bien portant dont le niveau psychologique est assez élevé.

Sans doute un homme normal de ce genre éprouvera, comme le malade, des sentiments de pression sous forme d'inquiétude ou sous forme d'ardeur, des sentiments de mécontentement, d'ennui, des sentiments variés de fatigue, de découragement momentané et d'indifférence, des tristesses plus ou moins profondes approchant parfois de l'angoisse, des joies de diverses espèces et même une certaine disposition à la rêverie extatique. Mais de grandes différences sont manifestes : les sentiments normaux sont faibles, très diminués dans leur intensité et dans leur étendue. Les états de sentiment chez les malades précédents transformaient les actions, modifiaient la conduite entière et pouvaient être constatés facilement à l'extérieur : nous n'avons pas besoin qu'un grand mélancolique angoissé nous dise qu'il est triste, il nous suffit de constater qu'il ne fait plus aucune des actions qu'on lui propose, qu'il fuit à l'extrémité opposée des actes, qu'il exprime à propos de tout des idées catastrophiques. Un homme normal qui a de la tristesse ne se présente pas de la même manière : il est moins facile de connaître son état de sentiment parce que sa conduite n'est pas aussi fortement changée dans son ensemble. Il continue à faire normalement la plupart des actions, il ne s'arrête que devant quelques actes particuliers qu'il n'est pas toujours facile de constater. La tristesse ne se manifeste que par quelques expressions de la physionomie et quelques attitudes du corps qu'il peut d'ailleurs surveiller et modifier. Nous avons besoin d'entendre son langage et l'expression qu'il donne de son état de conscience pour connaître sa tristesse.

Il en est de même pour les états de joie qui sont transformés au point de perdre souvent un des caractères que nous considérons comme essentiels. La joie était une conduite de triomphe et celle-ci consistait en un arrêt définitif de l'action primaire et en un gaspillage des forces résiduelles. Or l'homme qui est joyeux dans son travail continue à faire les actes primaires et il a de la joie en les faisant. Ce n'est pas simplement de l'ardeur : il n'y a pas d'effort pénible, il n'y a pas d'incertitude du résultat, il y a déjà de la jouissance dans l'accomplissement de l'acte. Nous ne voyons pas non plus ou nous constatons à peine le phénomène du gaspillage, l'homme joyeux sait se contenir, il ne saute pas en l'air et ne bat pas des mains, ce qui gênerait son travail. Il continue à travailler correctement, nous ne savons que par son langage qu'il travaille d'une manière particulière.

Les sentiments dans la vie normale ont aussi un autre caractère : ils sont de brève durée. Nous avons autre chose à faire que de nous laisser accabler par la tristesse, que de sauter indéfiniment dans la joie, nous cédon un moment à nos sentiments, puis nous réagissons et nous oublions ces sentiments pour ne pas déranger les actions indispensables. Quand les sentiments s'étendent à un grand nombre d'actions et surtout quand ils se prolongent trop longtemps, nous considérons le sujet comme un malade et nous disons qu'il devient un inquiet, un mélancolique ou un agité tellement la brièveté des sentiments nous paraît un caractère important de l'état normal.

Ce qui permet cette réduction et cette brièveté des sentiments, c'est un troisième caractère important, leur variété chez l'homme bien portant. Le délire mélancolique, disait M. Séglas, est monotone, l'état du sentiment reste invariablement le même pendant de longs mois. Nadia, quand je l'ai vue pour la première fois pleurait désespérément en gémissant: « Oh! ma mère, ma pauvre mère ! » J'ai cru arriver peu après le décès et je lui ai demandé quand le malheur était arrivé, elle m'a répondu : « Il y a huit ans ! » Nous comprenons qu'une fille pleure sa mère, mais nous considérons comme malade une fille qui n'a pas pu se consoler, ni changer son sentiment pendant huit ans. Nous n'admettons pas qu'un homme triste ne puisse être distrait de son chagrin et qu'un homme joyeux ne soit pas accessible à une impression de tristesse.

« Et merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La mère qui pleurait sourit au nouveau né. »

La conduite d'un homme normal se présente comme un ensemble complexe de sentiments qui alternent, se mêlent de manière à former des nuances variées. Tout au plus un certain sentiment donne-t-il le ton pendant un certain temps.

C'est ce qui fait la complexité des sentiments normaux. Nous verrons en étudiant les sentiments sociaux que les sentiments se mêlent aux diverses actions et se modifient par ce mélange, mais en outre ils se mêlent entre eux : un individu normal est un peu ennuyé (phénomène de pression) en même temps que triste (phénomène d'arrêt), il garde de l'espoir (phénomène de joie). Les formes de sentiments que l'on observe le plus souvent sont les sentiments de transition qui étaient rares chez les malades et qui n'apparaissent qu'à la fin des états. Les hommes aspirent au repos, plus qu'ils ne se reposent, ils « aspirent au moment où ils pourront pleurer librement sans rien faire d'autre », mais ils ne trouvent pas le temps de le faire. Ils font des actes « qui vont les rendre joyeux » plutôt qu'ils ne s'abandonnent à la joie débordante. Il y a dans les sentiments normaux une complexité variable qui s'oppose à la simplicité forte et durable des états pathologiques. Sans exagérer le paradoxe, on a envie de dire que pour observer vraiment des inquiétudes, des fatigues, des tristesses ou des joies, il faut aller observer des malades, l'homme normal ne nous présente que des ébauches de sentiment.

Cela est si vrai que les philosophes ont été amenés à parler du sentiment d'indifférence dans la vie normale¹. Il ne faudrait pas cependant assimiler cette indifférence à celle que nous avons étudiée à propos du sentiment du vide : les malades qui ont

¹ RAUH, *op. cit.*, p. 63.

éprouvé le sentiment du vide protestent avec indignation contre le rapprochement de leur sentiment pathologique et du sentiment du calme normal et les hommes qui sont calmes n'ont aucune des expressions qui caractérisent le sentiment du vide et de l'irréel. Le malade qui sent le vide n'a pas de sentiments, mais il a le besoin d'en avoir, il sait (intellectuellement) qu'il est dans une situation où un sentiment, celui de la fatigue, par exemple, ou celui de la tristesse serait utile. Quand les forces sont épuisées, il est bon de faire la réaction d'économie ou la réaction du recul, nous le savons par expérience, car les anciennes réactions sentimentales ont laissé chez tous cette idée. Le sujet qui a de telles idées s'étonne que son organisme n'applique pas correctement la réaction nécessaire. Dans l'état de vide complet, le sujet n'a même pas ce sentiment de l'absence des sentiments, mais c'est l'observateur qui a cette idée à sa place. Il remarque que l'absence du sentiment de fatigue est précisément un signe de rétrécissement et d'épuisement. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, les malades sont incapables de retrouver ces sentiments. Il en est tout autrement chez l'homme normal qui est dans le calme, il ne sent pas l'absence des sentiments comme un vide, il ne les recherche pas, car il se rend compte que, si ces sentiments devenaient utiles, ils réapparaîtraient immédiatement.

C'est cet état de calme sans développement d'un sentiment bien précis et sans le besoin de ce sentiment qui occupe une grande partie de la vie des individus bien portants. C'est également cet état qui revient à la fin des maladies nerveuses pendant lesquelles l'un ou l'autre des sentiments précédents prédominait. Les individus qui ont des obsessions savent bien que cet état d'inquiétude, d'effort perpétuel s'arrête un jour et ils attendent la fin de leur crise. Max qui reste des années dans l'état d'inaction morose sait bien qu'il y a des moments où il s'intéresse à quelque chose où il aime même le travail et, quand il n'est pas trop malade, il espère bien retrouver un jour ce goût de l'activité. Les jubulations ne sont pas éternelles et Alexandre, après avoir passé de la jubilation à la simple agitation joyeuse, revient à un état où il cesse d'avoir des succès perpétuels. L'extase elle-même a une fin et Madeleine revient à ce qu'elle appelle « l'état d'équilibre, où ni les joies ni les peines ne sont exagérées. » Nous avons insisté sur la fin de sa vie qui avec quelques rechutes s'est passée presque toujours dans l'état d'équilibre. « Le retour à l'état normal des qualités affectives, disait déjà Falret, est un indice beaucoup plus positif d'une franche convalescence que la cessation des aberrations intellectuelles ¹ ».

Cette modération dans les sentiments, cet état d'équilibre ne doit pas nous surprendre, il est le résultat de l'exercice même des sentiments, quand ils sont normaux. Les sentiments sont une régulation des forces psychologiques et toute régulation a pour effet, quand elle est parfaite, de se supprimer elle-même, ou du moins de supprimer les plus importantes de ses manifestations. Une étuve à température réglée, une machine à régulateur de vitesse par un volant ne présentent plus d'écarts de température, ni de grandes variations de vitesse, car les irrégularités sont immédiatement compensées par le régulateur ou par le volant et ceux-ci n'ont qu'une action très petite à peine visible. L'effort et le repos, la conduite de l'échec et la conduite du succès fonctionnent avec précision, dès que les forces psychologiques augmentent ou diminuent un peu trop, et comme très vite les forces mobilisées sont mises exactement en rapport avec les dépenses de l'action, les choses se passent comme s'il y avait très peu d'effort, de repos, d'échec, de triomphe. De même que les oscillations sont amorties dans une balance de précision, les sentiments diminuent d'intensité chez un homme qui se porte bien.

¹ FALRET (père), *Maladies mentales*, p. 255.

Il y a, dans l'exécution d'une action, des oscillations perpétuelles et rapides entre l'accélération et le freinage, quelquefois entre l'échec et le triomphe. Ces réactions courtes suffisent pour maintenir une dépense modérée des forces exactement correspondante à l'action. M. Bergson nous a montré, en analysant l'idée de néant, que certains états d'esprit sont ainsi produits par des oscillations rapides en divers sens. Nous venons de rappeler un exemple de ces bonnes régulations en parlant de l'homme normal qui tout en éprouvant un sentiment léger de joie continue son travail dans de meilleures conditions. Les forces dérivées qui résultent de la réaction de triomphe sont immédiatement réemployées dans la continuation et le perfectionnement du travail ou même sont capitalisées comme dotation de nouvelles tendances et il n'y a pas de gaspillage extérieurement visible.

Pour que cet équilibre soit atteint et pour qu'il se maintienne, un certain nombre de conditions paraissent nécessaires. Il faut que les tendances régulatrices soient elles-mêmes suffisantes et prêtes à fonctionner correctement. On a vu les désordres qui apparaissent quand une de ces tendances est hypertrophiée ou trop sensible, ou quand dans le vide aucune régulation ne fonctionne. Il est nécessaire que l'organisme ait une force suffisante en réserve pour pouvoir répondre aux demandes que déterminent les régulations. Un effort ne sert à rien et se prolonge indéfiniment si l'addition de force qu'il produit est trop insuffisante. La réaction du repos sera trop longue, si la réparation des forces n'a pas lieu après un léger ralentissement. On observe facilement que les affaiblissements de l'organisme à la suite d'une maladie ou d'une opération chirurgicale augmentent non seulement l'émotivité, mais même la sentimentalité. Les convalescents ont des sentiments de fatigue profonde, des sentiments de joie énorme et de grandes tristesses pour des motifs futiles. Inversement les individus forts sont plus calmes, ils ont moins d'émotions brutales et ils sont beaucoup moins sentimentaux. La force plus grande permet un élargissement du champ de conscience qui diminue les surprises, elle permet une régulation beaucoup plus rapide qui limite le développement des sentiments. La quantité de force nécessaire pour amener cet état de calme est d'ailleurs fort variable suivant le genre de vie des individus : de même qu'une étuve peut être réglée à diverses températures, l'être vivant peut établir son équilibre à divers niveaux d'activité ; l'essentiel est de stabiliser à un niveau que l'on puisse aisément maintenir. Quand nous étudierons plus complètement le problème des asthénies et des forces psychologiques, nous verrons qu'à côté des maladies par défaut de stabilisation, il y a des états, que l'on considère trop facilement comme des démences, et qui sont des stabilisations à des degrés trop bas.

Le rôle de la force dans la production du calme me paraît encore mis en évidence par le caractère singulier de certains bouleversements violents qui déterminent peu d'émotion. La lettre de W. James sur le tremblement de terre de San Francisco est encore très instructive sur ce point. Il remarque qu'il y a eu chez tous plus de calme qu'on n'aurait pu le croire : « Ils prononçaient le mot horrible du bout des lèvres, ils avaient presque plus de gaieté que de chagrin, ce sont les parents, les amis au loin qui avaient le plus d'émotion. Il y avait plutôt de l'intérêt, de l'excitation que de la peur... On s'intéressait au tremblement de terre, on le personnifiait, on le trouvait méchant, vicieux, vaniteux de montrer sa force. Les non-éduqués y voyaient facilement la colère de Dieu, il était difficile de ne pas sentir là quelque chose de surnaturel... Toute la population dans la rue travaillait comme des fourmis dont on a démoli la fourmilière et qui cherchent à sauver les œufs, personne ne parlait de tristesse, de fatigue ou d'émotion. » Il y a là un état de calme avec activité efficace, tout au plus un début d'état de pression, mais il n'y a pas le désordre sentimental qui dépend de

l'émotion. James présente quelques réflexions à ce sujet : « La peur diminue, dit-il, dans une action commune où tous les hommes sont engagés, il faut un certain éloignement pour se rendre compte des choses et de leur danger. » Je crois que la raison principale de ce calme est au contraire la gravité du danger et l'intensité des forces qui sont mobilisées. Nous voyons ici une application de la loi que j'ai souvent signalée : un événement très grave laisse calme, une petite contrariété bouleverse. C'est que dans cette dernière les forces mobilisées ne sont pas suffisantes pour déterminer une action correcte et pour amener une régulation rapide et exacte.

Comme nous l'avons étudié ailleurs, le degré de la tension psychologique joue un rôle considérable dans les dépenses de l'esprit, car les actes supérieurs qui amènent des économies dans l'avenir sont au moment où on les exécute plus coûteux que les inférieurs. De même que l'aisance dans le budget d'un ménage exige une certaine proportion entre les revenus et le luxe de ce ménage, de même il faut une certaine proportion entre la force et la tension psychologique pour qu'il n'y ait pas à chaque instant des insuffisances ou des excès de force que les régulations ne peuvent pas faire disparaître. L'équilibre et le calme se rencontrent aussi bien chez des esprits supérieurs que chez des débiles mentaux, mais il exige chez les premiers un revenu bien plus considérable. Les maladies mentales nous montrent que des esprits supérieurs sont quelquefois obligés pour retrouver le calme de stabiliser leur activité à un niveau bien inférieur : nous en avons vu des exemples en étudiant le délire psychasténique et l'abaissement de la croyance à des formes inférieures.

Une autre condition joue également un certain rôle, c'est l'acquis antérieur des esprits et les capitaux qu'ils ont accumulés dans les périodes de prospérité. L'ancienneté ou la nouveauté de l'action change énormément la dépense : répéter des actions anciennes, même élevées lorsqu'elles sont devenues habituelles, c'est se conduire avec économie, c'est se reposer tout en ayant l'air d'agir. S'adapter à des situations nouvelles, construire des habitudes et des tendances nouvelles, c'est sans doute acquérir des ressources et capitaliser pour l'avenir, mais c'est dépenser beaucoup dans le présent. Une des conséquences de cette remarque c'est que la jeunesse est l'époque de la vie où l'équilibre est le plus difficile à établir et où les sentiments sont violents et fréquents, tandis que la vieillesse même avec des forces diminuées arrive plus facilement au calme ¹.

Une dernière condition joue un grand rôle dans l'établissement du calme et, en raison de son importance, je dois insister un peu, au moins pour indiquer une direction d'étude. En décrivant l'évolution du sentiment nous nous sommes arrêtés au stade des croyances et nous avons noté que les sentiments donnaient naissance à des croyances catastrophiques ou triomphales relatives à des objets. Quand ces croyances deviennent réfléchies, elles se transforment en idées plus ou moins générales et abstraites : l'idée de la difficulté d'un travail, l'idée de l'échec, l'idée du succès, l'idée du luxe, sont des transformations des réactions primitives de l'effort, du recul, du triomphe, du gaspillage. Ces transformations ne conservent pas le sentiment tout entier : au stade élémentaire les actes consistaient en mouvement dans lesquelles la force dépensée avait une grande importance. Dans les stades supérieurs il y a encore des dépenses de force pour les inventions, les constitutions de croyances nouvelles, mais les répétitions de croyance ou d'idées ne sont plus que des actes verbaux très économiques, les dépenses de force ne se font plus de la même manière et ne réclament plus des régulations aussi fortes ni aussi régulières. Les triomphes dans les

¹ Cf. *Médecin. psychol.*, III, pp. 302, 303.

représentations imaginaires, dans les rêveries sont beaucoup plus faciles. Nous avons vu beaucoup de malades affaiblis qui finissent par s'en contenter et on connaît l'usage que les hommes en font dans les jeux de l'art. Les tristesses qui consistent en simples représentations sont beaucoup moins graves que les tristesses qui ont rapport à de véritables actions : « Je me sens devenir triste en imagination, disait Daniel, mais je sais que c'est stupide, au fond il n'y a rien de changé dans ma vie, c'est une tristesse qui n'est pas raisonnable, je puis ne pas en tenir grand compte. » Sans doute à ce niveau les sentiments existent encore, mais ils deviennent de plus en plus des expressions verbales qui gardent avec les actes un rapport plus lointain et moins précis. La tristesse de Sophie qui voit le cadavre de son père dans l'allée et qui recule épouvantée est bien différente de celle de Daniel qui imagine des cercueils dans l'escalier, mais qui sait que c'est une imagination et qui rentre tout de même chez lui. La croyance réfléchie chez ce dernier malade diminue beaucoup la force du sentiment.

Si nous montons plus haut, les croyances rationnelles, les conduites expérimentales laissent encore moins de place aux sentiments violents. Il s'agit de conduites générales que tous les hommes doivent pouvoir exécuter de la même manière et qui ne tiennent aucun compte de nos forces individuelles. Le savant doit faire abstraction de ses goûts, de ses intérêts personnels, par conséquent des sentiments. Ceux-ci sont reconnus comme des états de conscience purement personnels au-dessus desquels il faut s'élever. Si la morale, ou le calcul des intérêts, ou les règles de la méthode pour trouver la vérité l'exigent il ne faut plus tenir compte des tendances à l'arrêt, au recul, ou au triomphe qui réglaient primitivement les actions. D'autres régulations se sont substituées à celles-ci, comme je le disais dans mes études sur les médications psychologiques, les règles de la religion, de la morale, de la logique sont venues remplacer les sentiments. Il arrivera une époque où les procédés d'une psychologie scientifique remplaceront les régulations sentimentales dans l'organisation du budget de l'esprit.

L'observation des hommes confirme ces remarques : les enfants ont des sentiments plus violents et plus nombreux que les adultes. Il est bien entendu que je ne parle pas ici des affections, des dévouements, des antipathies ou des haines qui sont des tendances sociales plus ou moins modifiées par le mélange avec les sentiments et qui soulèvent des problèmes complexes. Je parle des sentiments élémentaires, de l'effort, de la fatigue, de la tristesse, de la joie, ce sont ces sentiments élémentaires qui me paraissent plus développés chez les enfants et chez les adolescents. Il y a un âge des passions et les passions ne sont que des régulations par l'effort exagérées et systématisées, c'est aussi l'âge des grandes joies, des enthousiasmes et des désespoirs. Toutes les passions s'éloignent avec l'âge, ce n'est pas parce que la force s'affaiblit, car la faiblesse serait au contraire une cause d'augmentation des émotions et des sentiments et d'ailleurs l'homme fait est psychologiquement plus fort que l'adolescent. C'est parce que la tension psychologique a monté et qu'aux stades supérieurs les sentiments ont un moindre rôle. De la même manière on peut observer que les populations primitives ont des émotions et des passions violentes et que dans toutes les maladies nerveuses où nous avons étudié les grandes formes des sentiments il y a un abaissement de la tension psychologique et diminution des fonctions supérieures de l'esprit.

Même si nous considérons les hommes adultes et normaux, nous constatons chez eux dans bien des circonstances un travail pour diminuer les émotions et les sentiments. Nous avons déjà étudié le fait curieux de l'émotion en retard, quand le

sentiment ne coïncide pas avec l'exécution de l'action ; nous avons admis à ce moment que l'absence du sentiment s'expliquait par un phénomène de rétrécissement. Toutes les forces étaient dépensées par l'acte lui-même et il n'en restait plus pour la réaction émotive, ce n'est que plus tard quand l'acte n'était plus aussi exigeant que « la vue du danger devenait le sentiment du danger ». Cela est vrai le plus souvent, mais il y a des cas où le sentiment est éliminé en quelque sorte volontairement et intelligemment parce qu'il ne convient pas au genre d'action que l'on a à exécuter. Wa., h., 30, dont j'ai décrit à plusieurs reprises les singulières crises émotives

à forme de comédie de délire, se tient très bien devant des étrangers et en particulier devant ses chefs militaires : « Ce n'est pas le moment d'être sentimental, il s'agit de toute ma carrière ». C'est quand il se retrouve avec des intimes qu'il se laisse aller à toutes les extravagances émotives : « Il me semble que je me suis détendu et alors l'émotion réapparaît intense, tandis qu'elle ne venait pas pendant la visite à mon supérieur ». M. Revault d'Allonnes qui citait des cas d'émotion ajournée en ajoute d'autres émotions anticipées : « Quand le danger est depuis longtemps prévu, la crise émotionnelle a lieu avant l'événement et elle est terminée quand l'action est engagée... le sang froid consiste à assurer l'inémotivité au moment opportun par l'ajournement ou par l'anticipation de la crise émotionnelle, rejetée hors de l'action, soit après, soit avant ¹ ». On l'a souvent remarqué, les grands hommes d'action n'apparaissent nerveux et émotifs que dans les circonstances où voyant le péril et n'ayant pas le moyen de le conjurer, ils souffrent de ne pouvoir agir. Il est bien singulier de voir ces précautions pour éviter l'apparition de l'émotion et du sentiment quand nous savons que ceux-ci étaient primitivement des régulations de l'action utiles à son développement régulier. C'est que cela n'est vrai que pour des conduites simples d'ordre élémentaire ou moyen et que pour les conduites supérieures on se fie davantage à d'autres procédés de régulation plus perfectionnés.

On connaît également le problème qui autrefois avait préoccupé W. James de la distinction entre les sentiments grossiers « coarse » et les sentiments délicats « subtile ». Il n'osait pas appliquer aux seconds le même mécanisme viscéral qu'aux premiers. Höffding étudiait également « les sentiments alliés aux idées supérieures qui sont conservés dans la mémoire et qui sont distincts des sentiments élémentaires attachés aux sensations immédiates ² ». Ribot expliquait les plaisirs intellectuels par une conscience obscure des plaisirs sensibles antérieurs « comme la voix d'un vieil ami apparaissant chez nous à l'improviste réveille soudain un flot d'émotions résultant des plaisirs de notre camaraderie passée ³ ».

Ces assimilations avec les sentiments déterminés autrefois par des actions concrètes sont justes et l'homme conserve dans les recherches morales artistiques ou scientifiques une part des anciennes régulations de fatigue ou de triomphe. Mais il est probable que ces sentiments supérieurs sont bien plus faibles que les sentiments primitifs. Durkheim dans son premier livre sur « La division du travail social », posait justement ce problème : « Il est douteux, disait-il, que le bonheur de l'individu s'accroisse à mesure que l'homme progresse ⁴ ». Si on veut conserver au mot « bonheur » le même sens qu'au mot primitif de « joie », cela est en effet douteux : l'homme intelligent et supérieur semble avoir bien moins de joie, il faut ajouter aussi bien

¹ R. D'ALLONNES, *Les inclinations*, p. 61.

² HÖFFDING, *Psychologie*, pp. 241, 339.

³ RIBOT, *Les sentiments*, p. 176.

⁴ DURKHEIM, *La division du travail social*, 1893, p. 221.

moins de tristesse, que l'homme primitif et que l'enfant. Höfdding était obligé de conclure que le mouvement des sentiments est plus lent que le mouvement des pensées et que le progrès intellectuel devance l'évolution de la vie affective. Si je ne me trompe, cela signifie que le sentiment ne progresse pas comme l'intelligence, qu'il semble s'arrêter malgré le progrès des conduites.

Il résulte de cette réflexion que les sentiments, comme probablement tous les phénomènes psychologiques, sont variables et passagers. Les sentiments ont eu un commencement, puisque nous avons admis au début de la vie des actes réflexes sans régulation sentimentale. Ils sont arrivés à leur apogée au stade psychologique moyen, à l'époque des premières croyances asséritives, puis ils se sont transformés, et ils ont une tendance à disparaître de plus en plus. Il ne faudrait pas en conclure que l'homme d'aujourd'hui n'est plus capable de ressentir rien qui rappelle les anciennes joies, il n'est pas encore parvenu à l'état de « surhomme » et il ne se représente pas encore quels seront dans cet état les substituts des sentiments. Mais dès maintenant il apprécie beaucoup cet état de calme où les sentiments se font équilibre et sont bien réduits ; il le recherche et manifestement il le préfère aux joies violentes qui l'ont précédé. Nous avons vu des maniaques qui, à la fin de l'accès, regrettaient la joie folle qu'ils éprouvaient, c'est peut-être parce qu'ils n'étaient pas encore bien guéris et qu'ils présentaient un certain état de dépression. Beaucoup d'autres se disent bien plus heureux dans le calme et considèrent « comme une horreur » leur joie délirante ; nous avons vu Madeleine à la fin de sa vie revenue au calme, mépriser elle-même les joies de l'extase. Beaucoup de malades recherchent les excitations artificielles non pour parvenir à la joie de l'ivresse, mais pour parvenir au calme. Comme le disait aussi Durkheim, « cette vie supérieure est encore considérée par les hommes comme bonne puisqu'ils la préfèrent à la mort ¹ ».

Le sentiment qui correspond au calme, s'il en existe encore un, devrait donc être désigné par un mot spécial, on pourrait dire que c'est un état de bonheur. « Le bonheur, disait Paul Janet dans sa *Philosophie du bonheur*, 1863, est un composé d'activité et de paix, de mouvement et de repos, c'est le déploiement harmonieux de nos facultés dans leur ordre d'excellence ». Une certaine action secondaire s'y joint, analogue aux régulations primitives, une action de conservation. Tandis que les autres sentiments sont caractérisés par une conduite qui tend à les détruire, il y a plutôt ici une réaction qui lutte, contre les changements, un effort pour maintenir la stabilité du bonheur et du progrès.

Les philosophes et les moralistes ont été entraînés à donner une trop grande importance à la douleur et au plaisir, puis à la tristesse et à la joie. Pendant longtemps on expliquait les instincts par la fuite de la douleur et par la recherche du plaisir. Puis cette même conception a donné lieu à l'explication des mœurs et des conduites morales par l'intérêt bien entendu. Les religions se sont fondées sur les concepts naïfs de l'Enfer et du Paradis.

Tout cela est fort exagéré et fort inexact : la douleur et le plaisir sont des tendances primitives à l'écartement et au rapprochement qui, au début, n'ont pas une importance exceptionnelle. Elles sont devenues plus importantes par leur association avec les régulations de l'action, qui avaient un grand rôle dans la conservation de la vie. La douleur et le plaisir devenus souffrance et jouissance ont joué un grand rôle dans une certaine période du développement psychologique et ont donné naissance

¹ DURKHEIM, *op. cit.*, p. 225.

aux conduites de l'intérêt qui ont déterminé les premières intentions, les premières réflexions et quelques-unes des premières règles morales.

Comme le disait Ribot au début de son livre sur *Les sentiments*, les souffrances et les jouissances ne précèdent pas le développement des tendances, mais le suivent, c'est parce que nous tendons déjà vers quelque chose que nous souffrons de ne pas l'atteindre. Ce sont des régulations de tendances antérieures. Sans doute le rôle des sentiments a grandi avec l'égoïsme et la réflexion, mais il a diminué ensuite. Pendant longtemps on s'est beaucoup servi de l'intérêt, du plaisir et de la douleur pour diriger les hommes, pour éduquer les enfants ; on découvre de plus en plus que l'on peut réussir beaucoup plus sûrement par l'utilisation de certaines lois psychologiques sur le développement des tendances et on ne donne plus dans l'éducation un aussi grand rôle à la punition et à la récompense. Il y a des religions qui ont déjà renoncé à l'Enfer, elles arriveront à renoncer au Paradis.

Il est impossible de s'arrêter ici sur les problèmes philosophiques que soulèvent ces transformations du sentiment en rapport avec l'évolution des fonctions psychologiques. Je ne peux en tirer qu'une seule conclusion, c'est que le rôle des sentiments diminue non seulement avec l'accroissement de la force, mais aussi avec l'élévation et le perfectionnement de l'esprit. L'esprit marche non pas vers une joie de plus en plus énorme, mais vers une efficacité plus grande qui se suffit à elle-même. Le calme s'ajoute à l'équilibre des sentiments quand la perfection de la vie et de la conduite n'est plus caractérisée par la joie, mais par une activité plus ample et plus sociale, dans laquelle la régulation de la force personnelle a une importance moins grande.

7. - L'évolution des sentiments dans un délire religieux

[Retour à la table des matières](#)

Pour conclure ces études sur les croyances et les sentiments, nous pouvons les appliquer à un cas particulier, à cette observation d'un délire religieux que nous avons décrit chez Madeleine au début de cet ouvrage. Cette malade fort complexe présentait un délire religieux compliqué par des transformations générales de la conduite de diverses formes. Nous avons été obligé pour l'analyser de considérer séparément les croyances et les modifications des sentiments.

L'étude des croyances dans le premier volume de cet ouvrage nous a amené à des conclusions assez simples : « Si nous résumons les caractères de cette croyance à l'Union avec Dieu, nous remarquons qu'elle présente un grand nombre de caractères déjà connus et déjà décrits dans les obsessions de direction et dans les délires d'amour des psychasténiques... Madeleine qui a présenté toute sa vie l'aspiration à l'amour et

l'incapacité d'établir ces relations sociales de l'amour en est arrivée à réaliser cet amour dans un délire psychasténique ¹ ».

Nous ajoutons à ce moment : « L'abaissement de la croyance, la substitution de la croyance assérivée à la croyance réfléchie ne suffit pas pour expliquer cette confiance dans l'Union avec Dieu... Le délire psychasténique peut porter sur toutes sortes d'idées et ne contient pas toujours cette confiance heureuse en une alliance surnaturelle... Dans les états de torture et dans les états de consolation le sujet des croyances reste toujours le même et il s'agit toujours de l'amour de Dieu. Mais dans l'un, cet amour de Dieu est supprimé, dans l'autre il est merveilleusement rétabli. Il y a au moins un sens de la croyance qui est complètement renversé : comment le même état de croyance est-il orienté tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre direction ? Il y a d'autres éléments dans ces états psychologiques, il y a les sentiments profonds qui suivant leur nature orientent la pensée et la croyance dans un certain sens. » « Mes souffrances extraordinaires m'empêchent de douter qu'il y ait un Enfer et mes consolations me donnent une idée du bonheur du Ciel, je suis dans l'Enfer ou dans le Ciel suivant ce que je sens ». Ce sont ces réflexions sur les difficultés que présente l'interprétation des états de Madeleine qui nous ont conduits à l'étude d'un nouveau problème, celui de la nature des sentiments et du rôle qu'ils jouent dans la conduite.

Les états psychologiques de Madeleine présentent les analogies les plus étroites avec les divers états de sentiment que nous avons reconnus dans les observations d'un grand nombre de malades tout à fait différents. L'état de tentation avec ses doutes, ses inquiétudes, ses interrogations répétées, ses obsessions ne présente pas seulement un trouble de la croyance réfléchie, mais il présente encore cette exagération de l'effort qui caractérise l'état de pression. L'état de sécheresse n'est qu'une variété de l'état d'inaction morose, il ne s'agit pas de la forme banale avec sentiment de fatigue, mais de la forme plus grave du sentiment du vide localisé surtout sur les sentiments sociaux et religieux. L'état de torture, s'il était considéré en lui-même et isolément, ne présenterait aucune difficulté de diagnostic : c'est un état de mélancolie anxieuse. Le délire qui s'y ajoute présente les caractères du délire psychasténique avec abaissement du niveau de la croyance, mais son contenu tout spécial est déterminé par la peur de l'action, qui s'objective sous forme d'idées catastrophiques. Sans doute, l'état de consolation et surtout l'extase proprement dite présente des difficultés d'interprétation. C'est à ce propos que j'ai insisté sur une forme spéciale des états d'élévation, quand il y a rétrécissement de l'esprit réduit à la pensée intérieure. Les consolations et les extases de Madeleine rentrent dans les états de béatitude et sont tout à fait analogues aux rêves heureux des intoxications morphiniques et aux rêveries des schizophrènes. Ces états pathologiques ne remplissent pas toute la vie, des périodes d'équilibre avec tous les caractères des états de calme viennent s'intercaler entre ces crises pathologiques et à la fin de la vie se prolongent d'une manière à peu près continuelle.

Ce qui embarrasse dans l'observation de cette malade, ce n'est donc pas tel ou tel état considéré isolément, c'est l'ensemble de ces états et leur succession régulière, car il est singulier de voir un même individu présenter successivement à peu près toutes les formes des maladies mentales. On a beaucoup trop assimilé les maladies mentales à des maladies organiques bien déterminées en rapport avec une lésion ou une infection particulières. Jusqu'à présent une maladie mentale ne peut pas être rigoureusement assimilée à une maladie cardiaque par lésion des valvules ou à une scarlatine. Ce que nous appelons actuellement une maladie mentale n'est qu'un

¹ 1er volume.

groupement relativement régulier et une certaine évolution de quelques symptômes psychologiques et n'indique pas avec précision la lésion d'un organe déterminé ou la présence d'un certain microbe. Le même groupement et la même évolution au moins pendant un certain temps peuvent se présenter à propos de lésions ou d'infections très différentes ou même sans que nous connaissions actuellement leur point de départ. Il en sera des mélancolies et des psychasténies comme des pneumonies ou des néphrites qui après avoir été des maladies seront des syndromes appartenant à des maladies différentes. Il n'est pas incompréhensible dans ces conditions que l'un ou l'autre de ces syndromes se transforme et cède la place à un autre également transitoire, quoique le trouble fondamental et en réalité peu connu reste le même. Les délires mystiques analogues à celui de Madeleine ont été rangés tantôt dans une forme de névrose, tantôt dans une autre - on peut à propos de Madeleine diagnostiquer l'hystérie, la psychasténie, la mélancolie ou l'agitation maniaque, mais il faut se rendre compte que ce sont là des diagnostics partiels qui n'atteignent pas le fond permanent de la psychose.

La conception des psychoses circulaires présentées par les psychiatres français, puis la conception de la psychose maniaque-dépressive de Krœpelin qui en est sortie nous a préparés à une interprétation plus compréhensive. Aujourd'hui on admet sans difficulté une seule et même maladie chez un sujet comme Max ou comme Alexandre, qui nous présentent des oscillations si remarquables entre l'agitation hypomaniaque, la mélancolie et le retour à l'équilibre. Mais la difficulté est restée la même quand on considère les obsessions psychasténiques, les inactions moroses, les schizophrénies et les abaissements de la démence précoce. Nous voyons dans ce groupe de syndromes des maladies trop distinctes les unes des autres, parce que chez certains sujets un groupe de symptômes reste à peu près fixe pendant bien des années et que le même observateur n'a pas souvent l'occasion d'observer le changement rapide ou graduel d'un même malade. J'ai été amené à constater l'apparition des délires psychasténiques chez d'anciens obsédés scrupuleux, des crises de mélancolie ou de manie plus ou moins profondes chez des psychasténiques et surtout l'évolution de certains malades que je considérais pendant des années comme des hystériques ou des psychasténiques vers les schizophrénies ou diverses formes de la démence précoce. C'est à propos de cette dernière observation que le regretté Chaslin aimait à me taquiner, comme je l'ai rappelé.

Pour bien comprendre ces transformations il est bon d'étudier certains malades, il est vrai peu communs, qui présentent assez rapidement ces diverses transformations. J'ai longuement analysé dans cet ouvrage l'observation de Flore, si remarquable à ce point de vue qui passe, comme elle le dit elle-même, par le mal-mal, le vide, l'énervement, le noir et le Champagne avant de revenir à l'équilibre. Plusieurs malades, comme Claudine, Ko, et bien d'autres nous ont présenté des complications analogues. Il est vrai que chaque état n'a pas en général chez des sujets de ce genre une très longue durée et que le changement se fait après quelques semaines ou quelques jours. C'est ce qui fait hésiter à considérer tel ou tel de ces états comme identique à une crise mélancolique ou maniaque. J'avoue que cette modification de la durée ne me paraît pas suffisante pour distinguer le noir de Flore d'une crise de mélancolie. Si l'on réussit aujourd'hui à faire avorter une syphilis après un mois de traitement, dira-t-on que c'est une autre maladie, distincte de celle qui dure vingt ans ? Il s'agit chez ces malades d'oscillations analogues à celles de la psychose maniaque-dépressive. D'ailleurs, avec le temps, l'état de Flore tend à se simplifier et se rapproche d'une forme cyclothymique plus banale avec oscillation entre des états de dépression et des états d'agitation euphorique. Il en est de même de Lise qui après avoir été 35 ans dans l'état de

pression avec de très rares dépressions plus profondes à l'occasion d'une opération chirurgicale, tend quand elle est âgée à prendre une forme périodique avec oscillation entre l'état de pression exagérée et un état de dépression avec peur de l'action et troubles du sympathique. Cette évolution est très fréquente : les asthéniques psychologiques quand ils ne se fixent pas dans la démence asthénique parviennent souvent à une forme de maladie périodique. Ces études sont à reprendre avec plus de précision, si j'arrive à faire l'étude que j'entrevois sur l'évolution au cours de la vie des asthénies psychologiques.

Il est probable que la conception de la psychose maniaque-dépressive et celle de la schizophrénie sont encore trop simples et trop schématiques. Dans ce désordre psychologique qui marche vers l'asthénie démentielle et qui peut d'ailleurs s'arrêter à divers degrés, il y a des formes et des groupements de symptômes plus ou moins transitoires, beaucoup plus nombreux, qu'on ne l'a pensé. Au point de vue pratique il sera toujours très important de reconnaître chez un malade une disposition à prendre pendant un certain temps une forme particulière de conduite et de distinguer des psychasténiques obsédés, des mélancoliques ou des schizophrènes, mais il faut savoir qu'il ne s'agit là que d'une disposition, d'une habitude plus ou moins organisée à manifester le trouble de la conduite d'une certaine manière et que l'on ne peut pas affirmer avec précision que cette disposition restera toujours la même.

Au point de vue scientifique il n'y a aujourd'hui qu'une distinction vraiment importante, c'est celle des maladies mentales dites organiques et celle des maladies mentales dites fonctionnelles. Cette distinction repose depuis longtemps sur une idée fautive, la séparation des troubles mentaux en rapport avec une lésion des centres nerveux et des troubles mentaux qui ne dépendent d'aucune lésion appréciable. Cullen à la fin du XVIIIe siècle faisait déjà allusion à cette distinction, Sandras, 1851, entendait par « maladies nerveuses toutes celles dans lesquelles les fonctions du système nerveux sont altérées sans que dans l'état actuel de nos connaissances, on y puisse reconnaître pour cause première une altération matérielle, locale, nécessaire de ces organes ». Le travail d'Axenfeld sur les névroses, repris par Huchard, en 1883, développe cette distinction ; depuis cette époque un grand nombre d'auteurs l'admettent plus ou moins implicitement ¹. Brochin, Hack Tucke, en 1892, Raymond, 1907, font également des névroses « un désordre fonctionnel du système nerveux qui, autant que nous le savons actuellement, n'est en relation avec aucune lésion organique constante ».

Il est trop facile de montrer, comme je l'ai répété bien souvent, que cette distinction et cette définition sont incompréhensibles : « Les névroses sont des maladies à lésion ignorée plutôt que des maladies sans lésion... Mais alors ce caractère peut disparaître du jour au lendemain et la classe tout entière des névroses et des psychoses est à la merci d'une nouvelle découverte histologique. Nous voyons d'ailleurs que suivant les observations histologiques, on promène une maladie comme la démence précoce d'un groupe à l'autre. D'ailleurs nos idées philosophiques actuelles qui rattachent la pensée à la conduite et qui font de celle-ci le fonctionnement même de l'organisme vivant permettent-elles de concevoir des maladies absolument sans lésion ? Il n'y a pas de maladies sans modification organique, grande ou petite, durable ou passagère, connue ou inconnue ² ».

¹ *Les névroses*, 1909, p. 373.

² *Les névroses*, 1909, p. 377 ; *La médecine psychologique*, 1923, p. 234.

Cependant une théorie défectueuse peut exprimer une observation juste et la distinction des maladies organiques et des maladies fonctionnelles mal exprimée correspond en pratique à une distinction réelle. J'ai déjà essayé de montrer ce qu'il y avait de juste sous cette expression, quand j'ai indiqué que ces deux formes de maladies se comportaient différemment sous l'influence des médications psychologiques qui sont toujours des traitements fonctionnels. « Dire qu'une maladie est fonctionnelle, c'est dire qu'une modification du fonctionnement peut la guérir et que la lésion organique qui existe toujours est telle qu'elle peut être modifiée par la transformation du fonctionnement. Dire qu'une maladie est organique, c'est au contraire affirmer que la lésion de l'organe ne sera pas influencée par la modification du fonctionnement ¹ ».

Les études présentées dans ce volume nous permettent peut-être de préciser un peu plus cette distinction. Nous avons été amenés à distinguer deux groupes essentiels d'actions, celui des actions primaires, fondamentales, en rapport avec les stimulations extérieures qui constituent les premières adaptations de l'organisme à son milieu, et les actions secondaires régulatrices qui modifient les premières, indépendamment des stimulations extérieures, simplement en réaction à la manière dont s'exécutent les actions primaires.

Ces deux catégories de fonctions ont chacune un substratum organique et probablement des centres nerveux spécialisés. On peut dire que les maladies appelées organiques dépendent des troubles des fonctions primaires assez graves pour ne pas pouvoir être influencées par l'action des fonctions régulatrices et qui évoluent indépendamment de ces régulations. Dans une lésion de l'écorce ou de la capsule interne, il y a des troubles hémiplésiques ou des troubles de la parole qui ne sont guère modifiés ni par l'effort, ni par la fatigue. On observe aussi des troubles en général plus légers qui varient avec l'effort, la fatigue, la tristesse ou la satisfaction : les premiers seront dit organiques et les seconds fonctionnels. Dans une étude plus complète sur la force psychologique et sur ses troubles il faudra préciser cette notion, mais la distinction de ces deux groupes de symptômes restera, si je ne me trompe, essentielle.

Les troubles des actions qui déterminent les réactions des fonctions régulatrices sont surtout des modifications de leur force que l'effort, la fatigue, les réactions de l'échec et du triomphe sont destinés à régler pour amener un certain équilibre : il faudra peut-être distinguer plus tard des destructions irréparables des fonctions régulatrices elles-mêmes, celles-ci à leur tour ne pourront pas être modifiées par le fonctionnement et deviendront organiques. Ces notions permettront peut-être de conserver un sens à la distinction des maladies organiques et des maladies fonctionnelles. Plus tard le problème principal sera l'étude de cette force psychologique elle-même et des conditions de son affaiblissement. On saura pourquoi dans certains cas cet affaiblissement est passager et réparable après quelque repos, pourquoi dans d'autres cas il persiste et devient graduellement de plus en plus considérable, ce qui est probablement le caractère essentiel des démences précoces, pourquoi, dans certains cas, il est manifestement périodique. Ces modifications de la force psychologique seront considérées comme plus importantes que les formes particulières que prennent chez divers individus les réactions de régulation. C'est d'après ces modifications de la force elle-même qu'on distinguera les maladies mentales et non d'après l'aspect que donne à cet

¹ *La médecine psychologique*, p. 234.

affaiblissement une réaction plus ou moins habituelle, comme nous sommes obligés de le faire aujourd'hui ¹.

Nos études précédentes nous ont déjà montré les troubles que Madeleine présentait dès sa première enfance. L'allure particulière que prenaient chez elle les maladies d'enfance, les troubles de la marche, la malformation probablement précoce de la moelle épinière, les timidités et les émotivités exagérées rendent probable la supposition d'une asthénie constitutionnelle. Plus tard nous voyons se développer tous les troubles viscéraux en rapport avec cette asthénie, les anorexies, les troubles de la digestion, les constipations, les ptoses viscérales, les troubles menstruels. J'insiste sur les troubles du sommeil, car le sommeil joue probablement un grand rôle dans la régulation des forces et dès l'enfance, Madeleine reste indéfiniment insomniaque, « elle a passé des années sans dormir ». Plus tard, pendant son séjour à l'hôpital, elle ne dort que dans les périodes d'équilibre, quand la santé se rétablit ; dans tous les autres états, elle ne dort pas ou elle a des sommeils anormaux. Plus tard on rattachera peut-être à des troubles du même genre cette sensibilité étrange aux perturbations de l'électricité atmosphérique : « Quand un orage approche, je suis malade, sans force, perclue de douleur et j'éprouve partout d'atroces démangeaisons, des nuées de microbes grouillent sur moi et je suis soulagée très rapidement quand l'orage éclate ou quand la grêle tombe ». Même à quarante ans la faiblesse physique, l'absence de résistance est manifeste ; elle ne peut en réalité faire aucun travail, dès qu'il est un peu prolongé. Elle se précipite pour assister une malade et montre une certaine énergie momentanée, mais elle doit s'arrêter tout de suite et reste épuisée plusieurs heures. Elle a mené une vie fort rude avec beaucoup de privations, mais avec très peu de travail actif. Quand après sa fugue elle a essayé de faire le métier d'institutrice, elle n'a pas pu continuer, car elle devenait aphone après la moitié de la classe, elle perdait de même la parole dès qu'une personne inaccoutumée venait écouter la classe. Elle n'a en réalité retrouvé un peu de forces qu'à la fin de sa vie quand les troubles mentaux d'ailleurs disparaissaient. Le grand caractère des asthéniques constitutionnels c'est qu'ils ne peuvent rien supporter, ils sont très facilement intoxiqués, ils ont à propos de la moindre des choses des crises colloïdo-clasiques et des troubles du sympathique. Madeleine avait des vomissements pendant plusieurs jours, des congestions de l'intestin, des troubles circulatoires, des crampes, des démangeaisons interminables aussi bien quand elle avait été manger chez une amie en dehors de l'hôpital, que si il avait fallu lui arracher une dent, ou si elle apprenait une mauvaise nouvelle. Il n'est pas surprenant que sur cette asthénie fondamentale se soient greffées des crises névropathiques variées.

Au moment de la puberté et déjà un peu auparavant apparaissent les inquiétudes perpétuelles, les scrupules, les obsessions dont on a vu l'importance. Il s'agit là d'une réaction sentimentale aux troubles asthéniques, c'est la réaction du mécontentement de l'action et de l'effort perpétuellement surajouté. Chez un individu normal : l'effort est déterminé par une difficulté de l'action que les circonstances extérieures ont fait naître, chez l'asthénique, il est déterminé par l'insuffisance des forces qui se manifeste à peu près dans toutes les actions, il devient perpétuel et exagéré. C'est une première forme d'agitation en rapport avec la faiblesse des tendances que cherche à corriger l'addition de toute la force de la personnalité. Certains individus peuvent s'équilibrer de la sorte : nous en avons vu un bel exemple dans l'observation de Lise et dans l'étude des états psychasténiques chroniques, ce sont des asthénies en quelque sorte compensées.

¹ *La médecine psychologique*, 1923, p. 259.

Mais il n'en est pas de même chez Madeleine qui présente de bonne heure des périodes de tristesse ou des sortes de sommeil qui appartiennent à une autre série : la réaction de la halte, du rétrécissement apparaît et déjà à sa suite il y a une sorte d'amélioration de l'état asthénique avec diminution des obsessions. Peut-être à ce moment aurait-on pu arrêter l'évolution pathologique en calmant les inquiétudes, en simplifiant la vie, en évitant les dépenses évidemment excessives pour cette nature. Nous avons remarqué déjà avec M. Claude que les dépenses de la vie doivent être appréciées relativement à la force du sujet. Une vie qui paraît simple et facile pour la moyenne des hommes peut être tout à fait intolérable pour un individu et peut amener chez lui un grave épuisement. Si la maladie de Flore dont je viens de parler semble se simplifier et en réalité diminuer, c'est parce que la malade est depuis plusieurs années isolée de sa famille et qu'elle mène une vie tout à fait artificielle. Madeleine tombe dans des états plus graves parce qu'on ne soupçonne pas son état et parce qu'on ne prend aucune précaution. Des crises de sécheresse qui sont une forme du sentiment du vide et qui indiquent une exagération de l'inaction morose, des crises de délire psychasténiques ont joué un rôle dans la grande fugue survenue à l'âge de dix-neuf ans.

Sans doute cette fugue et le changement d'existence, déterminent une excitation qui chez des malades de ce genre amène une amélioration passagère, mais les privations, les fatigues et les émotions ne tardent pas à faire naître de nouveau les dépressions sous des formes de plus en plus graves. Les grandes crises de douleur dans les pieds en rapport avec la maladie de la moelle ajoutent plus tard une grande cause d'épuisement. Les agitations inquiètes avec interrogations obsédantes ne suffisent plus à établir la compensation. Alors survient le sentiment du vide et le sentiment de l'automatisme : « Il faut me résigner à mon abandon et accepter ma solitude intérieure... Je ne puis plus rien faire, je n'agis plus, je ne sais plus ce qui agit en moi ». De temps en temps surviennent des délires psychasténiques et de véritables mélancolies avec pensées catastrophiques.

Pendant son séjour à l'hôpital, il est facile d'observer la relation entre les douleurs des pieds, les fatigues et le début des crises de torture ou de consolation : il est rare de voir survenir la crise graduellement sans en soupçonner la cause. Une marche trop prolongée sur la pointe des pieds, des excès de dévouement, des émotions causées par des malheurs de famille qu'on lui apprend influent visiblement sur son état mental, troublent l'équilibre et font naître plus ou moins rapidement les obsessions et la sécheresse souvent suivies par les tortures et les extases.

Ce qui semble plus particulier à cette malade, c'est la terminaison des crises par les périodes de joie extatique, celles-ci avaient déjà apparu de bonne heure dans les sommeils heureux de l'adolescence, elles deviennent de plus en plus fréquentes.

Il faut bien comprendre que chez des malades de ce genre, car il en est probablement de même pour tous les extatiques célèbres, l'extase fait partie d'une crise pathologique et survient dans des conditions variables selon les sujets à un certain degré de l'épuisement. Madeleine relativement bien portante et sans crises d'extase depuis longtemps, va à l'étranger auprès d'une sœur malade et de caractère désagréable, elle est fatiguée et émue, car elle doit résister aux railleries que la malade lance contre sa religion outrée. Elle m'écrit à ce propos : « Moi qui étais si calme, je recommence à me sentir troublée, j'ai des tentations et des souffrances, mais heureusement Dieu me fait sentir de nouveau sa présence, il me semble que dans des

consolations je ne suis séparée de lui que par un léger voile. » Si nous traduisons, cela signifie : « Je ne suis plus en équilibre, j'ai de petites crises de doute et de mélancolie et je sens que je vais recommencer les extases ». Si on fait rentrer la malade à ce moment, l'équilibre se rétablit et les extases disparaissent.

Le problème psychologique consiste à comprendre le passage de la dépression grave sous forme mélancolique à l'état de béatitude. Madeleine répète sans cesse une remarque au premier abord singulière : « Il me semble que plus je souffre, plus je vis et plus je suis heureuse, la mesure de mes peines paraît être la mesure des voluptés que Dieu m'accorde ». On a souvent signalé que l'excès des tortures chez les martyrs déterminait la joie extatique. Il y a là une inversion des sentiments dont le mécanisme est peu connu. Je rappelle d'abord qu'il y a dans ce passage une réaction de rétrécissement déterminée par l'épuisement des tortures. Le rétrécissement qui apparaît ici, supprime la vie extérieure, les mouvements en rapport avec les stimulations externes et réduit l'activité à la seule vie intérieure : c'est, si l'on veut, un passage à la schizophrénie. Nous avons déjà remarqué que la fatigue chez des sujets prédisposés amène ce refuge dans la rêverie : Cécile cause avec moi et elle semble au début bien présente, dès qu'elle est fatiguée après quelques minutes, elle m'échappe, elle ne m'entend plus et elle cause intérieurement avec le Prince charmant. Chez Madeleine j'ai observé quelquefois ce passage à la rêverie presque extatique à la suite de simples fatigues physiques. Je lui avais demandé de tirer la corde de l'ergographe et, comme on l'a vu, elle tirait régulièrement et indéfiniment toute absorbée dans des rêveries : « J'étais avec Jésus qui travaillait dans l'atelier de saint Joseph ». La période de torture a joué le même rôle que la conversation trop prolongée ou le travail et a amené la transformation de l'activité externe en rêverie intérieure.

Mais ici se produit un bouleversement dans la répartition des forces tous les mouvements, toutes les actions difficiles sont supprimées, Madeleine ne fait plus que des actions mentales très simples sous la forme la moins coûteuse. Il n'y a plus que des paroles intérieures souvent mal précisées et toujours les mêmes, ce sont des rêveries en quelque sorte stylisées dans lesquelles les tendances amoureuses, les tendances maternelles, les tendances orgueilleuses se donnent libre carrière sans adaptation et sans critique. N'est-ce pas là une condition éminemment favorable pour la réaction du triomphe.

L'immobilité extatique complète ne dure que deux ou trois jours, Madeleine dit que « les grâces de Dieu pour elle sont épuisées... Il faudrait être au Ciel pour que ce bonheur puisse être définitif. » Peut-être pourrait-on dire plus simplement que la schizophrénie complète est incompatible avec les nécessités vitales, avec les besoins d'alimentation et d'excrétion. Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir fait sur Madeleine une expérience intéressante, celle de la nourrir artificiellement un peu et de la sonder régulièrement pendant l'extase, afin de voir si l'état extatique n'aurait pas été ainsi très prolongé. Après les deux jours d'extase immobile, survenait une période de consolation pendant dix ou quinze jours qui avait des caractères analogues, réduction énorme des actions externes et rêverie facile. Cette période d'extase et de consolation déterminait chez la malade un repos complet avec une réduction des dépenses au minimum. C'était une véritable cure de repos et d'isolement, avec une certaine dose d'excitation par les pensées optimistes. Il n'est pas étonnant qu'après cette période il y ait eu une amélioration de la santé et un retour au moins momentané à l'équilibre des forces.

La consolation se terminait non pas parce que Dieu retirait ses grâces, mais parce que la malade était assez forte pour cesser la réaction de rétrécissement et pour reprendre la vie active.

On peut être surpris que dans cette interprétation des états de Madeleine et de leur évolution je n'aie encore fait jouer aucun rôle aux idées proprement religieuses : c'est que, si je ne me trompe, ces idées ne jouent pas dans cette maladie un rôle aussi important qu'on le croit.

Il est clair que l'éducation de Madeleine, ses lectures religieuses, les sermons qu'elle a entendus, ont eu une influence sur la forme extérieure de la maladie. Elle explique elle-même sa timidité « par la pudeur de l'âme, par le respect des choses spirituelles qu'il faut réserver à Dieu seul », elle justifie son ascétisme par la crainte du péché mortel « la seule chose qu'il faille craindre dans ce monde » ; elle tient ses bras en croix dans certaines extases, elle fait de Dieu son père, son fils, son amant, etc. Tout cela est évidemment d'origine religieuse.

Mais est-ce très important ? Ce sont là des expressions, des prétextes, des contenus du délire qui peuvent être tout autres chez d'autres sujets ayant cependant les mêmes troubles. Il y a des obsessions, des mélancolies et même des béatitudes sans aucune idée religieuse et on ne peut pas reprocher à la religion de produire les béatitudes de la morphine. J'ai souvent à ce propos une discussion avec les familles des malades : quand une jeune fille de 18 ans est bouleversée pendant de longs mois parce qu'elle s'est lavé les dents avant de communier, certains parents s'indignent contre l'éducation religieuse qui a déterminé de telles absurdités. Je dois toujours protester : aucun confesseur, aucune directrice de couvent n'est responsable de ces maladies qui apparaissent exactement les mêmes chez les individus sans aucune religion. Il faut dire de même que les troubles bizarres présentés par certains mystiques, les sécheresses, les anéantissements, les pertes de la volonté et de l'esprit lui-même¹, les béatitudes, les extases, prennent sous l'influence des croyances religieuses un aspect spécial, mais sont en réalité indépendants de ces croyances et se développent selon les lois générales du sentiment du vide, du rétrécissement et du triomphe.

L'influence de la religion chez Madeleine a plutôt été favorable et a peut-être diminué la gravité de la maladie. Les sentiments religieux dérivent comme nous l'étudierons peut-être plus tard des sentiments sociaux, ils dépendent d'une application particulière des tendances à l'obéissance, à la recherche d'un chef, des besoins de direction et de protection. La conservation de ces sentiments montre que le rétrécissement n'est pas très grand, qu'il ne supprime pas complètement l'effort et le triomphe social. Dans les grands épuisements les sentiments religieux eux-mêmes sont complètement supprimés, nous voyons qu'ils ont été assez forts chez Madeleine pour résister à l'asthénie et pour se rétablir toujours malgré les diminutions momentanées.

Les sentiments religieux quand ils subsistent sont très facilement éveillés dans les maladies mentales. Sans doute un mélancolique peut exprimer ses sentiments de peur de l'action par des idées catastrophiques de maladie, de ruine, de déshonneur, mais il les exprime encore mieux par l'idée de l'Enfer éternel. Sans doute les sentiments qui dérivent de la réaction de triomphe peuvent inspirer des idées de fortune, de puissance militaire, de gloire littéraire, mais ils se précisent encore mieux par l'idée du Paradis.

¹ E. DERMENGHEM, *La vie admirable et les révélations de Marie des vallées*, 1926.

Nous avons même remarqué que les rêveries en dehors de la réalité donnent le plus souvent naissance à des pensées idéalistes et s'accordent plus facilement avec les idées de divinités et d'anges de forme spirituelle : les plus belles extases prennent presque nécessairement la forme religieuse.

Ces pensées religieuses, si elles provoquent les doutes et les craintes amènent aussi des consolations et des espérances et certainement elles peuvent lutter contre les abandons et les désespoirs des mélancoliques. Madeleine le disait très bien dans un mot que j'ai reproduit dans le premier volume avec un spécimen de son écriture : « Les hommes demandent souvent : à quoi sert la piété ? S'ils savaient comment elle apprend à souffrir, comment elle fait trouver le bonheur là où la nature ne trouverait que l'angoisse et le désespoir... » Chez certains malades les idées religieuses ont pu être dangereuses, mais dans la vie de Madeleine leur influence qui a toujours été surveillée même par des prêtres intelligents ne me semble pas avoir été mauvaise, elle a peut-être empêché une personne débile de tomber plus bas.

Une étude scientifique n'est jamais terminée, même quand elle porte en apparence sur une seule observation car « tout est dans tout ». Les sentiments religieux ont un rapport étroit avec les tendances sociales, avec les diverses formes de l'amour et peut-être même avec les tendances sexuelles. Madeleine que sa faiblesse psychologique rendait incapable d'équilibrer ses tendances sexuelles ou maternelles avec ses idées morales leur a donné une issue particulière dans un délire religieux. Les dimensions de ce volume nous obligent à reporter dans un autre travail cette étude des sentiments sociaux et religieux. Dès maintenant nous avons tiré quelque parti des documents innombrables qu'avait rédigés cette malade pour indiquer quelques notions intéressantes sur les actes de la croyance et pour signaler une direction utile dans l'étude des sentiments considérés comme des régulations de l'action.

[Fin de la troisième partie, JMT]